

Carême40 2025 – Le combat spirituel

DEBUT DU CAREME

01

Combat spirituel : ne tombez pas dans ces 4 pièges

Chers amis,

« La vie de l'homme sur terre est un combat », nous dit la Sainte Écriture. De la vérité de cette parole, vous faites l'expérience tous les jours : notre vie, surtout notre vie chrétienne, est un combat perpétuel.

Par exemple :

- vous avez pris de bonne résolution pour ce Carême, et **vous savez déjà combien** il vous en coûtera pour les tenir ;
- depuis un certain temps, vous essayez d'avoir une vie de prière quotidienne, et **vous n'avez que trop expérimenté** la vérité de cet enseignement de saint Jean Cassien, Père du désert, à savoir que le combat spirituel, le combat de la prière est le plus difficile de tous ;
- et, plus terre à terre : vous êtes en train de regarder cette vidéo sur YouTube, et **vous connaissez, hélas !**, la lutte quotidienne pour ne pas vous laisser aspirer par les écrans, au détriment de votre vie professionnelle, sociale et spirituelle.

La vie chrétienne est donc un combat, et dans ce combat, comme dans toute guerre, il est très important d'éviter certaines erreurs stratégiques. Dans cette vidéo, je vous explique les quatre erreurs les plus fatales.

Première erreur : le pacifisme béat

La plus dangereuse des erreurs dans une guerre, c'est d'en méconnaître la réalité. Car, si nous ne savons pas que nous sommes en guerre, ou, pire, si nous ne voulons pas le savoir, nous ne pouvons pas prendre les armes pour combattre, et l'ennemi a déjà gagné.

Voici donc la première chose que je dois faire au début de ce Carême ; je sors de mon canapé, et je me dis ceci : la vie chrétienne est un combat, et si je veux gagner ce combat je dois me lever, je dois prendre les armes et je dois me battre. Ce sera fatigant, cela fera mal, il y aura des blessures, mais la joie de la victoire en sera d'autant plus grande. **Essayez** durant ce Carême de mener à fond ce combat spirituel, et je vous promets que, dans 40 jours, vous aurez la plus belle fête de Pâques de votre vie !

Deuxième erreur : ne pas savoir pourquoi on se bat

Dans toute guerre, les soldats doivent connaître le but de leur mission. Faute de quoi ils manqueront de motivation et, surtout, de courage. Car personne n'accepte de risquer sa vie s'il ne sait pas ce qui est en jeu.

C'est la même chose pour le combat spirituel. Je vous le demande : pourquoi se fatiguer à prier, pourquoi faire des sacrifices pénibles, pourquoi observer la morale chrétienne, si l'Enfer est vide, et si la vie sur terre est la pente douce qui mène plus ou moins automatiquement tout le monde au Paradis ?

Mais, justement, tel n'est pas l'enseignement de Notre-Seigneur : « *Entrez par la porte étroite. Car large est la porte, spacieux le chemin qui mène à la perdition, et ils sont nombreux ceux qui le prennent ; mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mène à la vie, et ils sont peu nombreux ceux qui le trouvent* » (Mt 7, 13-14).

La première condition pour mener courageusement le combat spirituel, c'est donc de se rappeler l'enjeu éternel de cette lutte : nous combattons pour éviter l'Enfer, et surtout, pour gagner le Ciel.

Troisième erreur : se tromper d'ennemi

Un jour, au début du XX^e siècle, un quotidien de Londres a demandé à plusieurs personnalités, y compris l'écrivain G. K. Chesterton, de répondre à la question suivante : « Quel est le principal problème du monde d'aujourd'hui ? » Réponse de Chesterton, avec une bonne portion de flegme britannique – réponse non écrite, évidemment : « Messieurs, le problème du monde d'aujourd'hui, c'est moi. Salutations sincères, G. K. Chesterton. »

Chesterton a raison : ce qui ne va pas dans notre vie, notre ennemi principal, c'est nous-mêmes.

Il faut se méfier du monde dont Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a prédit qu'il nous persécutera ; oui. Il faut aussi craindre le démon qui tourne autour de nous « comme un lion rugissant », c'est vrai. Mais notre ennemi le plus dangereux, le seul qui nous faire perdre le combat spirituel, c'est nous-mêmes.

Cet ennemi, saint Paul l'appelle : « la chair ». La chair, au sens paulinien, ce n'est pas seulement notre corps. C'est notre être tout entier en tant que blessé par le péché originel. Qu'est-ce que le péché originel ?

Le péché originel, c'est cette blessure en nous, en notre intérieur, qui fait qu'il nous est difficile de faire le bien et qu'il ne nous est que trop facile de faire le mal. Se lever à l'heure, prier, étudier, travailler, faire des sacrifices, être aimable, être poli, tout cela demande des efforts. En revanche, paresser, râler, critiquer, médire, perdre son temps sur Internet, cela va tout seul. Si bien que nous pouvons dire avec saint Paul : « En vérité, je ne comprends pas ce que je fais ; car le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je hais, je l'accomplis » (Rm 7, 15).

Pour retenir ce que je viens de dire, je vous donne une image : le péché originel est comme un fleuve qui nous emporte vers le mal. Et donc, pour faire le mal, il suffit de se laisser porter par le courant, tandis que, pour faire le bien, il faut ramer à contre-courant et c'est fatigant.

Voilà mon ennemi n° 1 : la chair, le vieil Adam en moi, le moi haïssable, comme disait Pascal. Cet ennemi, nous devons le combattre pour qu'il cède la place au Christ.

Quatrième erreur : combattre en païen

Je peux décider de mener le combat spirituel uniquement avec mes propres forces. Il peut y avoir beaucoup de générosité, de panache et de beauté dans ce combat à la force du poing. Mais attention, si je combats ainsi en païen, je risque fort de m'épuiser et finalement de me décourager. Combattre par mes propres forces est donc une mauvaise stratégie.

Que pouvons-nous faire alors ?

Souvenez-vous de la conversion de Constantin en l'an 312. Constantin était encore païen à cette époque. À la tête des légions romaines de la Gaule, Constantin se trouve face à un ennemi en grande supériorité numérique. C'est désespérant. Une grande croix lumineuse apparaît alors dans le ciel et une voix céleste lui dit : « *In hoc signo vinces* – Par ce signe, tu vaincras. »

Nous aussi, si nous voulons gagner le combat spirituel, nous devons faire comme Constantin et nous ranger sous l'étendard du Christ. Autrement dit, nous devons laisser Jésus mener le combat en nous et avec nous.

Comment faire pour cela ? C'est précisément ce que nous allons vous expliquer durant ce Carême, dans les 39 vidéos du programme Carême40 qui sont encore devant nous.

Si vous voyez cette vidéo sur YouTube et que vous ne savez pas ce qu'est Carême40, que vous n'êtes pas encore inscrit, regardez l'adresse ci-dessous et vous pouvez vous y inscrire gratuitement.

02

Les joies de la vie éternelle, les connaissez-vous ?

Chers amis,

Quelle est la question à laquelle tout le monde répond oui et à laquelle personne ne peut répondre non ? Vous l'avez deviné, cette question qui obtient infailliblement une réponse positive, c'est : « voulez-vous être heureux ? »

Car tout le monde désire être heureux et personne ne peut vouloir ne pas être heureux.

Mais attention, mes amis, car autant la réponse à la question du bonheur fait l'unanimité, autant la réponse à la question : « Où trouver le bonheur ? » divise.

Et pourtant, voilà la connaissance la plus importante pour notre vie !

Alors, où trouver le bonheur ?

Eh bien ! pour répondre à cette question, écoutez l'histoire suivante :

Nous sommes au **XVI^e siècle**, en Angleterre, dans le **comté de Lancaster**. **Roger Warren**, tisserand de son état, est **condamné à la potence** pour avoir abrité des prêtres et refuser d'abjurer la foi catholique. Et le voilà qui **se balance** au bout d'une corde **dans le vide** depuis quelques instants, quand **tout à coup** se produit un événement inattendu : **la corde casse**.

Roger roule à terre et **reprend peu à peu ses esprits**. Il **se met alors à genoux et prie en silence** en regardant le Ciel avec un visage rayonnant de joie. **Le capitaine**, frappé par cet événement, croit y voir un appel en grâce, et propose à **nouveau à Roger d'abjurer** la foi catholique.

Savez-vous ce que répondit Roger ?

« Je suis toujours le même qu'avant, je suis toujours prêt à mourir pour Jésus-Christ et son Église. Faites de moi ce que vous voudrez ! » et il **se dépêche de remonter à la potence**. Devant cette hâte à reprendre place sur l'instrument du supplice, le capitaine et tous les assistants sont interloqués et pensent que Roger est devenu fou.

Mais lui, du haut de son tremplin d'éternité, les détrompe en s'écriant : « **Si vous aviez vu ce que je viens de voir, vous auriez aussi hâte que moi de mourir** ».

Roger venait d'apercevoir quelque chose du Ciel, et il avait hâte d'y entrer définitivement.

Nous la tenons, la réponse à la question la plus importante de notre vie : « Où trouver le bonheur ? »
Cette réponse, vous l'avez compris, c'est au Ciel, au Paradis !

Qu'est-ce que le Ciel ?

Le Ciel, nous répond le catéchisme, est l'état et le lieu de bonheur parfait où les anges et les saints voient Dieu, source de tout bien, et sont unis à lui pour toujours dans un parfait amour.

Le ciel, c'est le but de notre vie, ce pour quoi nous sommes faits.

Dieu nous a créés par amour, pour nous donner de partager sa vie infiniment bienheureuse, et c'est au Ciel que cela se réalise.

Mais au fait, en quoi consiste le bonheur du Ciel ?

Le bonheur principal du Ciel : voir Dieu

Le bonheur principal du Ciel est de **voir Dieu** face à face, en direct, sans intermédiaire. C'est ce qu'on appelle la **vision béatifique**. Nous connaîtrons alors Dieu tel qu'il est, et cette connaissance engendrera un **amour sans borne**, une **joie infinie**, un **bonheur indicible**, une **paix ineffable**, dont il est impossible de se faire une idée exacte ici-bas.

À vrai dire, je suis bien embarrassé pour vous faire entrevoir le bonheur du Ciel.

Il est plus facile de **faire comprendre à un aveugle de naissance** ce que sont la lumière et les couleurs que de permettre à un homme d'entrevoir le bonheur du Ciel. Vu d'ici-bas, la vision de Dieu ne semble pas très attractive.

Alors, je vous propose un fait pour essayer de nous faire entrevoir quelque chose du bonheur du Ciel. Ce fait, c'est une photo. Précisément la photo de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur son lit de mort. C'est là qu'elle est la plus belle et cela est fort surprenant, car elle est morte dans d'atroces souffrances, au terme d'une longue maladie. Le visage des personnes mortes ainsi est souvent impressionnant, contracté par la souffrance et assez effrayant.

Eh bien ! sainte Thérèse sur son lit de mort a un sourire angélique et son visage transpire la paix et la joie. Comment cela est-il possible ?

Pour le savoir, il faut écouter ses sœurs, qui ont assisté à ses derniers instants. Quelques instants avant son dernier soupir, Thérèse se redressa sur son lit, alors qu'elle ne pouvait plus bouger d'elle-même

depuis plusieurs semaines, son regard s'illumina et pendant l'espace d'un *Credo* se fixa vers le Ciel. Et c'est ainsi qu'elle rendit son dernier soupir.

Qu'a-t-elle vu ? Sans doute, comme saint Étienne, elle a vu le **ciel s'ouvrir** et son Époux bien-aimé le Christ Jésus, sa maman chérie la Sainte Vierge, ses parents, Louis et Zélie, et une foule d'autres personnes venir la chercher. Elle a commencé à éprouver quelque chose de la bénédiction, et c'est alors que son âme a quitté son corps et que ses traits se sont fixés dans cette expression de bénédiction qu'elle a conservée sur son lit de mort.

Les autres sources de joie du Ciel

Il y aura aussi d'autres sources de joie au Ciel, qui, bien que secondaires, parlent parfois davantage à notre sensibilité.

Au Ciel, nous **retrouverons tous ceux que nous avons aimés ici-bas** et qui sont morts dans l'amour de Dieu. Ce seront les grandes retrouvailles : comme elles vont être poignantes, ces embrassades éternelles !

Au Ciel, nous découvrirons aussi une foule de personnes que nous ne connaissons pas ici-bas, mais qui nous chérissent et qui nous sauteront au cou lorsque nous franchirons les portes du Paradis.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus comprit cette grande vérité au moyen d'un songe. Elle voyait dans un rêve trois carmélites avec un voile sur le visage. Notre petite Thérèse se disait qu'elle aimeraient beaucoup voir le visage de ces carmélites. L'une d'elles s'approche et soulève son voile. Thérèse reconnaît alors la **vénérable Anne de Jésus**, qui a introduit le carmel en France, dont elle connaissait simplement le nom et pour qui elle n'avait aucune espèce d'affection particulière. Et voilà que Thérèse lit dans le regard de la vénérable Anne de Jésus l'immense amour qu'elle lui voue. Et Thérèse comprend ainsi qu'au Ciel, il y a une foule de personnes que nous ne connaissons pas, mais qui nous chérissent déjà.

Autre source de bonheur au ciel : nous verrons notre maman du ciel, la Sainte Vierge ! Il tardait à sainte Bernadette de mourir pour pouvoir aller la revoir, tant elle avait été émerveillée par la beauté et le regard d'amour de Notre-Dame.

Au Ciel, nous connaîtrons en Dieu aussi les secrets de l'univers et de l'histoire. Cauchy, un grand mathématicien du XIX^e siècle, qui était aussi un grand croyant, disait : « Ah ! bientôt connaître ce que j'ai tant cherché sur la terre. » Pour lui, son Ciel, c'était de résoudre des équations. Chacun son truc, mais assurez-vous, il y en aura pour tous les goûts !

Pour les amateurs d'histoire, ils pourront revoir les grandes scènes de l'histoire de l'humanité en Dieu, avec en plus l'envers du décor : l'action des anges, les grâces obtenues par la prière, etc.

Par exemple, nous pourrons revoir la gigantesque bataille navale de Lépante, qui sauva l'Occident de l'invasion turque, en 1571. Ce sera mieux que *Gladiator* en 3D, avec dolby stéréo sur écran géant...

Mais, au fait, vous demandez-vous, intéressés : qui sont ceux qui vont au Ciel ? et comment y aller ?

Eh bien ! c'est ce que vous allez apprendre en suivant fidèlement Carême40 : pour aller au Ciel, il faut mener le combat spirituel.

03

La sainteté : luxe réservé à une élite ?

« Je vous en prie, mes frères, ne m’empêchez pas de vivre. Ne veuillez pas que je meure. Laissez-moi recevoir la pure lumière. Quand je serai arrivé là, je serai un homme. »

Qui parle ainsi, mes chers amis ? Saint Ignace d’Antioche, martyrisé sous l’empereur Trajan, au début du II^e siècle. Dans son *Épitre aux Romains*, que je viens de citer, il supplie les chrétiens de Rome de ne rien tenter pour obtenir sa grâce. Car, pour Ignace, mourir pour le Christ, c’est vivre, et continuer à vivre loin de Jésus-Christ, c’est mourir. Bien plus, il est convaincu qu’il ne sera vraiment un homme que lorsqu’il aura reçu la « pure lumière » de la gloire divine, au Ciel. Ce qui veut dire que, *pour être un être humain accompli et donc heureux, il faut être un saint, digne de voir Dieu, face à face.*

En sommes-nous convaincus ? La sainteté, n’est-ce pas plutôt une sorte de luxe spirituel réservé à une élite ? Non ! Pour le chrétien, vouloir la sainteté n’est pas facultatif, car :

1. c’est la volonté même de Dieu ;
2. c’est la condition de notre bonheur, ici-bas et dans l’éternité.

Dieu veut notre sainteté

Dieu veut-il que nous soyons des saints ? Le veut-il pour tous les baptisés, sans exception ? On pourrait en douter, puisque Jésus disait au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait... » (Mt 19, 21). « Si tu veux » : la perfection chrétienne n’est donc pas obligatoire, elle est laissée au libre choix de chacun.

Ce n’est sûrement pas ce que Jésus voulait dire. Car lui-même a déclaré, dans le Sermon sur la Montagne : « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48). Si la sainteté consiste à ressembler à Dieu de plus en plus, à voir comme il voit, à aimer comme il aime, alors cette parole est bien un appel universel à la sainteté.

En disant au jeune homme : « Si tu veux être parfait... », Jésus n’insinue pas du tout que la sainteté serait facultative. La sainteté est la fin à atteindre, le but que Dieu assigne à tous les baptisés. Or on ne choisit pas la fin, elle s’impose à nous dès qu’elle est connue. En revanche, on peut choisir tel ou tel moyen pour atteindre la fin. Une montagne n’a qu’un seul sommet, mais il y a divers chemins, plus ou moins directs, pour l’atteindre. Ce que Jésus propose au jeune homme riche, c’est de prendre la route la

plus directe, d'utiliser les moyens les plus radicaux pour parvenir rapidement à la sainteté : tout quitter pour le suivre. C'est précisément ce que font les religieux par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Cela, tout baptisé n'y est pas appelé. Mais notez bien que, pour celui ou celle que Jésus appelle, refuser de répondre revient pratiquement à refuser de tendre à la sainteté. Chacun a le devoir de chercher dans quel état de vie il pourra servir au mieux le Seigneur.

Concluons donc : à certains, Jésus demande d'embrasser une forme de vie spécialement organisée en vue de la sainteté, la vie religieuse. À d'autres, il ne le demande pas. Ils resteront dans le monde et se sanctifieront dans le mariage, ou bien dans une vie de célibat donnée à Dieu et au prochain. Mais la sainteté, Dieu la veut *pour tous*.

La sainteté, condition de notre bonheur

Le « bon Dieu », comme on l'appelle si justement, n'est pas seulement souverainement bon, il est aussi la Sagesse en personne. S'il veut la sainteté pour tous, s'il nous ordonne de la chercher, c'est qu'elle est la condition de notre bonheur.

La sainteté, condition de notre bonheur au Ciel

La sainteté est la condition de notre bonheur au Ciel, dans l'éternité. Le Ciel, c'est Dieu vu face à face, dans l'éclat de sa gloire infinie. Pour qu'une telle vision nous fasse bienheureux, il est indispensable d'être semblable à Dieu. Seul le semblable se plaît en compagnie du semblable. Il faut donc devenir saint par grâce, comme Dieu est saint par nature. Pour qui a la moindre ombre d'attachement au péché, la vision de la gloire de Dieu serait plutôt un tourment intolérable.

La sainteté, condition de notre bonheur sur terre

Ce n'est pas encore tout, mes amis. N'imaginons pas que nous pourrions faire un partage : ici-bas, sur la terre, je trouverai mon bonheur au moins en partie dans les créatures : mon épouse, mes enfants, mes amis, mon travail... Dans l'au-delà, au Ciel, c'est Dieu seul qui sera mon bonheur.

Il y a là une tentation subtile. Aimer son conjoint, ses enfants, ses amis, c'est une chose tout à fait bonne en elle-même. Mais le danger est de s'y attacher au point de les mettre presque sur le même plan que Dieu, de s'en faire comme un refuge affectif où, en pratique, Dieu n'a pas le droit d'entrer. Prenons garde, car notre propre cœur est rusé et il peut facilement nous tromper.

Écoutons un grand maître spirituel, le jésuite Louis Lallemant, nous l'expliquer :

« Nous avons dans notre cœur un vide que toutes les créatures ne sauraient remplir. Il ne peut être rempli que de Dieu, qui est notre principe et notre fin. La possession de Dieu remplit ce vide et nous rend heureux. La privation de Dieu nous laisse dans ce vide et fait que nous sommes malheureux. [...] Les

créatures veulent nous tenir lieu de fin dernière [...]. Une créature nous dit : “Viens à moi, je te remplirai.” Nous la croyons, elle nous trompe. Ensuite une autre, puis une autre, nous tient le même langage et nous trompe de la même façon ; et tant que cette vie durera. [...] À l’heure de la mort, nous reconnaîtrons combien malheureusement nous nous sommes laissé tromper et ensorceler par les créatures. Nous nous étonnerons que, pour des choses si petites et si basses, nous ayons bien voulu en perdre de si grandes et si précieuses. Et la punition de cette folle conduite sera d’être privé pour un temps de la vue de Dieu, sans laquelle rien ne peut contenter l’âme » (Louis Lallemant, *Doctrine spirituelle*, Premier principe, chapitre 1).

Vous avez reconnu, je pense, l’allusion au Purgatoire. Mes amis, Dieu ne nous a pas faits pour aller en Purgatoire, encore moins en Enfer, mais pour aller droit au Ciel, après la mort, et jouir de son bonheur divin, pour l’éternité. Alors, entrons de bon cœur dans le combat spirituel pour la sainteté. Profitons du Carême pour ne plus écouter si facilement les promesses mensongères des créatures. Prenons pour nous les dernières paroles de saint François de Sales à ses filles de la Visitation : « Mes filles, que votre seul désir soit Dieu ; votre crainte, de le perdre ; votre ambition, de le posséder à jamais. »

04

Tenir ses résolutions de Carême : conseils d'un religieux

Chers amis,

Les vidéos précédentes vous ont fait voir le double but à atteindre dans notre vie spirituelle, à savoir la sainteté et le bonheur sans fin du Ciel. Il s'agit maintenant d'avancer vers ce but.

Pour cela, je vous propose un premier pas concret, qui consiste à prendre de bonnes résolutions de Carême.

Voyons d'abord en quoi elles consistent, puis quelques conseils pour les tenir.

Que sont ces résolutions et pourquoi en prendre ?

Pendant le Carême, l'Église nous invite à faire des efforts spéciaux pour préparer la grande fête de Pâques. Ces efforts particuliers concernent surtout trois domaines :

1. la *pénitence*, pour abattre en nous les obstacles à la grâce, nous purifier du mal et nous détacher du monde ;
2. la *prière plus intense* pour nous rapprocher de Dieu ;
3. enfin, des *aumônes* en services, en temps ou en argent, pour exercer la charité fraternelle.

Le Carême est donc une période d'efforts plus intenses, comme un entraînement qui permet de conserver nos forces spirituelles et de les augmenter, afin de courir plus vite dans la voie de la sainteté.

Mais, pour que cette pénitence, cette prière, cette miséricorde envers le prochain se réalisent, nous avons besoin de prendre des moyens concrets. Ici interviennent les résolutions : une résolution est *le choix d'un moyen pratique, concret, pour intensifier ma vie chrétienne*.

Comment tenir nos résolutions ?

1. La première condition pour tenir ses résolutions est qu'elles soient *humbles*. Dieu n'a pas besoin de nos performances. Il ne soutiendra pas nos efforts, si ceux-ci nous rendaient orgueilleux ou satisfaits de nous-mêmes. Nos résolutions visent à aimer Dieu davantage, elles seront donc humbles, accompagnées de prières pour demander sa grâce. – Et ainsi, Dieu les bénira.

2. La deuxième condition est que ces résolutions soient *pratiques*, c'est-à-dire :

- adaptées à nos forces, à notre devoir d'état (par exemple, pendant les révisions, un étudiant ne jeûnera pas, mais renoncera plutôt à l'alcool) ;
- réalisables : plutôt qu'aller à pied à Jérusalem, on ira ... à l'église la plus proche.

3. La troisième condition est que la résolution soit *précise* :

- par exemple : « J'irai me confesser, avant Pâques, en telle église ; et je me renseigne sur les horaires de confession. »

En matière de pénitence, je ne dirai pas : « Je veux jeûner ». Soyons précis. Le *jeûne* consiste à ne manger qu'un vrai repas par jour (le matin, une boisson avec une tranche de pain, et le soir, une soupe avec une tranche de pain). Disons, par exemple : « Je jeûnerai un jour par semaine en Carême, le vendredi. »

Sans diminuer la nourriture, on peut renoncer à certains types d'aliments : « Je m'abstiendrai d'alcool, de café... de sucreries. »

L'abstinence consiste à ne pas manger de viande : elle est obligatoire les vendredis de Carême. « Ce Carême, je veillerai à l'abstinence de viande chaque vendredi. »

On peut pratiquer d'autres renoncements, par exemple : « Pendant ce Carême, je renonce au tabac ; ... ou aux sites d'information... aux réseaux sociaux sur Internet. »

Ces pénitences, faites par amour pour Dieu, réparent nos péchés et nous rapprochent de lui.

Voyons quelques résolutions de *prière*.

Je prie chaque jour le chapelet ? Je peux y ajouter un temps d'oraison quotidien. En précisant la durée (par exemple dix minutes), le lieu (dans ma chambre, dans telle église), l'heure (au lever, après le travail, etc.).

Je dis une dizaine chaque jour ? Je me mets au chapelet quotidien.

Je ne prie jamais ? Alors, en plus de ma prière du matin et du soir, je prierai chaque jour de Carême une dizaine de mon chapelet. Croyez-moi, vous ne le regretterez pas !

Reste *l'aumône*. Là encore, précisons bien. Non pas : « Je serai plus charitable » ; mais plutôt : « Je rendrai visite à mon oncle malade » ; ou : « Je donnerai telle somme d'argent, à telle œuvre, avant la fin du Carême. »

Quelques « trucs »

Humblement et pour l'amour de Dieu, vous avez pris des résolutions précises. Maintenant, voici quelques « trucs » pour les tenir plus facilement...

D'abord, **mettre ses résolutions par écrit**. Par exemple, dans un carnet. Cela m'obligera à bien réfléchir, et à bien choisir mes résolutions.

Cela renforcera ma volonté ; car je me serai engagé vis-à-vis de moi-même. De plus, je pourrai régulièrement relire mon carnet, pour ne pas oublier mes résolutions, et me motiver. Je pourrai aussi les adapter si nécessaire. Avant de me coucher, je présenterai mon carnet à Dieu pour qu'il soutienne mes efforts de sa grâce.

Ensuite, **on peut se mettre à plusieurs**. Les étudiants le savent : pour préparer des examens, le seul fait de se mettre à plusieurs dans une même pièce constitue un soutien mutuel pour persévérer dans cette tâche ingrate.

Les moines et les religieux font pareil ; comme il est difficile de prier, et de prier longtemps, ils se regroupent en communauté pour cela.

Alors, faites-vous religieux.

Sans aller jusque-là... imitez-les. Avec votre conjoint, avec des amis, décidez ensemble un certain nombre de résolutions que vous tiendrez pendant le carême. Par exemple, donnez-vous rendez-vous pour prier le chapelet. Avec un ami, choisissez ensemble de soutenir telle œuvre caritative ; visitez à deux une personne malade, une personne seule. Décidez ensemble de renoncer à certains aliments. En famille, il est facile d'instituer la soupe du vendredi.

Même sans être au même endroit, le seul fait de savoir que d'autres personnes font le même effort est une aide. Quand j'ai du mal à prier, à faire pénitence, je pense aux camarades, et je m'encourage en songeant qu'ils se battent comme moi.

On peut faire le point chaque semaine pour se soutenir, sans juger ceux qui auraient plus de mal.

Un tel principe n'est pas purement humain, Notre-Seigneur nous y invite quand il dit à ses disciples : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

Chers amis, ne rêvons pas d'un Carême idéal. Prenons des résolutions concrètes, précises, réalistes, adaptées. Mises par écrit, prises à plusieurs, elles sont plus faciles à tenir. Cela fait, mettons-nous humblement au travail avec la grâce de Dieu, en le suppliant de nous faire grandir dans son amour.

1^{ERE} SEMAINE DU CAREME

05

Mon tempérament : je dois le connaître. Pourquoi ?

Être saint, c'est être pleinement soi-même... ses défauts en moins ! La sainteté ne consiste pas à entrer dans un moule préétabli, qui serait le même pour tous, et qui viendrait gommer notre singularité, notre personnalité. Et, de fait, quand on se penche sur l'histoire de l'Église, on observe une grande diversité parmi les saints. À première vue, il y a peu de points communs entre Thomas d'Aquin, immense théologien du XIII^e siècle, qui est devenu saint en consacrant sa vie à l'étude de la vérité, et Carlo Acutis, un surdoué en informatique mort à 15 ans au début du XXI^e siècle. J'en tire une grande leçon : nous ne deviendrons pas saints en devenant quelqu'un d'autre, ce n'est pas ce que Dieu veut de nous. Au contraire Dieu nous a créés tels que nous sommes, avec notre tempérament, nos qualités, nos limites aussi. Il a voulu que nous vivions à telle époque, que nous évoluions dans tel milieu social. Mais ce n'est pas tout : au jour de notre baptême, Dieu nous a donné la grâce sanctifiante, c'est-à-dire une participation à sa propre vie divine. On pourrait penser qu'après avoir reçu la grâce, tous ces éléments naturels, comme le tempérament, notre histoire, etc., n'ont plus d'importance. Ce serait une grave erreur. Pourquoi ? Parce que la grâce ne supprime pas la nature, mais la perfectionne. En d'autres termes, la grâce vient guérir notre nature, l'élever, mais ne la détruit pas. Et donc, devenir saint, ce n'est pas lutter contre sa nature, mais c'est, avec la grâce de Dieu, la perfectionner, la magnifier, la purifier de ses défauts. Et cela vaut en particulier pour la sanctification de notre tempérament.

Tempérament, caractère et personnalité

Commençons par une mise au point de vocabulaire. En ces matières, le sens des mots est parfois flottant, il est donc important de se mettre d'accord. Chaque homme (et chaque femme aussi !) a sa propre personnalité, c'est-à-dire une façon unique de se comporter, de réagir, de ressentir et d'entrer en relation avec les autres. La personnalité comprend deux aspects, le tempérament et le caractère. Le tempérament désigne l'aspect inné de notre personnalité, ce que nous avons reçu à la naissance, en quelque sorte. On distingue quatre tempéraments de base : bilieux, sanguin, mélancolique et flegmatique. Ces quatre noms sont chargés d'une connotation péjorative, mais ils désignent en fait une réalité neutre, un donné que l'on

ne choisit pas. Pour le bilieux, le plus important, c'est l'action. C'est le tempérament des chefs, ceux qui aiment mener des projets et diriger. Le mauvais côté du bilieux, c'est l'orgueil et la tendance à ne pas assez prendre soin des autres. Le sanguin cherche la relation. Il est très à l'aise dans les rapports humains, mais peut être superficiel et inconstant. Le flegmatique veut vivre en paix. Il déteste le conflit, et aime mettre de l'huile dans les rouages. C'est quelqu'un de facile à vivre, mais il peut facilement être paresseux. Le mélancolique enfin est un idéaliste. Il ne supporte pas l'imperfection, et aura tendance à voir le verre à moitié vide (chez soi et chez les autres). Il a une grande sensibilité, et souvent une fibre artistique ou littéraire.

On ne peut pas changer son tempérament, mais on peut – et on doit – l'éduquer. Cette éducation du tempérament mène au caractère. Étymologiquement, le mot caractère vient d'un mot grec qui signifie « signe gravé » ou « empreinte ». Comme un sceau que l'on imprime dans la cire. Par l'éducation, les bonnes (ou les mauvaises) habitudes qui résultent de nos actions, les événements marquants de notre histoire, certaines tendances de notre tempérament vont se développer, pour former notre caractère.

La formation du caractère : éduquer son tempérament par les vertus

Vous l'avez sans doute remarqué : quand on répète plusieurs fois un même acte, on acquiert petit à petit une plus grande disposition, une plus grande facilité, à poser cet acte. Mettons que je sois de tempérament flegmatique, et que j'aie l'habitude de traîner au lit le matin. Pour ce Carême, j'ai pris la résolution de me lever dès que le réveil sonne. Le premier matin, ça risque de piquer un peu comme on dit. Et puis, petit à petit, si je suis fidèle à cette résolution, me lever promptement sera de plus en plus facile, et j'éprouverai même une certaine joie à agir ainsi. C'est le signe que j'ai acquis une vertu, la vertu de force en l'occurrence, qui me permet de lutter efficacement contre cette tendance naturelle à la paresse. C'est de cette façon que l'on éduque son tempérament pour forger son caractère. On voit ici l'importance de la liberté, qui me permet de développer les qualités naturelles de mon tempérament, tout en luttant contre mes défauts.

La formation de notre personnalité résulte donc d'un subtil équilibre entre le donné naturel et les acquis de notre liberté. Une double erreur est possible : ou bien on ne regarde que le donné naturel, et on considère qu'il est impossible de le changer, qu'on est conditionné, déterminé par notre tempérament. Ou alors, excès inverse, on insiste uniquement sur la liberté, sur notre capacité à nous transformer, sans prendre en compte le donné de notre tempérament.

L'importance de la connaissance de soi

Il est donc très important de tenir deux points : 1. Je suis né avec tel tempérament, et je ne peux pas en changer : je dois donc apprendre à le connaître, à l'accepter... et à l'aimer ; 2. ce tempérament ne me détermine pas. Par mes actes libres, je peux en tirer le meilleur pour avancer vers le bonheur, qui est la sainteté.

Chaque tempérament a ses points forts et ses points faibles. Il est donc très important d'identifier son tempérament – sachant qu'il est rare d'avoir un tempérament chimiquement pur : souvent, c'est un mélange de plusieurs : bilieux/mélancolique, ou sanguin/flegmatique, par exemple. Vous pouvez faire le test dont le lien se trouve dans la description, ce qui vous permettra de profiter au mieux des vidéos suivantes, qui détailleront chacun des 4 tempéraments.

Comprendre et accepter le tempérament de mon prochain

J'ajoute un dernier point. Étudier et comprendre les tempéraments est très utile également pour comprendre son prochain (son mari, sa femme, ses enfants, sa belle-mère...). Car, si je sais que chaque personne a son propre tempérament, sa propre façon de réagir à un événement, à une difficulté, à une joie aussi, alors il me sera beaucoup plus facile de comprendre et donc d'aimer les personnes qui m'entourent. On est facilement porté à juger les autres, à leur prêter des intentions mauvaises, à interpréter en mauvaise part une parole, un comportement, un choix. Le fait de comprendre que nous ne fonctionnons pas tous de la même façon permet d'éviter cette tentation du jugement qui parasite notre rapport à autrui. Et, petit à petit, comme des pierres dans un sac qui se polissent les unes avec les autres, on se bonifie, et on s'ajuste pour réaliser la volonté de Dieu.

06

Sanguins, vous êtes sympas, MAIS...

Deux couples amis sont dans le TGV en direction de Roissy. Ils veulent prendre l'avion pour Rome pour y faire le pèlerinage de l'Année Sainte. Soudain, le train s'arrête au milieu des champs de blé entre Chartres et Paris. Et l'annonce familière retentit : « En raison d'un incident technique, notre train est actuellement arrêté en pleine voie. Pour votre sécurité, veuillez ne pas descendre du train. »

Madame X fume de colère : contre la SNCF qui va lui faire rater son avion, contre l'annonce qu'elle trouve superflue et stupide, et contre son époux qui a préféré le train plutôt que la voiture (car Madame déteste prendre le train). Et elle actionne frénétiquement son téléphone pour organiser la suite des événements.

Son mari, quant à lui, reste parfaitement calme et placide, comme à son habitude (ce qui exaspère encore plus son épouse). Il se dit : « De toute façon, je n'avais pas très envie de visiter Rome, on est bien mieux à la maison. » Et, en attendant que le train redémarre, il fait une sieste.

Regardons maintenant l'autre couple : Madame Y reste extérieurement calme, mais intérieurement elle se décourage : « Je savais qu'il nous arriverait quelque malheur. C'est que j'ai la poisse ! » Et elle pense déjà à la perte des billets d'avion au tarif super-éco non-échangeable non-remboursable, ainsi qu'à la galère pour annuler la réservation de l'appartement Airbnb à Rome.

Son mari, Monsieur Y, quand il entend l'annonce, s'exclame en riant : « Ah ! c'est encore un coup des francs-maçons pour nous empêcher de faire ce pèlerinage. » Inutile de vous dire que son épouse est terriblement embarrassée par les paroles un peu inconsidérées de son mari, surtout si toute la rame l'a entendu... Puis Monsieur Y se tourne vers son voisin de couloir, qu'il ne connaît pas, et lui lance joyeusement : « Allez, je vous invite au bar, ça nous fera passer le temps. »

Pourquoi ces réactions si différentes face au même problème ?

Cela vient du jeu de nos passions, mises en émoi par la perception d'un bien ou d'un mal sensible (en l'occurrence, l'arrêt du train). Or nous n'avons pas tous le même cocktail de passions. Certaines personnes réagissent lentement, d'autres démarrent au quart de tour. Certaines ressentent les émotions avec profondeur, tandis que chez d'autres elles restent en surface et s'estompent rapidement. De plus, nous ne sommes pas tous également sujets aux mêmes émotions : certaines personnes sont très sensibles au plaisir, d'autres ont un penchant pour la colère, et d'autres encore éprouvent facilement de la peur ou de la tristesse.

Selon la manière dont les hommes réagissent émotionnellement, on peut distinguer quatre archétypes, correspondant aux quatre tempéraments : bilieux, sanguin, flegmatique et mélancolique.

C'est du tempérament sanguin que je vais vous parler aujourd'hui.

Le sanguin réagit immédiatement et fortement aux impressions extérieures. Cela explique par exemple qu'il rit facilement aux éclats, mais soit tout aussi facilement ému de compassion pour la détresse d'autrui. Il voit tout, entend tout, parle beaucoup. Il est motivé par ce qui lui plaît et ce qui plaît aux autres. Sensible à la beauté, il est extraverti, sociable, démonstratif et bruyant. Il aime amuser la galerie.

Les forces du tempérament sanguin

Les forces du sanguin sont assez faciles à discerner, car il s'extériorise beaucoup.

1° Le sanguin est joyeux. Il sourit souvent, et ce sourire met de l'huile dans les rouages de nos relations humaines.

2° Il est empathique, c'est-à-dire qu'il peut facilement ressentir les émotions des autres et adapter son comportement en conséquence. Donc le sanguin n'est pas une brute.

3° Il est affectueux et sait montrer son affection.

4° Il est sociable.

5° Il est très persuasif. C'est un bon commercial.

6° Il n'est pas rancunier, car il pardonne facilement. Pour un sanguin, s'il est fâché avec vous, il suffit de l'apaiser par un petit geste amical, et ça va rapidement aller mieux pour lui.

Les faiblesses du tempérament sanguin

Mesdames et Messieurs les sanguins, vous avez aussi de gros défauts, surtout si vous ne cherchez pas à vous corriger.

1° Le sanguin qui ne travaille pas sur soi est inconstant. Ses fortes émotions sont de courte durée, ce qui explique son manque de constance et de régularité. Il se passionne un jour pour un sujet et pour son contraire le lendemain. Il papillonne facilement, il zappe, il passe d'une chose à une autre.

2° Il est influençable, parce qu'il est facilement impressionnable. Si vous avez, par exemple, des enfants sanguins, soyez particulièrement vigilants quant à leurs fréquentations, parce que leurs amis auront une grande influence sur eux, pour le meilleur, mais aussi pour le pire. Saint Jean Bosco, qui lui aussi était un sanguin, insistait beaucoup sur les dangers des mauvais camarades.

3° Le sanguin a du mal à se concentrer de manière prolongée ou à fournir un effort soutenu – les travaux d’érudition ne sont pas son affaire –, ce qui explique qu’il ait du mal à tenir ses résolutions. Il est doué, mais souvent ne travaille pas assez. Typiquement, sur le bulletin de notes du sanguin, il y a comme remarque : « Peut mieux faire. »

4° Il parle trop, trop fort, et souvent sans réfléchir, ce qui peut blesser son entourage. Le sanguin est un peu gaffeur. Il a tendance à exagérer ou à enjoliver ses histoires. Il risque alors de manquer de véracité. C’est l’histoire de la sardine qui a bouché le port de Marseille…

5° Et enfin, il a un amour désordonné du plaisir et peut se laisser entraîner très facilement par ce qui est agréable.

6° L’orgueil du sanguin s’exprime surtout par son penchant à la vanité et à la vaine gloire, c'est-à-dire qu'il soigne trop son apparence, se regarde souvent dans la glace, et recherche excessivement les louanges et les compliments.

Vertus à acquérir

Je vous donne trois conseils.

1° Apprenez à maîtriser vos sens

Le bilieux et le mélancolique doivent veiller à ne pas ruminer mentalement, mais vous, les sanguins, vous devez apprendre à maîtriser vos sens externes, en particulier le sens de la vue, parce que, comme la pie, vous êtes attirés par tout ce qui brille. Vous êtes donc particulièrement fragiles, notamment face aux tentations qui nous viennent des écrans. Nous reviendrons sur ce sujet important dans une des vidéos suivantes.

2°Apprenez à différer vos décisions

Sanguins, vous aimez à prendre des décisions, car vous êtes attirés par la nouveauté et le changement. C'est une bonne chose en soi, vous n'êtes pas fossilisés, mais vous êtes malheureusement souvent impulsifs. Prenez garde à ne pas prendre de décisions sur un coup de tête. Vous devez donc apprendre à prendre le temps de peser le pour et le contre et d'envisager toutes les conséquences. Un bon moyen pour cela, c'est de demander conseil à une personne de confiance : votre conjoint, un bon ami ou un collègue de travail, surtout si cette personne n'est pas sanguine elle-même. Et n'oubliez pas d'appliquer ensuite leurs conseils... ! Encore plus important que de demander conseil à des humains : avant de prendre une décision, priez un court instant, en demandant d'être éclairés par le Saint-Esprit, et ensuite prenez votre décision.

3°Apprenez à terminer vos projets

Vous avez beaucoup d'idées et vous êtes généreux, mais trop souvent, vous ne terminez pas ce que vous avez commencé. Je vous invite à faire un test très simple : comptez le nombre de livres, dans votre bibliothèque ou votre table de nuit, que vous n'avez jamais achevés. Vous devez donc apprendre, souvent avec l'aide de quelqu'un d'autre, à résister à l'usure des tâches répétitives mais importantes, et à cultiver la stabilité, la fidélité et la patience. Vous avez besoin d'un cadre rigide, d'une discipline extérieure pour compenser votre manque de discipline intérieure. Travail pratique pour vous : prenez aujourd'hui ou demain une heure pour rédiger, par écrit, une règle de vie personnelle. Et ensuite, cette règle de vie, qui doit être courte, relisez-la chaque matin. Elle vous aidera à conserver de bonnes habitudes dans votre vie spirituelle (prière du matin, prière du soir, chapelet, confession régulière, etc.). Elle vous aidera aussi dans vos actes du quotidien : temps passé devant les écrans, heure du coucher, du lever, sport, etc.

L'enjeu pour vous, et je termine là-dessus, c'est de faire durer votre énergie et votre entrain au service du Bon Dieu et du prochain.

07

Colériques : maîtrisez votre tempérament

Chers amis,

Si vous avez mis cette vidéo en vitesse de lecture *fois 2*, c'est qu'elle est sans doute faite pour vous ! Parce qu'il y a de fortes chances que vous soyez un bilieux. Vous vous êtes dit : bon, ces religieux sont bien gentils, ils disent des choses intéressantes, mais franchement, pourquoi passer 10 minutes chaque jour à les écouter, alors qu'on peut diviser le temps d'écoute par 2, et consacrer le temps ainsi libéré à toutes les choses importantes qu'il faut faire ! Bref, bilieux est le tempérament de l'homme d'action. Le quotidien, la routine ne l'intéressent pas. Il veut marquer l'histoire. Les bilieux sont des leaders, ils aiment concevoir et réaliser de grands projets, tout en entraînant avec eux (ou plutôt derrière eux !) le maximum de personnes. Si vous voulez une image : le bilieux est un bulldozer, d'une redoutable efficacité pour mener à bien son projet, mais se préoccupant parfois peu des dommages collatéraux, et même oubliant que les gens qui sont associés à son projet ne sont pas seulement des collaborateurs, mais aussi... des personnes ! Les bilieux sont des personnalités très riches, qui peuvent apporter beaucoup au bien commun, devenir de grands saints, à condition qu'ils mènent une lutte à mort contre leurs défauts. Sinon, cela donne des catastrophes.

Les qualités du bilieux

La première qualité du bilieux, celle qui saute aux yeux, c'est son énergie incroyable pour mener à bien des projets ambitieux. Exemple typique : saint Paul ! Dans un premier temps, il met toute son énergie à persécuter les chrétiens, et, après sa conversion, il investit cette même énergie dans sa nouvelle mission : convertir tout le monde connu. Rien que cela. Le bilieux a donc une prédisposition naturelle à acquérir la vertu de magnanimité, qui signifie, étymologiquement, la grandeur d'âme. Le bilieux a une inclination vers ce qui est grand. Il est capable pour cela de s'imposer une discipline de fer, d'endurer les épreuves, d'encaisser les coups, en gardant l'œil fixé sur son objectif, avec patience et ténacité.

Il arrive généralement à ses fins : d'abord, parce qu'il a une bonne capacité d'analyse, il identifie rapidement le cœur d'un problème et trouve les solutions appropriées. Ensuite, parce que c'est un meneur : il est capable d'enthousiasmer ses collaborateurs, et d'en tirer le maximum (au risque parfois de les instrumentaliser). Dans les réunions, il a une parole rare et efficace. Précis dans ses explications, convainquant dans ses propositions, le bilieux emporte facilement l'adhésion.

Les faiblesses du tempérament bilieux

La formule est facile, mais elle s'applique vraiment à ce tempérament : le bilieux a les défauts de ses qualités.

Sa première tentation est l'orgueil. C'est bien normal, en un sens, car, pour être orgueilleux, il faut en avoir les moyens. Comme il a de nombreuses qualités, qu'il en a conscience, sa personnalité est un terrain propice à l'amour démesuré de sa propre excellence. Cette tendance se traduit par une confiance excessive en lui et dans ses propres forces, et par l'incapacité à accepter la contradiction ou à reconnaître ses torts. Sûr de ses qualités, autonome, il aura beaucoup de mal à accepter l'aide d'autrui, et préférera s'obstiner dans une solution sans issue, plutôt que de choisir un autre chemin.

Deuxième tentation : le mépris des personnes qui l'entourent. Son désir de réussite peut le conduire à traiter ses collaborateurs comme de simples rouages d'une mécanique bien huilée. Il aura tendance à fréquenter préférentiellement les personnes brillantes, celles de qui il peut tirer avantage, et à regarder d'un œil condescendant celles qu'il juge faibles ou incapables. Très rationnel, il ne s'encombre pas de sentiments, et aura du mal à éprouver de la compassion. Il vise la rentabilité, il a souvent un réseau important de relations, et a tendance à considérer un moment passé gratuitement avec des amis comme du temps perdu.

Enfin, dernière tentation : la colère. Le bilieux ne supporte pas que les choses ou les personnes lui résistent. Si c'est le cas, il peut se montrer extrêmement acide dans ses propos. Sans éclat de voix, il sortira la remarque assassine qui sera d'autant plus blessante qu'elle visera juste. Et, une fois son trait décoché, il aura un mal fou à demander pardon.

Comme vous voyez, la liste des faiblesses du bilieux est chargée. Mais c'est la rançon d'un tempérament riche, et, si le bilieux apprend à neutraliser ces aspérités, le bien qu'il pourra réaliser sera grand. Il lui faut pour cela cultiver avec soin deux vertus.

Deux vertus à acquérir : l'humilité et la douceur

Le bilieux doit souvent se répéter cette phrase de saint Paul – qui savait de quoi il parlait : « Qu'as-tu que tu n'aises reçu ? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (1 Co 4, 7). Oui, le bilieux doit se rappeler qu'il n'est pas la source première de ses qualités, ni du bien qu'il accomplit. Il tient tout de Dieu, et cette vérité doit le maintenir dans l'humilité. Quelques conseils à l'attention du bilieux pour devenir humble.

D'abord, accepter les humiliations, car il faut beaucoup d'humiliations pour acquérir un peu d'humilité. À chaque fois qu'on lui fait une remarque, que l'on souligne un défaut de son projet, le bilieux doit apprendre à ne pas répondre, et même à accueillir avec joie cette humiliation.

Deuxième conseil : parler peu de soi, et accepter de lâcher du lest sur ses petites idées, et ses préférences personnelles, du moins dès que l'essentiel n'est pas en jeu.

Enfin, rendre service, mettre ses qualités au service des autres et du bien commun. C'est un moyen très efficace de reconnaître qu'il n'est pas le centre du monde, que les autres existent et qu'ils ont du prix.

Deuxième grande vertu à acquérir : la douceur. Cette belle vertu – qui n'a rien à voir avec la mollesse, apportera trois bienfaits au bilieux. D'abord, elle lui permettra un rapport ajusté aux personnes qui l'entourent. Le bilieux aura spontanément tendance à être cassant, colérique, violent même, pour parvenir à ses fins. Il doit découvrir qu'il peut obtenir un bien meilleur résultat en étant doux. Car la personne douce est maîtresse d'elle-même, et, en se maîtrisant, elle acquiert cette lucidité qui lui permet de voir les personnes et les situations avec objectivité. Là où la colère vient fausser le jugement, la douceur nous met dans la vérité.

Deuxième bienfait : le bilieux gagnera à s'inspirer de cette parole d'un psaume : « *Sicut Dominus universis*, Dieu est doux avec tous les êtres. » Dieu ne cherche pas à briser les êtres pour s'imposer. Au contraire, il respecte leurs natures, et les gouverne selon leurs lois. À son exemple, que le bilieux cherche à faire grandir, s'épanouir le plus grand nombre autour de lui. En élevant sans écraser. En donnant des responsabilités. Et, surtout, en cultivant un regard de bienveillance et d'indulgence envers les personnes qui n'ont pas ses qualités.

Enfin, la douceur favorise la discrétion. Le bien ne fait pas du bruit. Le bilieux doit apprendre à agir, non pas pour attirer le regard des hommes ou pour gagner honneurs et considération, mais simplement pour mettre ses nombreuses qualités au service de la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'avec la grâce de Dieu, le bilieux deviendra un saint (en plus d'avoir, sans doute, contribué à sanctifier son entourage !).

08

Flegmatiques : conseils pour triompher de l'inaction

Monsieur flegmatique et Madame bâilleuse reviennent d'une visite en famille ; ça a été fatigant, ils sont pressés. Madame conduit, mais Monsieur remarque : « Chérie, nous sommes dans le rouge. » Ils sont obligés de s'arrêter à la station-service. Madame descend, profite de ce temps perdu sur le voyage pour emmener la petite aux toilettes. Elle revient et trouve son mari, immobile, avec un billet de 50 € dans les mains.

« – Mais que fais-tu ? Tu ne vois pas que nous sommes pressés ?

– Ah... mais je ne vois pas où il faut payer.

– Eh bien, cherche ! Là, il y a un Monsieur avec une casquette, c'est sûrement le garagiste ; vas-y, paie, ne perds pas de temps ! »

Manque de chance, c'est un employé de l'armée de l'air qui rentre de son travail. Monsieur finit par localiser le garagiste, qui dit : « Désolé, je n'ai pas de monnaie, je ne peux pas accepter un billet de 50 €. » « Oh ! mais ce n'est pas vrai ! » grogne Madame.

Pas de problème : Monsieur s'excuse et va visiter le supermarché d'en face pour faire de la monnaie. Madame est énervée, l'accompagne, et le pousse :

« Vas-y, va à la caisse : demande la monnaie ! »

Mais son mari lui répond : « Oh non, chérie, ça ne se fait pas, il faut qu'on achète quelque chose.

– Mais on n'a besoin de rien ! »

Ce n'est pas grave. Monsieur fait son choix, fait la queue à la caisse... (Il y a, à ce stade, de la fumée qui sort des oreilles de Madame...) Ils reviennent au garage, Madame s'enferme dans la voiture, et Monsieur est obligé d'attendre que le garagiste ait fini de changer un pneu. Il attend patiemment, regarde les autres voitures, discute avec quelques clients. Le garagiste revient. Monsieur paie, remercie le garagiste pour sa servabilité, lui sourit, s'excuse pour la gêne qu'il a pu causer et remonte dans la voiture. Le voyage de retour est un peu silencieux : Madame fait la tête, lui chantonner un petit air qu'il a entendu il ne sait plus trop où...

Chers amis, si vous êtes plutôt de tempérament flegmatique, si vous vivez avec un flegmatique ou si l'un de vos amis ou collègues de travail est flegmatique ; alors cette vidéo est faite pour vous. Nous allons essayer de dessiner les contours de ce caractère, afin que, en s'appuyant sur ses forces et en

combattant ses faiblesses, nous puissions dégager des axes d'efforts concrets qui permettront aux flegmatiques de devenir la meilleure version d'eux-mêmes.

Description du tempérament flegmatique

Introverti de nature, le flegmatique réagit lentement aux impressions qui lui viennent du dehors ; et, lorsqu'il est touché, il oublie assez rapidement. C'est quelqu'un de discret, pas compliqué. Cela le fait passer souvent pour le « brave monsieur » ou la « gentille dame ».

C'est surtout quelqu'un de calme, un grand calme, ce qui le rend un peu solitaire et casanier. En revanche, l'imprévu l'énerve et lui fait perdre la paix. Une fois prises de bonnes habitudes pour sa vie spirituelle, il sera capable de les garder, car il apprécie un quotidien bien réglé.

C'est une personne qui choisit ses vêtements, non pas pour leurs couleurs ou pour le fait qu'ils soient à la mode, mais pour le confort. Il varie peu ses vêtements et les use jusqu'à la corde, parce que le petit pull du samedi, même s'il a un gros trou, il est quand même bien confortable !

Le flegmatique atténue les comportements excessifs du sanguin ; il refuse de se laisser impressionner par le bilieux ; et il rappelle au mélancolique de ne pas prendre trop au sérieux ses soucis. Il peut être comparé au lubrifiant dans un moteur qui rend possible l'activité des différentes pièces avec le minimum de heurt et d'usure.

Notez cependant que beaucoup de personnes d'un certain âge pourraient se retrouver dans cette description. En prenant de l'âge, nous acquérons certains traits du flegmatique : nous agissons avec plus de sagesse, nous relativisons, nous comprenons mieux la valeur des choses simples.

Forces

La force du flegmatique réside dans son calme et sa stabilité émotionnelle. Le flegmatique va donc être accommodant, puisqu'il a horreur de la confrontation, ce qui lui donne un atout dans les relations avec autrui. Le flegmatique peut, pour les mêmes raisons, être un très bon subordonné. Les responsabilités lui amènent trop de soucis et cela ne le dérange pas de se mettre à la remorque des autres. De plus, il est loyal et cherche à servir son chef et à l'estimer.

Le flegmatique est discret, calme et maître de lui, patient et équilibré. Sa personnalité stable et prévisible le rend sociable et facile d'accès, car il ne fait peur à personne et accepte les gens tels qu'ils sont. Il sera donc capable d'aimer plus facilement son prochain, en vérité.

Le flegmatique peut aussi travailler dur, quand il sait qu'il y a le réconfort après l'effort ! Il s'y met alors comme un bœuf : lentement mais sûrement, avec grande application et énergie. Les tâches répétitives lui conviennent parfaitement, alors qu'elles vont énervé le bilieux, décourager le sanguin et faire craquer émotionnellement le mélancolique.

Dans la vie spirituelle et sa marche vers le Ciel, le plus dur pour lui sera le premier pas. Une fois bien lancé, il continuera avec application sa course.

Faiblesses

Si le flegmatique se laisse aller, il devient mou et fade. Son grand danger va être la paresse, car il manque de motivation, il temporise, il s'empâte... et il peut finir paralysé et éteint, physiquement, mais surtout moralement. Cela a pour conséquence le manque de personnalité, l'indécision (« Ça m'est égal... Comme vous voulez... »). Le flegmatique qui ne travaille pas sur lui risque de ne pas assumer la responsabilité de ses décisions.

Le flegmatique peut facilement juger témérairement, parce qu'il ne prend pas la peine d'interroger et juge donc selon ses propres lumières. Son manque d'enthousiasme et de paroles peut déconcerter les autres : voilà pourquoi il est peu consulté. Alors, il se croit oublié et persécuté ; et peut donc devenir râleur, rancunier et malveillant. L'hypocrisie peut le guetter.

Le flegmatique peut aussi être entêté et se mettre en boule comme le hérisson : c'est un moyen d'autoprotection et de fuite. Le « vieil homme » va se manifester en lui faisant croire qu'on n'est jamais mieux qu'avec soi-même.

Conseils pratiques

En deux mots : REVEILLEZ-VOUS ! Mettez un peu de piment dans votre vie ! Ne démoralisez pas tout le monde par votre inertie.

Cessez de remettre tout à demain, car **demain**, lui, remet toujours les choses à **jamais**.

La paresse vous guette : forcez-vous à agir, à entreprendre. Apprenez surtout à vous extérioriser en exprimant vos talents : cela vous aidera à devenir moins effacé. De même, si vous n'êtes pas d'accord avec quelqu'un, dites-le-lui tout de suite, au lieu de ressasser et de râler en privé. Les problèmes ne stagneront plus et seront résolus sur-le-champ.

Soyez moins indécis, car vous avez de nombreux talents à faire valoir dont les autres aimeraient profiter ; mais une tendance au confort vous empêche parfois de vous engager.

Puisque votre mode d'apprentissage, c'est le concret, forcez-vous à travailler manuellement ou à pratiquer un sport. Méfiez-vous particulièrement des écrans qui sont un passe-temps particulièrement dangereux pour vous.

La régularité ne vous pèse pas : prenez l'habitude de prier tous les jours, cela vous deviendra plus facile.

Vous aimez suivre les autres : inscrivez-vous à des activités spirituelles (groupes de prière, œuvre caritative). Votre fidélité y sera appréciée.

Pour résumer : ouvrez-vous aux autres et dites oui à la véritable amitié qui exige de se donner.

09

Sanctifier le tempérament mélancolique

Monsieur mélancolique et Madame sanguine : Monsieur est un homme sérieux, conscientieux, qui pour se motiver, pense au bien de sa femme et de ses enfants. Madame est quelqu'un de très chaleureux, au grand cœur, très aimante, qui fournit volontiers beaucoup d'efforts pour rendre heureux son entourage. Il y a beaucoup d'amour... mais aussi beaucoup de bazar dans la maison !

Madame oublie de façon répétée de préparer le pique-nique de son mari, de sorte qu'il se retrouve obligé de manger à la cantine de l'entreprise. Conséquence : Le samedi, Monsieur ne parle pas et tire la tête. Madame pense d'abord qu'il doit être fatigué, ou qu'il a des soucis au travail... mais elle finit par exploser devant l'entêtement prolongé de Monsieur :

« – Pourquoi tu ne me parles pas ?

– Tu ne penses pas à moi. Tu as oublié plusieurs fois cette semaine mon repas, ce qui montre que tu ne penses qu'à toi et que tu n'as pas une pensée pour la dure journée de travail que j'offre pour toi et pour les enfants.

– Chéri, je suis désolée : je ne suis pas très organisée. Mais que tu me fasses la tête durant tout le week-end, je trouve ça égoïste de ta part : tu n'es pas le seul à travailler ici ! ... ». Elle pleure un bon coup, Monsieur sait se ressaisir : finalement le malentendu est dissipé.

Monsieur et Madame se ressemblent beaucoup, mais de manière différente. Ils ont un tempérament caractérisé par une grande émotivité et une grande sensibilité. Mais le sanguin explose ; alors que le mélancolique vit ses émotions sur de longues périodes.

Chers amis, si vous êtes plutôt de tempérament mélancolique ou si vous vivez avec un mélancolique, cette vidéo est faite pour vous. Nous allons essayer de dessiner les contours de ce caractère afin de dégager des axes d'efforts concrets.

Description du tempérament mélancolique

Le mélancolique réfléchit, crée, planifie à l'avance. C'est un penseur, qui retourne dans son esprit les grandes questions métaphysiques, qui recherche le sens profond des choses : il a déjà un pied dans l'éternité. C'est quelqu'un qui aime le vrai, le beau, le grand.

C'est un tempérament qui est lent à réagir aux impressions extérieures, il reste extérieurement passif, calme et posé. Mais attention : même s'il ne montre aucune réaction, il est touché... et, si vous

insistez auprès de lui par des paroles et des gestes répétés, vous finirez par le toucher au plus profond de son être.

Sous sa réserve et son calme apparent, le mélancolique possède une sensibilité vive. On pense qu'il est insensible, parce qu'il ne montre rien, mais il a un très grand cœur qui englobe toute la misère du monde.

C'est souvent un artiste et un solitaire. Il est timide, il doute de lui et n'aime pas les compliments. Soit parce qui les croit infondés, soit parce qu'il a l'impression qu'on a pitié de lui.

Très exigeant, il est souvent déçu et entretient une certaine tristesse. Il sera donc tenté par les paradis artificiels et cherchera à fuir parce qu'il veut fuir l'instabilité de son humeur.

Forces

Le mélancolique est un calme, un introverti, un perfectionniste. Il mesure les risques et prévoit avant de se lancer. Lorsqu'il est encouragé, il peut fournir de grands efforts pour obtenir un résultat. Il a l'œil pour le détail et cherche à corriger l'imparfait. Il cherche le Bien plutôt que des biens inférieurs. Il a un penchant naturel pour la prière et la contemplation.

Il est surtout concentré sur l'essentiel : il ne vous parle que s'il a quelque chose à dire, il n'aime pas les futilités. Si un mélancolique ne vous parle pas, ce n'est pas parce qu'il fait la tête, mais parce qu'il n'a rien d'intéressant à vous communiquer.

Il est économique et prend soin de ce qui lui est confié. S'il se fait violence, il peut se tourner vers les autres, et être très sensible à leurs besoins et à leurs problèmes.

C'est un très bon conseiller, car il sait écouter, analyser et proposer des solutions.

Les mélancoliques aiment livrer le fruit de leur méditation et de leur vie intérieure, notamment à travers l'art et la liturgie : Benoît XVI était certainement un mélancolique.

Faiblesses

Le mélancolique a un problème : il est compliqué, très compliqué.

Sa sensibilité mélangée à son introversion fait qu'il se regarde souvent le nombril. Il ressasse, s'inquiète, entretient sa douleur et finalement déprime et désespère. Il est pessimiste et cherche en permanence la « petite bête » parce qu'il « met la barre trop haut », pour lui-même et pour les autres.

Un certain orgueil le pousse à se comparer aux autres : il n'est pas ambitieux et cassant comme le bilieux, il n'est pas frivole comme le sanguin, et, contrairement au flegmatique, lui, il travaille ! Ainsi, il reste à l'écart en se croyant incompris. C'est la maladie du pharisien.

En public, même s'il ne se l'avoue pas, il est timide et ne sait pas comment faire avec son prochain, ni communiquer avec lui. Il voudrait bien s'ouvrir aux autres, mais a toujours peur d'être rejeté ou de ce que les autres pensent de lui. Lorsqu'il parle, il le regrette aussitôt : il n'a pas su exprimer tout ce que son intérieur contient. Alors que le mélancolique a justement besoin de parler pour éviter de « broyer du noir », il s'enferme pour éviter de souffrir et de décevoir.

À la recherche du plus parfait, il est hésitant et irrésolu et déteste prendre des risques. Il souffre cruellement de ce manque de confiance en lui et peut donc devenir scrupuleux et complexé.

Conseils pratiques

Chers mélancoliques, vous êtes pessimistes de nature et avez besoin du regard d'un sanguin pour voir la vie en rose et non plus en noir. Parallèlement, le sanguin a besoin de vous pour tempérer son ardeur et l'aider à combattre ses défauts. Vous devez lutter contre votre trop grande sensibilité et vous endurcir : fréquentez un sanguin qui vous apprendra à rire de vous-même, à ne pas dramatiser vos chutes, mais à humblement vous confier à Dieu.

Évitez la fausse humilité : vous avez un grand besoin d'amour et de reconnaissance, mais vous cherchez à attirer l'attention de manière maladroite et parfois lourde.

Je cite le cardinal Journet : « Ne vous analysez pas : s'analyser, c'est se trouver, et se trouver, c'est trouver le trouble. Tâchez toujours de briser le cercle qui vous ramènerait, *pour quelque prétexte que ce soit*, sur vous-même, et partez comme une flèche vers Dieu. *Un Gloire à Dieu...* dit dans la foi profonde pacifie plus d'âmes que toutes les analyses. La réponse à tout cela est dans ce mot que Dieu adresse à Catherine de Sienne : *Occupe-toi de Moi, Je m'occuperai de toi.* »

Vous avez un don inné de compassion à la souffrance, cultivez-le pour soulager votre prochain. Cultivez surtout la confiance en Dieu, et apprenez à faire confiance aux autres.

Si vous vivez avec un mélancolique, surtout, soyez patient : rappelez-vous qu'il se vexe facilement. Respectez son rythme, son besoin de ponctualité et de planification. Complimentez-le sincèrement et souvent.

Sans en rajouter, il faut prendre ses problèmes au sérieux. Parce que, s'il a trouvé la force de vous parler de lui, c'est déjà que le problème est bien avancé ! Si vous minimisez la chose, il risque de se braquer et de se fermer pour de bon.

En conclusion, même si vous ne vous en rendez pas compte, les autres tempéraments, au fond, vous aiment et vous respectent pour votre dévouement et le côté absolu de vos aspirations.

10

Votre défaut dominant vous empêche d'avancer

Chers amis,

Je dois vous le dire... Vous êtes pleins de défauts ! Chacun de vous. Et moi aussi. Nous sommes tous orgueilleux. Paresseux. Gourmands, curieux, médisants, etc. C'est une conséquence du péché originel. Ces défauts sont de gros obstacles dans notre vie chrétienne. Il faut les combattre. Mais comment ?

Le défaut dominant

Pour combattre, il est important de bien connaître notre ennemi. Quand un chef de guerre prépare une bataille, il cherche à savoir, non seulement le nombre de soldats de l'armée adverse, mais également son ordre de bataille et son organisation. Il cherche à repérer les généraux et les chefs pour les attaquer en priorité. Il en va de même dans le combat spirituel. Nos ennemis, les vices, possèdent leur propre ordre de bataille.

En chacun de nous, un de ces vices domine les autres. C'est notre **défaut dominant**. En général, notre défaut dominant est lié à notre tempérament, et les vidéos sur les différents tempéraments peuvent nous aider à le cerner.

Chez le flegmatique, ce sera par exemple la paresse, l'indécision ou la tendance à éviter les responsabilités. Chez le bilieux, ce pourrait être l'autoritarisme, la colère ou la tendance à imposer sa volonté. Chez le sanguin, l'excès de parole, l'inconstance, le besoin de bouger sans cesse. Chez le mélancolique, le perfectionnisme, la déprime ou la tendance à la critique.

Ce défaut est le général de l'armée ennemie. C'est lui qu'il faut attaquer d'abord. Si nous le détruisons, les autres vices seront plus faciles à vaincre, comme des soldats sans chef. Mais, si nous attaquons en premier les autres vices, nous n'y arriverons pas facilement, car ils seront toujours sous le commandement du général.

Il est donc très important de connaître notre défaut principal, puis de le combattre.

Comment connaître notre défaut dominant ?

Une remarque tout d'abord : notre défaut dominant n'est pas forcément celui qui nous fait faire les péchés les plus graves. Mais c'est celui qui est le plus ancré en nous. Supposons que mon défaut dominant soit la tendance à la critique. À la machine à café, je ne peux pas m'empêcher de dire à quel point mes collègues travaillent mal. Si vous me dites que je suis médisant, je vous dirai : « Non, je dis les choses telles qu'elles sont. Je suis lucide et franc : après tout, c'est bien vrai que mes collègues travaillent mal... » Ici pourtant, nous avons un cas de médisance claire : la machine à café n'est pas le lieu pour faire de justes critiques. Il faut bien comprendre que notre défaut dominant aime à se cacher, il se trouve des excuses et se fait passer pour de la vertu.

La première chose que nous devons faire, c'est de **vouloir** identifier ce défaut, pour s'y attaquer, et pour progresser en vertu. Cela implique de renoncer à nous trouver des excuses. Nous nous trouvons des excuses, car chercher son défaut dominant, c'est humiliant. Il faut accepter cette humiliation. Il faut accepter que ce que nous prenions pour de la vertu soit en réalité un défaut.

La deuxième chose à faire, c'est de **demandeur à Dieu la lumière** sur ce défaut : « Mon Dieu, faites que je voie ! »

La troisième chose, enfin, c'est de **s'examiner** sérieusement, en se posant les questions suivantes. Je vous en propose six :

1. À quoi est-ce que je pense spontanément ? Qu'est-ce qui me préoccupe ordinairement ? Celui qui est porté à la critique, par exemple, voit spontanément tout ce que les autres font de travers. Ce défaut est lié à son tempérament : il est perfectionniste. Il aime les choses bien faites. On a les défauts de ses qualités...
2. Quelle est la cause la plus habituelle de ma tristesse ou de ma joie ?
3. Sur quel point je suis le plus souvent tenté ? Et qu'est-ce que j'accuse le plus souvent en confession ?
4. Quelles sont les personnes avec qui j'aime passer du temps, et à quoi ce temps est-il consacré ? Revenons à notre exemple : je suis porté à la critique. En m'examinant, je dois bien reconnaître que les moments que je préfère sont les pauses-café, où l'on peut dire tout ce que l'on pense des chefs et de leur manière de conduire l'équipe.
5. 5^e question : quel est mon défaut dominant, d'après ceux qui m'entourent ? Il ne faut pas poser la question à n'importe qui, mais à quelqu'un qui a de l'expérience, qui vous aime, qui vous veut du bien, et qui n'aura pas peur de vous dire la vérité : un très bon ami, un père spirituel, etc.

6. Dans les moments de grande ferveur, quels sacrifices le Saint-Esprit m'a-t-il inspirés ? Ils portent probablement sur ce point. Si je me rappelle, par exemple, qu'après une semaine de retraite silencieuse, j'avais renoncé pendant plusieurs jours à ces pauses-cafés, c'est très significatif.

Comment combattre son défaut dominant ?

Une fois l'ennemi découvert, il faut contre-attaquer. Le plan de la contre-attaque se divise en quatre manœuvres :

1. La première est de s'assurer qu'on veut vraiment contre-attaquer. Est-ce que je veux réellement vaincre mon défaut dominant ? Comment faire pour le vouloir ? Il faut penser à l'amour de Jésus. Mon défaut, mes péchés lui déplaisent profondément et le blessent. C'est une question d'amour.

Il faut penser au Ciel, au but de notre vie. Cela augmentera notre volonté.

2. La deuxième manœuvre est de prier Dieu de nous délivrer. Il faut se mettre sous l'influence de Dieu. C'est lui qui combattrra en nous. Saint Nicolas de Flüe aimait à dire cette prière : « Seigneur, enlevez-moi tout ce qui m'empêche d'aller à vous ; donnez-moi tout ce qui me conduira à Vous ; prenez-moi à moi, et donnez-moi à Vous ».

3. La troisième manœuvre est l'examen de conscience régulier, quotidien. Chaque soir, je relis ma journée, et je regarde quand j'ai agi sous l'impulsion de ce défaut. Je note aussi les circonstances, pour éviter les occasions à l'avenir. Je demande pardon au Seigneur.

4. Enfin, la quatrième manœuvre est de faire une pénitence concrète, un sacrifice bien choisi, une prière à chaque fois qu'on cède à ce défaut. Dès que je m'aperçois que j'ai été critique à l'égard de quelqu'un, par exemple, je prie un *Ave* pour cette personne, je me prive de dessert, et je trouve l'occasion de dire du bien d'elle.

Chers amis, dans ce combat, Dieu donne sa grâce, nous ne sommes pas seuls. Mettons notre confiance en lui. Il faudra peut-être du temps pour vaincre ce défaut. Ce n'est pas grave, pourvu que nous gardions la volonté de le vaincre et que nous ne nous rendions jamais. Le jeu en vaut la chandelle, car après une première victoire, on progresse de plus en plus vite. Un grand exemple nous est donné par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Enfant, elle pleurait très facilement. Un Noël, elle ne reçoit pas les cadeaux qu'elle avait espérés. Elle monte alors vers sa chambre, pour y pleurer. Mais, en haut de l'escalier, elle se reprend : non, elle ne pleurera pas ; elle fera bonne mine... Victoire sur son défaut... Elle dira des années plus tard qu'alors, elle commença à faire des pas de géant vers le Seigneur. Chers amis, faisons de même.

2^{EME} SEMAINE DU CAREME

11

Les arts martiaux de la vie spirituelle

Chers amis,

J'espère que vous êtes en forme aujourd'hui, parce que, dès maintenant, j'ai un exercice à vous proposer. Regardez ! J'ai là un livre de notre bibliothèque. Il a pour titre... *Total Aïkido*.

On voit sur la couverture un homme d'un certain âge, très calme. Il tient de ses deux bras tendus la manche de deux hommes, qu'il est en train de faire joliment tomber à la renverse. Ils sont pieds par-dessus tête !

Alors voici l'exercice... Mesdames, mettez cette vidéo sur pause. Et puis faites la même chose avec votre mari.

C'est bon ? Comment cela a-t-il marché ?... Je suppose que vous avez moins bien réussi que ce vieux monsieur.

Eh oui, l'aïkido, ce n'est pas inné. Cela s'apprend. C'est d'ailleurs pourquoi ce manuel existe. Et si vous considérez votre vie de tous les jours, vous verrez qu'il n'y pas grand-chose d'inné dans les actions que vous faites. Vous avez dû apprendre à marcher, à parler, à écrire.

La nécessité d'acquérir des dispositions

L'homme à sa naissance doit presque tout apprendre. Il doit apprendre beaucoup plus que les animaux. Pourquoi ? Les animaux se dirigent par instinct. Mais nous, les hommes, nous n'avons que très peu d'instinct. Et c'est une bonne chose ! Les instincts portent sur des choses matérielles précises. Regardez une chèvre : elle s'approche d'un bosquet, elle renifle un peu, elle choisit cette feuille qu'elle mange, elle laisse celle-là, elle se déplace et recommence. Son instinct lui indique ce qu'elle doit faire précisément et ce qui est bon pour elle. Mais nous, nous sommes faits pour contempler la vérité, pour aimer le prochain et pour aimer Dieu, qui n'est pas matériel comme la feuille de la chèvre. Il faut pour cela une intelligence spirituelle, et une volonté qui est libre. S'il n'y avait que des instincts en nous, nous ferions sans doute de très bonnes chèvres, mais nous ne pourrions pas aller à Dieu.

Puisque nous n'avons que peu d'instinct, nous avons besoin d'être éduqués. L'éducation nous donne de bonnes dispositions. Par exemple, mesdames, si vous apprenez l'aïkido, vous aurez en vous cette disposition stable qui vous permettra de faire la même prise que ce monsieur. Ici, il s'agit d'abord d'une disposition de l'intelligence : l'aïkido est un art ; de même que l'écriture, la menuiserie, etc.

Mais il faut aussi éduquer la volonté, c'est-à-dire la disposer à vouloir le bien et à le vouloir efficacement. Les bonnes dispositions de la volonté, on les appelle les **vertus**.

Qu'est-ce qu'une vertu ?

Prenons un exemple. Ceci est un brownie. Un très bon brownie ! Beaucoup de beurre, beaucoup de sucre, beaucoup de chocolat. Un régal ! Vais-je le manger ?... Un si bon brownie...

Mais voilà. J'en ai déjà mangé beaucoup. Et de plus, nous sommes en Carême ! Il n'est donc pas bon pour moi de manger cette quatrième part de gâteau.

Pourtant, j'en ai très envie. C'est plus fort que moi... Si je le mange, que se passe-t-il ? ... Je savais bien que ce n'était pas une bonne chose, mais ma volonté n'a pas été capable de résister à mon envie de chocolat. J'aurais dû résister. Il a manqué à ma volonté cette capacité de résistance à mes envies. Cette capacité, c'est précisément une vertu particulière, la vertu de tempérance.

Mais alors, comment devenir tempérant, puisque je ne le suis pas encore ? Il faut que je m'entraîne. C'est en posant des actes de tempérance que je vais acquérir la vertu de tempérance. Si, cette fois-ci, je fais un très grand effort pour ne pas manger mon brownie, la prochaine fois, ce sera un peu plus facile, et ainsi de suite. À la fin, j'arriverai à être tempérant sans effort, et même avec plaisir ! le plaisir de savoir que je ne suis pas esclave de mon estomac. Il me sera même difficile d'être intempérant.

À partir de cet exemple, nous comprenons ce qu'est une vertu. Une vertu est une disposition stable de la volonté, acquise par répétition d'actes, qui nous aide à bien agir, avec facilité, avec efficacité, avec joie.

Les différentes vertus

Il y a beaucoup de vertus différentes. L'humilité, par exemple, le courage, la prudence, la patience, la gratitude, la piété filiale, la chasteté sont des vertus. Elles se différencient par leur objet, c'est-à-dire qu'elles portent sur des actes différents. Parmi toutes ces vertus, il y en a quatre que l'on appelle les vertus cardinales ou principales :

- la vertu de tempérance, qui nous permet d'avoir un rapport juste aux plaisirs sensibles ;

- la vertu de force, qui nous permet d'accomplir des choses difficiles, mais aussi de supporter les choses pénibles ;
- la vertu de justice, qui nous aide à rendre à chacun ce qui lui est dû ;
- et la vertu de prudence, qui nous aide à trouver les bons moyens pour bien conduire notre vie.

Ces quatre vertus seront abordées dans les prochaines vidéos.

La nécessité des vertus

Pour être des hommes et des femmes complets, il nous faut toutes ces vertus. Ce n'est pas une option, elles nous sont nécessaires. Par exemple, si nous ne sommes pas justes, si nous ne rendons pas aux autres ce que nous leur devons, en réalité, nous ne vivons pas comme des hommes. L'homme injuste, l'homme intempérant vivent d'une certaine manière comme des bêtes, et même pire que des bêtes, car celles-ci ont leur instinct pour les diriger.

Nous, nous voulons être des hommes dignes de ce nom. Il nous faut donc les vertus. Et nous voulons de plus être des enfants de Dieu. Or Jésus nous a dit cela : « Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » Les vertus sont donc nécessaires au salut !

Alors, comment les acquérir ? Par répétition d'actes. C'est en agissant bien que les vertus s'enracinent en nos âmes. Nous pouvons tirer trois conséquences de cela :

- Il ne faut pas attendre d'être vertueux pour agir bien. C'est au contraire en agissant bien qu'on devient vertueux. Et la vertu nous permet alors d'agir mieux encore. C'est un cercle vertueux... sans jeu de mot...
- Deuxième conséquence : plus on pose des actes, plus la vertu grandit rapidement. Il faut donc saisir toutes les occasions de bien agir. La peur de ne pas agir de manière parfaite ne doit pas nous retenir d'agir.
- Troisième conséquence : pour acquérir la vertu, le mieux est de commencer par des actes faciles, tout comme dans un entraînement sportif. Il ne faut donc pas négliger les petites occasions sous prétexte qu'elles sont petites. Me priver d'une nouvelle part de brownie, ce n'est pas grand-chose, cela ne coûte pas tant que cela. Mais, une fois que je l'ai fait, ma vertu de tempérance a vraiment grandi !

Alors, chers amis, n'attendons pas. Aimons et cultivons ces vertus qui sont des grands moyens d'aimer notre prochain et d'aller vers Dieu.

12

Portable : 3 clés pour reprendre le contrôle

Chers amis,

Au début du 19^e siècle, une religieuse américaine, sainte Elizabeth Ann Seton a eu un songe étrange sur l'avenir de la société américaine ; elle voyait que « tous les Américains auront dans leur salon une boîte noire par laquelle le démon entre chez eux ». C'était probablement une vision sur l'avènement et les méfaits de la télévision. Quoi qu'il en soit de l'interprétation de ce songe, il est clair que les écrans sont une des entraves les plus dangereuses à notre vie chrétienne et à notre vie humaine tout court. Benoît XVI a parlé à ce sujet d'une « fracture anthropologique ».

Dans cette vidéo, je vais vous expliquer trois manières par lesquelles les écrans, et spécialement les smartphones, sont nuisibles pour nous, et je vous donnerai trois conseils pratiques pour vous libérer de leur emprise.

Premier danger : les écrans nous abrutissent

Aristote, et saint Thomas d'Aquin à sa suite, définissent l'homme comme un animal raisonnable. Il y a donc en nous une partie sensible que nous avons en commun avec les animaux, et une partie rationnelle qui nous est propre : notre intelligence et notre volonté.

Le problème est le suivant : à cause du péché originel, notre partie sensible a tendance à contrecarrer notre intelligence et notre volonté.

Je vous donne un exemple : par mon intelligence, je sais que je dois étudier, pour réussir mon examen de grammaire allemande dans trois semaines : « *ich bin, du bist, er ist, wird sind...* » C'est le cauchemar, quoi ! Je comprends que c'est important et je me propose donc de le faire. Mais, comme plancher sur des livres de grammaire allemande répugne à ma sensibilité – et à la sensibilité de la plupart des gens –, je commence à regarder l'heure sur mon téléphone. Erreur fatale, car 5 minutes plus tard, je suis en train de regarder des vidéos TikTok sur les mérites comparés de la choucroute allemande et de la choucroute française, pour finir une heure plus tard à regarder une interview avec un sosie d'Angela Merkel, et je me sens un peu coupable...car cela fait une heure et demie que je suis là, et je n'ai toujours pas ouvert ma grammaire allemande...

Pourquoi les écrans encouragent-ils ce genre de comportement ?

Parce que leur usage intempestif renforce le pouvoir de notre sensibilité sur nous.

Cela passe par ces milliers d'images qui nous envahissent à travers les écrans. Ces images nous plongent dans un monde factice, où tout est coloré, tout est attrayant, tout est à portée de clic, sans aucun effort ; gratification instantanée garantie. Ces images font sans cesse appel à notre sensibilité : le sens de la vue, l'imagination, l'émotion, le désir. La frénésie des images laisse peu d'espace à l'exercice de notre intelligence, qui suppose un recul que le déferlement des images à haute dose ne permet pas. Toutes ces images finissent donc par nous rendre bêtes, c'est le cas de le dire, et donc faibles et manipulables.

Et, en plus, ces images sont lumineuses, ce qui les rend encore plus addictives. Car, à la différence des images qu'on peut trouver dans les livres ou les tableaux des peintres, les images de nos écrans rétroéclairés dégagent de la lumière. Ces images lumineuses nous attirent comme des papillons de nuit autour d'une lanterne.

Faites le test : allumez un écran dans une pièce où un groupe de très jeunes enfants est en train de jouer, vous verrez rapidement ces mêmes enfants s'agglutiner autour de l'écran comme des mouches autour d'un pot de miel.

Chers amis, vous l'avez compris, il faut agir. Ne nous laissons pas voler notre temps et notre humanité. Un moyen simple pour cela, c'est de passer l'écran de notre smartphone en noir en blanc. La manière de faire pour votre téléphone Android ou votre iPhone est expliquée dans la description de cette vidéo.

Le résultat est fulgurant. Car, si vous passez au noir-et-blanc, vous remarquerez très vite que votre téléphone perdra une grande partie de son pouvoir sur vous. Vos facultés supérieures d'intelligence et de volonté en seront plus libres pour vaquer à des activités vraiment humaines, comme la lecture, une bonne conversation, le sport aussi, et notamment l'activité la plus noblement humaine qui soit, la prière.

Deuxième danger : le téléphone fait de nous des asociaux

La base de toute sociabilité, c'est d'accorder notre attention à l'autre, d'être présent à ceux qui se trouvent devant nous. Mais cela est impossible si nous sommes sans cesse sollicités par notre téléphone. N'est-ce pas triste, par exemple, quand, au cours d'un repas familial, certains ne sont pas vraiment présents, car ils consultent plus ou moins discrètement leurs messages ?

Quand on y pense, c'est vraiment incroyable : au lieu de laisser attendre ceux qui nous écrivent de loin et du bout des doigts, nous reléguons au second plan les personnes qui sont en face de nous, qui ont pris le temps d'être avec nous à ce moment-là.

Et, même si nous ne regardons pas ces messages que nous recevons, même si nous ne sortons pas le téléphone de notre poche quand il vibre ou quand il émet le son d'une notification, ces interruptions font toujours baisser l'attention que nous portons à ceux qui sont avec nous. Pourquoi ? Parce que, même si on ne regarde pas, on se demande ce que peut être le message qu'on vient de recevoir.

Ici le podcast de carême *Virtus*, par la Fraternité Saint Pierre, dont d'ailleurs cette vidéo est inspirée, nous prodigue un excellent conseil : il faut **couper** toutes les notifications et sonneries non nécessaires. Pour cela, vous pouvez **aller dans les réglages** de votre téléphone et couper toutes les sonneries et notifications de toutes les applications, surtout les SMS et WhatsApp, pour laisser uniquement ce pour quoi un téléphone est fait : les appels de vive voix.

De cette façon, vous ne serez pas seulement davantage présents à votre prochain, mais encore à vous-mêmes : vos proches vont vite comprendre que, pour vous transmettre un message urgent, il faut vous appeler, et comme appeler est beaucoup plus onéreux et intrusif que d'écrire un message, ils vont se poser la question si ce qu'ils souhaitent vous dire est vraiment à la fois important et urgent.

Si cela vous fait peur de couper toutes les notifications – notamment les SMS –, regardez les 100 derniers messages que vous avez reçus et notez combien de ces messages étaient vraiment à la fois importants et urgents, de sorte que cela aurait été dommageable d'en prendre connaissance une ou deux heures plus tard.

Troisième danger : les écrans nous divertissent

Le mot divertissement est un mot très intéressant. Il vient du **latin di-vertere** : se détourner. Se détourner de quoi ? **Du réel** et donc de Dieu. Les écrans nous font entrer dans un monde artificiel et nous détournent du réel qui est autour de nous. Les écrans portent donc bien leur nom : ils sont justement des écrans, au sens de barrières, entre nous et le réel, et le réel suprême qui est Dieu.

Si dans notre vie nous voulons retrouver le temps et **le goût pour la prière**, nous ne pouvons pas nous dispenser de l'effort de **bannir** autant que possible les écrans de nos vies.

Et pour cela, je vous donne **un troisième conseil pratique** : traitez votre smartphone comme votre chien. Milou nous accompagne quand nous sortons, et cela peut être bien utile. Mais, au retour, Milou doit aller dans sa niche. Et surtout, Milou n'est pas invité à s'asseoir à notre table et encore moins à venir dans notre lit. Il en est de même pour notre smartphone : il n'a pas sa place à table et ni dans notre lit. Quand vous rentrez chez vous après le travail, vous-même et tout le monde devez poser votre téléphone sur une petite table dans l'entrée de votre habitation. Et ensuite – et c'est là le plus important – vous le laissez là jusqu'à votre prochaine sortie.

Si vous avez besoin d'effectuer une recherche, vous allez dans le vestibule faire votre recherche là. Si vous devez envoyer un message, vous allez dans le vestibule. Si vous avez un appel à faire ou à recevoir, vous devez rester là pendant que vous le faites. Et ainsi de suite. Une exception autorisée toutefois : **écouter Carême40 en audio** pendant le repassage ou autres chose ☺.

Pour finir, je vous donne un moyen mnémotechnique pour retenir ce que vous venez d'entendre ; pour reprendre l'avantage dans le combat spirituel, il faut passer de la 5G à la 3N : N comme Noir et blanc, N comme notifications non nécessaires, et N comme niche.

13

Chrétien = faible ? Pourquoi c'est faux !

Chers amis,

Le monde païen accusait les premiers chrétiens d'être des faibles. Nietzsche a écrit : « Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse. [...] Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme... » Le Christ n'avait pas voulu se battre ; il demandait de tendre la joue droite.

Aujourd'hui, de jeunes catholiques sont attirés ou troublés par cette pensée et nous devons répondre à ces accusations : les païens ont-ils raison ?

La Passion de Jésus est-elle de la faiblesse ? Sa mort sur la croix est-elle de la faiblesse ? Et les martyrs, sont-ils des faibles ? Et ces moines qui, volontairement, renoncent à se marier, et à diriger leur propre vie ? Et ces missionnaires de 24 ans qui, il y a 150 ans seulement, s'embarquaient pour l'autre bout du monde et qui savaient très bien que, cinq ans plus tard, ils seraient probablement morts de maladie, de fatigue, ou martyrisés ? Est-ce de la faiblesse ? ... Serions-nous capables de cela ?

Le vrai chrétien n'est pas un faible. Il doit au contraire posséder une grande force. Pourquoi ? parce qu'il y a de grands obstacles à vaincre. Et cette force est une vertu, tout comme la tempérance, la justice et la prudence. C'est d'elle que nous allons parler.

Qu'est-ce que la vertu de force ?

La volonté éprouve souvent une répulsion à vouloir ce qui est raisonnable et bon, mais qui est difficile. La vertu de force est **la vertu morale par laquelle nous devenons capable de surmonter cette répulsion et de ne pas nous laisser arrêter par ces difficultés.**

Il y a deux dimensions dans cette vertu :

- La dimension **active** : c'est celle qui nous fait attaquer les difficultés : nous lever le matin, faire chaque jour notre devoir d'état, même si nous n'en avons aucune envie, etc. Il y a trois actes de force dans cette dimension active :
 - il faut **choisir**. Prenons un exemple. Monsieur est au salon dans son fauteuil. Madame vient lui dire pour la vingtième fois que le lavabo de la salle de bain fuit et qu'il faudrait faire

quelque chose. Monsieur soupire, se lève, va dans la salle de bain. Et là, il voit un seau qui recueille la fuite, et deux autres à côté déjà pleins. Il admet qu'il faut réparer. Il se décide : « d'accord, je vais changer le joint. »

- il faut **exécuter** ce que l'on a choisi. Monsieur a décidé de changer le joint. Mais il n'y a aucune urgence : il a dans son garage une bonne réserve de seaux. Il a un peu de temps avant de s'y mettre. Il va donc lui falloir un deuxième acte de volonté pour mettre sa décision à exécution. Et cela demande de nouveau un acte de force.
- il faut **persévérer** dans l'exécution. Tout se complique. Monsieur a démonté le lavabo. Mais, d'abord, il avait oublié de couper l'eau... Et maintenant, il se rend compte que le diamètre du joint qu'il a acheté n'est pas le bon. Il se tourne vers sa femme : « Ma chérie, a-t-on vraiment besoin de ce lavabo ? » De nouveau, il lui faut un nouvel acte de force.

Choisir, exécuter, persévérer : voilà la dimension active de la vertu de force.

- Il y a également une dimension **passive** : celle qui nous fait supporter les difficultés et les dangers. Elle est parfois plus exigeante que la dimension active. C'est pourquoi le martyre est l'expression la plus haute de la force chrétienne. En réalité, cela demande une force si élevée que la vertu ne suffit plus, et qu'il faut le don de force, l'un des sept dons du Saint-Esprit. Et, dans toute vie chrétienne, il y a la croix. Nous devons porter nos croix, que nous n'avons généralement pas choisies. La vertu et le don de force nous sont nécessaires.

Comment acquérir la vertu de force ?

On peut se trouver une mauvaise excuse : la force ne serait qu'une affaire de tempérament. Mais c'est faux ! Nous pouvons tous devenir forts, parce que la force est une vertu. Comme toute vertu, elle s'acquiert par répétition d'actes. La volonté est comparable à un muscle, que l'on fortifie par des exercices. Donc, il faut poser des actes de forces, souvent !

Il faut en poser souvent et beaucoup : choisir, exécuter, persévérer, supporter.

1. Il faut choisir ! choisir et ne pas subir. Entraînez-vous à faire des choix, en y mettant toute votre volonté. Voici un conseil ; chaque jour :
 - a. choisissez de faire une chose dont vous n'avez pas envie, par exemple vous lever à 6h,
 - b. et choisissez de faire une chose qui vous fait un peu peur. Les Américains disent : « manger une grenouille par jour »...

2. Un choix doit être précis. Il faut éviter de le remettre en question une fois qu'on l'a posé. Il faut bien sûr réfléchir avant de le poser, mais cette réflexion ne doit pas durer trop longtemps.
3. Il faut l'exécuter dès que possible. Si vous avez décidé de vous lever à 6 h 00, levez-vous dès la première sonnerie du réveil et mettez-vous à genoux au pied de votre lit pour offrir à Dieu cette nouvelle journée ! Quand il y a plusieurs choses à faire, il est bon de prendre l'habitude de commencer par celle qui nous plaît le moins.

Persévérer. Quand on commence quelque chose, il faut aller au bout. Cela veut dire deux choses : la première, c'est qu'il faut une très bonne raison pour renoncer à quelque chose que l'on a décidé. La deuxième c'est que, dans cette phase d'entraînement, il faut éviter de papillonner : je commence à écrire un courrier, puis au milieu, je vais lire un peu, puis je commence la cuisine, etc. Non ! faire une chose à la fois et jusqu'au bout.

4. Voilà pour la dimension active. Pour la dimension passive aussi, on doit s'entraîner. Cela consiste à accepter de supporter quelques désagréments que l'on pourrait éviter. Par exemple, supporter la chaleur sans allumer la climatisation, ne pas manger entre les repas, rester à genoux un peu plus longtemps, garder le sourire en face de quelqu'un qui nous agace, etc. Supporter, cela signifie, non seulement ne pas fuir ce désagrément, mais cela signifie aussi ne pas râler intérieurement, mais l'accepter simplement.

En définitive, il y a une similitude avec l'entraînement physique qui développe la force corporelle. C'est par des exercices réguliers et persévérandts que l'on développe la force du corps comme celle de la volonté.

Il faut toutefois ajouter une chose : dans la vie chrétienne, si tous nos efforts sont vraiment nécessaires – et j'insiste, ils sont nécessaires –, ils ne sont pas suffisants, car notre objectif, c'est le Ciel, c'est Dieu lui-même qui dépasse nos forces. Il faut donc, en plus de la vertu, une autre force, donnée par Dieu. Et cette force, il nous faut la demander.

Chers amis, exerçons donc notre volonté à poser des actes de force et demandons à Dieu le don de force, pour être ces *milites Christi*, ces soldats du Christ, qui sont bien armés pour le combat de la vie chrétienne.

14

La vertu de justice et la vie spirituelle

Chers amis,

Dans l'album de bandes dessinées intitulé « *Le Juge* » réalisé par Morris, le héros bien connu Lucky Luke est confronté à un certain Roy Bean, juge autoproclamé. Ce fieffé coquin, brutal et arbitraire, rend un simulacre de justice et nous en donne une idée bien peu reluisante. Les différents écriveaux arborant son saloon, qui lui sert de tribunal, nous en annoncent la couleur : « Juge Roy Bean, la loi à l'ouest du Pecos, Justice de Paix et Bière glacée ». Le juge de pacotille incarne le contraire de la vraie justice.

Alors penchons-nous sur celle-ci. Elle fait partie des vertus morales que nous a décris le Frère Simon-Marie. La justice a pour particularité de concerner notre rapport avec autrui. Elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû et ceci selon une certaine égalité. Dans la justice, il existe ainsi donc deux notions, le dû et l'égalité. Une chose est due à quelqu'un parce c'est son bien. Si je prends la baguette, le prix de la baguette appartient au boulanger. Autre exemple : la réputation : si je dis du mal de quelqu'un sans nécessité, je le prive de son bien. Médire est une injustice.

Entre différentes personnes, il existe deux sortes de justice, la justice commutative et la justice distributive.

Les justices commutative et distributive

La justice commutative ou la justice des échanges regarde la relation entre deux personnes, dans les échanges de biens. Cette vertu m'incline à respecter le juste prix fixé lorsque j'achète un bien, quel qu'il soit, et prévaut dans tous les échanges commerciaux. Ainsi, lorsque je vais à la boulangerie pour acheter ma baguette de pain, par justice commutative, je m'acquitte de verser au boulanger le prix de vente convenu de la baguette. Cette vertu requiert l'égalité stricte entre deux biens échangés.

À côté de la justice commutative, existe la justice distributive qui concerne le rapport d'une autorité vis-à-vis de plusieurs personnes. L'autorité doit distribuer à chaque personne son dû. Le partage et la détermination de ce qui est dû se font selon l'équité et non selon l'égalité. Lorsqu'en famille, chaque enfant reçoit sa part du plat de la main de la mère de famille, le petit dernier comprend aisément qu'il reçoit moins d'épinards ou de choux de Bruxelles que son grand frère, en raison de sa taille. Le petit garçon sera moins d'accord quand il s'agit du bon gâteau au chocolat que la maman a préparé. Et pourtant,

dans les deux cas, la vertu de justice est requise. Saint Augustin nous en donne la raison dans sa règle : « Que votre supérieur distribue à chacun le vivre et le couvert, non pas selon un principe d'égalité – ni vos forces ni vos santés ne sont égales –, mais bien plutôt selon les besoins de chacun. »

Il existe des vertus semblables à la justice, mais qui ne sont pas la justice stricte parce qu'il manque, soit le dû, soit l'égalité. Quand il manque l'égalité, nous avons affaire aux vertus d'observance ou de vénération, quand il manque le dû, aux vertus sociales ou de civilité.

Les vertus d'observance ou de vénération

Les vertus de vénération interviennent lorsqu'il y a une différence de condition entre les deux personnes concernées, une inférieure et une supérieure. L'inférieur ne peut pas rendre à égalité au supérieur, la dette est trop importante, car le bien considéré est souvent impossible à rendre. L'inférieur reste toujours un obligé.

Le premier envers qui nous avons une dette impossible à rendre à égalité est Dieu lui-même. En effet, il nous a donné l'être et la grâce. Nous sommes bien sûr incapables de rendre ce qu'il nous a donné. La vertu de vénération envers Dieu est appelée vertu de religion. En raison de notre dette, nous devons l'honorer par un culte que règle la vertu de religion. Ce culte est l'objet du premier commandement donné à Moïse : « Tu n'adoreras que Dieu seul. »

Après Dieu, nous sommes des débiteurs insolvables envers d'autres personnes. En premier lieu, ce sont nos parents qui nous ont donné la vie et l'éducation. La vertu de vénération envers nos parents est la vertu de piété filiale par laquelle nous leur rendons un honneur, objet du quatrième commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère. »

D'autres personnes doivent également recevoir une vénération. Ce sont ceux qui nous ont donné des biens impossibles à rendre, comme nos professeurs pour l'instruction donnée, les chefs et les éducateurs pour leur direction et leur aide, les prêtres pour les grâces sacramentelles dispensées et l'enseignement de la foi.

Cette pitié filiale concerne aussi des défunts. Parmi ces derniers, nous devons vénérer déjà tous ceux qui sont morts pour la patrie, qui ont offert leur vie pour la défense de notre pays et qui, grâce à leur courage, nous permettent de vivre dans cette patrie. Nous devons aussi vénérer les martyrs, tués en haine de la foi et qui, grâce à leur abnégation, nous permettent de vivre de la foi chrétienne. Enfin, nous devons vénérer toutes les générations précédentes qui nous ont laissé un superbe héritage, la civilisation chrétienne. Vis-à-vis d'eux, nous sommes des nains assis sur des épaules de géants, selon la belle expression de Bernard de Chartres. Nous devons nous reconnaître comme d'humbles héritiers – les nains

– de toutes les générations précédentes – les géants – qui ont forgé à travers les siècles cette si belle civilisation chrétienne.

Les autres vertus qui règlent nos rapports à autrui sont les vertus de civilité.

Les vertus sociales ou de civilité

Les vertus de civilité gardent l'égalité de la vertu de justice, mais sans le dû. Par exemple, je ne suis pas strictement tenu de souhaiter une bonne journée au boulanger. Mais il est plus civil de le faire. Elles sont appelées vertus sociales, car elles favorisent les relations sociales. Le dû étant absent, elles procèdent de la gratuité et mettent de l'huile dans les rouages des relations sociales. Pour que nos relations sociales ne soient pas que des rapports de justice, les différentes vertus de civilité s'avèrent indispensables, comme la courtoisie, l'esprit chevaleresque, l'esprit de service, la galanterie, l'affabilité, la mansuétude, etc.

Nous voyons ainsi l'importance de la vertu de justice et de ses vertus apparentées, car elles règlent toutes nos relations avec notre prochain. En premier lieu, pour aimer de charité Dieu et le prochain comme nous le commande la loi évangélique, nous ne pouvons pas faire l'économie de la justice. En effet, la charité va plus loin que la justice. Donc, aimer de charité une personne présuppose que nous soyons justes envers elle. Je ne peux aimer quelqu'un si je ne respecte pas ce qui lui appartient. Cultivons aussi les vertus de vénération, car, devant le spectacle d'une société qui refuse d'assumer son héritage, jusqu'à le nier, nous devons recevoir avec gratitude et faire fructifier cet héritage incomparable de la civilisation chrétienne. Pratiquons aussi les vertus de civilité, car, devant le constat d'une société individualiste où le sens de la gratuité disparaît, nous pouvons ainsi reconstruire le tissu social chrétien et un juste esprit de communauté.

15

Comment prendre de bonnes décisions en trois étapes ?

Chers amis,

Existe-t-il une technique infaillible pour prendre de bonnes décisions, pour être sûr de toujours poser le choix juste, de ne jamais se tromper ? La réponse est claire et sans appel : non. En revanche, il existe une vertu dont le but est précisément de nous aider à prendre de bonnes décisions. C'est la prudence. Dissipons tout de suite un malentendu : dans le langage courant, le mot prudence a parfois une connotation péjorative. On dira de quelqu'un qu'il est trop prudent pour souligner son manque de courage, sa volonté de ne pas faire de vagues, de ne prendre aucun risque. La vertu de prudence dont nous parlons aujourd'hui n'a rien à voir avec cette attitude : la prudence, la vraie, est l'art de choisir les bons moyens pour parvenir au but de notre existence, le bonheur. Aristote écrivait : « On appelle prudents les hommes qui savent décider convenablement ce qui est bon et utile pour leur bonheur. » La prudence est donc la plus importante des vertus morales : c'est elle qui nous rend capables, dans les circonstances particulières de notre existence, au milieu des joies et des épreuves, de discerner, de choisir et de mettre en œuvre les moyens pour aller au Ciel. En bref, de prendre les bonnes décisions.

Les conditions générales d'un choix bon

Tout au long de notre vie, nous avons à poser des choix. Certains portent sur de petits détails, sans véritable enjeu : la couleur de ma cravate, le livre que je vais lire ce soir, etc. D'autres nous engagent davantage : intervenir dans une situation délicate, m'inscrire à une retraite spirituelle. Il y a enfin les choix décisifs pour notre vie : se marier avec telle personne, entrer au séminaire ou dans la vie religieuse, demander le baptême.

Quels sont les critères qui font qu'un choix est un bon choix, un choix prudent ? Il y en a trois : l'objet, l'intention, et les circonstances.

Premier critère : l'objet de l'acte doit être bon. Par objet, on désigne le contenu moral de l'acte, ce sur quoi il porte. Il y a trois cas de figure possibles : 1. l'objet de l'acte est bon : par exemple, faire l'aumône, prier, demander pardon ; 2. l'objet de l'acte est indifférent, moralement neutre : se gratter la barbe, marcher ; 3. l'objet de l'acte est mauvais : mentir, tuer un innocent, diffamer quelqu'un. Si l'objet

de l'acte est mauvais, alors, l'action est objectivement mauvaise. Et, pour qu'une action soit bonne, il est nécessaire (mais pas suffisant) qu'elle porte sur un objet bon ou indifférent.

Deuxième critère : la rectitude de l'intention. Une action peut porter sur une chose bonne, mais être viciée par une mauvaise intention. Par exemple : je donne une pièce à un clochard (ce qui est bien), mais en faisant attention à ce que le maximum de personnes autour de moi soient au courant de mon acte de générosité. Mon intention est mauvaise, l'action que je pose l'est donc aussi. Que se passe-t-il si mon action est mauvaise, alors que j'ai une bonne intention ? Par exemple, mentir pour rendre service à quelqu'un. La réponse est claire : une bonne intention ne rend pas bonne une action objectivement mauvaise.

Troisième critère : les circonstances. Les circonstances sont l'ensemble des éléments qui entourent l'acte : par exemple le lieu, le temps, le statut des personnes visés par l'action, la manière de poser l'acte. Certaines circonstances peuvent modifier la moralité d'un acte. Par exemple, voler 10 euros à un mendiant sera plus grave que voler cette même somme à un milliardaire. Manger de la viande un dimanche sera de soi un acte bon ; en manger le mercredi des cendres sera un péché.

En résumé, pour qu'une action soit bonne et prudente, il faut qu'elle porte sur une chose bonne, qu'elle soit accomplie avec une intention droite, en prenant en compte les circonstances. Voyons maintenant comment exercer concrètement la vertu de prudence.

Les trois actes de la prudence

Saint Thomas d'Aquin, quand il étudie la vertu de prudence, explique qu'elle se compose de trois actes. Le premier acte de la prudence est **la délibération**, que l'on appelle aussi **le conseil**. Il consiste à envisager l'action à entreprendre et à évaluer ses différents aspects, afin de déterminer les moyens les plus adaptés. Une délibération sera féconde si elle est nourrie à deux sources : d'abord, la connaissance des principes universels de la moralité ; ensuite, les circonstances concrètes dans lesquelles se trouve la personne qui doit agir. En effet, il ne suffit pas qu'une chose soit bonne « en soi » pour qu'elle soit bonne « pour moi ». Offrir sa vie au Seigneur en entrant au séminaire ou dans la vie religieuse est, de soi, un acte louable. Mais, pour une personne mariée avec des enfants à charge, ce serait une faute. Les circonstances peuvent donc modifier la moralité d'un acte, et elles doivent donc être soigneusement intégrées à la délibération.

Mais délibérer ne suffit pas. Il faut ensuite que la personne prudente arrête le choix des moyens. C'est ce que l'on appelle **le jugement pratique**, qui consiste à fixer l'esprit sur la meilleure option, parmi celles envisagées dans la délibération. Le jugement vient donc clore la phase de délibération, ce qui est nécessaire, car, pour certains tempéraments indécis, la délibération pourrait se poursuivre sans fin.

Troisième acte de la prudence : **le commandement** (*præceptum*, en latin). Il consiste à mettre en œuvre ce qui a été jugé. Le commandement est l'acte principal de la prudence. Sans lui, tous les efforts menés lors de la délibération et du jugement resteraient de simples velléités, des désirs sans conséquence réelle dans ma vie morale. Le commandement consiste tout simplement à agir.

À chacun sa prudence !

La vertu de prudence est une vertu dont le but est l'action. Or une action est toujours concrète, singulière, posée par une personne située dans tel temps et dans tel lieu, avec son histoire, son tempérament, etc. Cela signifie donc que les principes généraux de la vie morale (qui tous se résument à « faire le bien et éviter le mal ») ne sont pas suffisants pour éclairer une action concrète. Il faut aussi prendre en compte la personne qui agit, et les circonstances dans lesquelles elle se trouve. Prenons quelques exemples : tout le monde admet que boire de l'alcool avec excès est condamnable. Mais, pour déterminer à partir de quelle limite la consommation d'alcool avec excessive, il est nécessaire de prendre en compte la personne concernée. Pour certains, un verre est déjà trop ; pour d'autres, ils peuvent en boire davantage sans tomber dans l'excès. Par ailleurs, cette détermination varie également selon les circonstances : si je suis très fatigué, je n'aurai pas la même tolérance à l'alcool que si je suis en pleine forme. C'est précisément le rôle de la vertu de prudence de déterminer quelle sera l'attitude juste, en prenant en compte les circonstances. Voilà pourquoi on peut affirmer : à chacun sa façon de suivre la prudence ! Non pas dans le sens relativiste, où chaque individu aurait à déterminer et à inventer pour lui les lois morales ; mais au sens où l'application de la loi morale doit être particularisée pour chaque personne. Cela vaut aussi pour les grands choix de notre vie : c'est à chacun qu'il revient d'exercer sa prudence pour saisir ce que Dieu attend de lui. On voit ainsi que notre chemin vers la sainteté, vers le bonheur, n'est pas une route indifférenciée. Chacun la trace, petit à petit, en découvrant comment il doit marcher pour plaire à Dieu.

16

Votre chemin vers la sainteté : 1 règle de vie

« Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent, mais un seul remporte le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tout athlète se prive de tout ; mais eux, pour une couronne périsable, nous une impérissable » (1 Co 9, 24-25). Cet entraînement intense pour devenir des saints dont parle saint Paul et remporter ainsi la couronne de gloire dans le Ciel nécessite une **règle de vie**. Ce n'est pas parce que nous sommes dans le **domaine spirituel** qu'il n'y a pas de règle. Notre sainteté, notre bonheur, qui est de vivre avec Dieu, sous son regard, suppose une **progression**, un dynamisme. Le chrétien doit **collaborer à la grâce**. Si je ne suis pas une règle, l'échec est assuré. Nous avons besoin d'une règle pour avancer et pour que notre action ainsi mieux orientée devienne plus efficace. La tendance au ralentissement, à l'atténuement appelle une **conversion permanente** à travers la fidélité à une règle de vie.

En quoi consiste une règle de vie ?

La règle de vie consiste dans la mise en place de **moyens précis et personnalisés** pour me permettre de tendre chaque jour à la sainteté, **selon les exigences de ma situation concrète** : devoirs scolaires, travail professionnel, bien commun familial. Une règle de vie est donc une façon d'organiser ma vie pour aller au bout de ma conversion. Elle est la traduction dans la pratique concrète de mon amour pour Jésus. Si je veux aimer Jésus, devenir un saint, alors il faut en prendre les moyens.

Notre règle de vie doit donc être personnelle, c'est-à-dire **taillée sur mesure**. Aussi vous pouvez demander, à un prêtre ou à un ami, un parent qui vous connaît bien, son conseil pour l'élaborer concrètement et pour la pratiquer fidèlement.

La règle de vie consiste principalement dans le fait de **bien organiser ma journée** dans ses activités extérieures, et en tenant compte aussi de mes qualités et mes défauts. Sans elle, mes bonnes résolutions resteront souvent de pieuses velléités.

Comment mettre en place une règle de vie ?

D'abord votre règle reposera tout entière sur une **prise de conscience**, celle que seule la vie que Jésus propose est intéressante. Ainsi loin de constituer un carcan, elle est la **marque d'une préférence**,

d'un désir authentique de vivre en enfant de Dieu comme Dieu le veut pour moi. C'est la marque de mon amour pour Dieu.

Ensuite il faut considérer **le but** ; nous travaillons pour une fin surnaturelle : la vie éternelle, vie de communion avec Dieu qui comblera toutes nos aspirations. Cette vision de la beauté divine entraînera un amour et une joie immense, indescriptible en langage humain.

Mais surtout, elle doit être concrète et précise. Donnons quelques exemples. Non pas : « Je voudrais me coucher plus tôt », mais : « En semaine, extinction des feux à 22 h 00 » ; non pas : « Je voudrais faire pénitence », mais : « Pas de sucre dans le café ; rien entre les repas » ; non pas : « Je voudrais prier plus », mais : « Tous les jours, je récite le chapelet. »

Enfin, pour que notre règle de vie soit fructueuse et que nous devenions les sages artisans de nos vies, elle devra porter sur 4 points.

Les quatre points de notre règle de vie

1. D'abord, le plus fondamental, chercher **une plus grande union avec le Seigneur**. Cela se traduit par la mise en œuvre des deux moyens essentiels : la **prière** (prière du matin et prière du soir avec examen de conscience ; bénédic平安和 grâces aux repas ; et, pour ceux qui veulent aller plus loin, le chapelet quotidien ou un temps d'oraison d'au moins 10 minutes en présence de Dieu) et les **sacrements** (une **confession** tous les 15 jours pour nous purifier de nos péchés).
2. C'est dans l'application très fidèle au **devoir d'état quotidien** que repose en grande partie le secret de notre sanctification. Pourquoi ? Parce que le devoir d'état, c'est très concrètement la volonté de Dieu pour nous. Mettons **toujours plus d'amour pour Dieu** dans ce que nous faisons. Il y a toujours un danger à **chercher l'évasion** en rêvant d'une perfection en dehors de ce que Dieu veut réellement pour moi. « Le terrassier et le moine devraient avoir la même prière : mon Dieu, faites que j'accomplisse ma vocation. L'un doit s'efforcer d'être un bon moine et l'autre d'être un bon terrassier. Leurs destinées ne sont point différentes. Chacun mettant en œuvre ses capacités et ses dons s'accomplit lui-même et par là travaille à la gloire de Dieu » (Larigaudie). Que l'étudiant prenne donc les moyens d'être sérieusement à ses études ; le père de famille de vivre sa profession en vrai chrétien et sans négliger son épouse et ses enfants ; et que la mère de famille s'organise de manière à bien éduquer ses enfants et à avoir du temps pour son mari, et pour elle aussi ; que le ou la célibataire vive conformément à son état.
3. Le **combat spirituel** : nul ne peut y échapper en raison de notre blessure par le péché originel (le Père Jourdain vous en a parlé le Mercredi des Cendres). Il y a dans toute vie humaine des moments où il est absolument nécessaire, sous peine de mort pour la vie de l'âme, sous peine

de rupture avec Dieu, de prononcer un non franc et catégorique. **Supprimons les occasions de péché** : retranchons les mauvaises fréquentations, les mauvaises images sur Internet (je mets un filtre, je me donne des heures pour consulter Internet ; j'y vais avec un objectif précis ; je ne garde pas mon ordinateur, mon téléphone dans ma chambre la nuit, etc.).

4. Ensuite nous avons tous un caractère avec ses forces et ses faiblesses : il faut **combattre notre défaut dominant** (orgueil, envie, impureté, impatience, égoïsme) et acquérir la vertu opposée. Enfin, **se former** : c'est absolument nécessaire dans notre monde déchristianisé qui a perdu jusqu'au sens même de la vérité, pour structurer et nourrir votre vie spirituelle et votre vie intellectuelle en général. Prenez 15 minutes chaque soir d'une lecture spirituelle, cela ouvrira votre esprit, élèvera votre cœur et fera votre trésor intérieur.

Un dernier conseil : mettez **votre règle de vie par écrit** pour ne pas oublier vos bonnes résolutions (si on veut, sous forme de liste, par exemple, pour cocher chaque soir ce que l'on a fait : ordre spirituel du jour).

Mes amis, que le Saint-Esprit nous donne force et ardeur pour nous engager résolument dans le chemin de la sainteté. Nous goûterons la joie du Christ qui disait : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. »

3^{EME} SEMAINE DU CAREME

17

L'orgueil, enfin démasqué !

Chers amis,

Imaginez-vous dans une discussion : êtes-vous prêts à abandonner votre avis pour adopter celui de l'autre, ou bien restez-vous campé sur vos positions ? Si vous n'aimez pas être contredit, c'est que l'orgueil vous touche un minimum. Mais rassurez-vous, vous n'êtes pas le seul dans ce cas. Nous sommes tous fils d'Adam, qui a commis un immense péché d'orgueil. Nous avons hérité de ce défaut qui provient de notre ancêtre commun. Nous sommes tous concernés de loin ou de près par l'orgueil.

L'orgueil, racine de tout péché

Comme l'affirme l'Écriture Sainte : « Le commencement de tout péché, c'est l'orgueil » (Si 10, 13). En effet, ce péché est le chef de file de tous les péchés capitaux. C'est LE péché capital, celui par qui tout mal arrive. L'orgueil engendre toutes sortes de péchés, dans une logique en cascade : le mépris pour le prochain, l'amour des richesses, la volonté de dominer sur les autres, le désir des honneurs, etc. L'orgueil est le père de tous les péchés. Il est comparable à une racine. Quoique la racine d'un arbre reste cachée, c'est elle qui nourrit le tronc et les branches. De même, l'orgueil se cache au fond du cœur, il est parfois bien camouflé, mais il alimente toutes sortes de défauts. Il infiltre ses racines dans les profondeurs de l'âme et vient à corrompre même les bonnes actions. Il peut entacher la prière, l'aumône, le jeûne et la vertu en général, si ces actions sont motivées par la vaine gloire.

Pourquoi donc l'orgueil est-il la racine de tous les autres péchés ? La réponse est simple. Tout péché est une forme de révolte contre la loi de Dieu. On en vient d'une façon ou d'une autre à mépriser les commandements de Dieu, ce qui veut dire s'opposer à sa volonté. Or la révolte et le mépris viennent directement de l'orgueil. Ces attitudes font que l'on se préfère à Dieu au lieu de le servir et de se soumettre à lui. En gros, l'orgueilleux souffre d'un cancer volontaire de l'*ego* : un amour désordonné de soi-même. Il érige sa petite personne comme un absolu.

Les deux facettes de l'orgueil

L'orgueil possède deux facettes différentes : agir pour soi, c'est la vaine complaisance ; ou vivre par soi, c'est l'indépendance. Le visage le plus commun de ce péché, c'est de tout ramener à soi. On fait de son *ego* le but ultime de ses actions. Dans la conversation, l'égoïste parle toujours de lui sans se préoccuper de ce que pensent les autres. Il commence toutes ses phrases en disant : moi, je. Il ramène tout à lui. Quand il vous est arrivé de rencontrer ce genre de personne, vous vous êtes dit qu'il est ridicule de se comporter ainsi. En effet, l'égoïste se ridiculise en tombant dans ce défaut. Son erreur consiste à avoir une affection démesurée pour sa propre personne. Il se regarde dans un miroir et il est fasciné par sa valeur réelle ou imaginée. C'est ce qu'on appelle faire preuve de vanité. Voilà pourquoi saint Paul dit de la superbe qu'elle est « une bouffissure » et saint Jean Chrysostome « une maladie de l'âme ». Cette attitude conduit le vaniteux à se mettre en avant, à rechercher l'attention des autres, à faire parler de lui. Quand il fait bien quelque chose, il en attend des compliments. Et, si ce n'est pas le cas, il perd patience et devient aigre avec son entourage.

La deuxième facette de l'orgueil consiste à vivre par soi ; cela revient à l'indépendance trop forte, qui fait que l'on s'enferme dans sa tour d'ivoire. Il s'agit là d'une forme plus subtile de l'égoïsme, car on fait tout par soi-même de façon à ne dépendre de personne. L'orgueilleux de cette sorte se coupe des autres en s'appuyant uniquement sur ses propres forces. Il refuse de prendre conseil. Faites un test pour voir si cela vous concerne. Demandez-vous si vous acceptez de vous laisser aider par les autres. Autre question ; vous arrive-t-il de dire au moins une fois par jour merci à vos proches ? L'orgueilleux fait preuve de suffisance et, dans certains cas, il se montre hautain. Le curé d'Ars disait à ce propos : « Lorsque nous péchons par orgueil, nous disons au Bon Dieu que nous sommes indépendants de toutes choses ». Le point commun de ces divers visages de l'orgueil, c'est l'amour désordonné de soi. On peut dire en résumé que « l'égoïste, c'est celui qui ne pense pas à moi ». Plus sérieusement, l'Écriture Sainte n'est pas tendre avec l'orgueilleux. Dans son *Magnificat*, la Sainte Vierge affirme que Dieu « disperse les superbes » et qu'il abaisse celui qui s'élève. Et ailleurs, l'Écriture dit encore : « Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles ».

Remèdes contre l'orgueil

Comment guérir de ce mal rongeur qu'est l'orgueil ? On chasse ce défaut par son contraire : c'est l'humilité. Si nous pratiquons cette vertu, nous sommes sûrs de ne pas ressembler à ce monstre d'orgueil qu'est le démon. L'histoire suivante nous le montre. Le démon apparut un jour dans le désert à un ermite, saint Macaire, et lui dit : « Tout ce que tu fais, je le fais : tu jeûnes, moi je ne mange jamais ; tu veilles, moi je ne dors jamais. Il n'y a qu'une chose que tu fais et que je ne puis faire. Et quoi donc ? lui demande le

saint ermite. M'humilier ». L'humilité consiste à reconnaître que par nous-mêmes nous sommes de pauvres pécheurs et que nous avons besoin de l'aide de Dieu en tout.

Comme l'enseigne sainte Catherine de Sienne, l'humilité se fonde sur la connaissance de soi-même. Et que sommes-nous ? Sinon de la poussière unie à une âme immortelle. La liturgie du Carême, dès son ouverture, le Mercredi des Cendres, nous le rappelle : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Par nous-mêmes, nous sommes peu de choses et nous pouvons faire peu de choses. Mais il serait mauvais de tomber dans la tristesse ou le découragement. Admettons avec simplicité que nous avons des qualités naturelles et surnaturelles. Celles-ci trouvent leur origine en Dieu. Dans ce cas, glorifions Dieu qui en est l'auteur. Quand un artiste a fait un chef-d'œuvre, n'est-ce pas lui, et non la toile ou le pinceau, qu'il faut louer ?

C'est ici que la petite voie de sainte Thérèse de Lisieux peut nous venir en aide. La sainte carmélite a compris que notre petitesse n'est pas un obstacle à la sainteté, elle peut même devenir un atout, du moment que nous acceptons avec simplicité notre rien. La solution est de reconnaître notre misère et de demander à Dieu de nous prendre dans ses bras et de nous éléver jusqu'au ciel. L'humilité consiste à reconnaître que nous ne sommes pas capables de monter tout seul l'escalier de la perfection. Crions alors vers Dieu et demandons-lui son aide. Il nous fera prendre l'ascenseur qui nous conduira directement jusqu'à lui. Dieu agira en ce sens, s'il trouve une profonde humilité dans notre âme.

Faisons en sorte que toutes nos actions tendent à la gloire de Dieu, c'est le meilleur moyen de guérir de l'orgueil. Demain, nous verrons comment nous défaire de deux autres péchés capitaux, l'avarice et l'envie.

18

Avarice et jalousie : le duo destructeur décrypté !

Parmi les péchés, la tradition en a retenu 7 qu'elle nomme péchés capitaux, du latin *caput* : tête, parce qu'ils sont tête, générateurs d'autres péchés.

Ces sept péchés sont l'orgueil, l'avarice, la gourmandise, la luxure, la paresse spirituelle, la jalousie, et la colère. Nous allons nous pencher sur l'avarice, puis sur la jalousie.

Qu'est-ce que l'avarice ?

L'avarice consiste à vouloir garder ses biens et richesses au-delà de la mesure raisonnable. L'avare peut même se priver de tout pour ne rien dépenser. J'ai ainsi personnellement connu un multimillionnaire qui vivait comme un clochard dans son château...

Mais il n'y a pas que l'avarice : dans le même registre, on trouve la radinerie : l'avarice est une épargne excessive ; la radinerie est un manque de libéralité.

L'avarice se manifeste de diverses manières : par exemple, je ne m'achèterai pas de vêtements quand les miens donneront des signes d'usure... C'est un attachement opiniâtre du cœur à l'argent, aux biens.

Conséquence terrible : l'avare va seul, car la compagnie des autres a un coût. L'amitié coûte : si je vais prendre un pot avec mes amis, je vais devoir dépenser 5 euros... ; la charité coûte, recevoir coûte, sortir coûte... toute vie sociale coûte ! l'avare s'enferme socialement, physiquement, affectivement : son amour va à son trésor. Alors, il perd ses amitiés, ses liens familiaux, et son Dieu : c'est ce que nous dit saint Paul (Ep 5, 5) : « Aucun fornicateur, ou impur, ou avare, ce qui est une idolâtrie, n'a d'héritage dans le royaume de Dieu. »

Quels sont les remèdes ? Donner ; donner du temps au prochain, donner de cet argent, qui peut être comme un poison pour notre cœur, s'en purger donc ; se défaire même de petits objets sans valeur, mais auxquels nous sommes attachés de façon déréglée. Des objets, qui offerts, vont perdre leur force de nuisance sur notre cœur.

Deux remèdes à l'avarice : libéralité et magnificence

La libéralité est la facilité à donner et dépenser de petites sommes ; on dépense sans tristesse et avec plaisir. « Que celui qui donne le fasse avec libéralité » (Rm 12), nous dit saint Paul. Je passe avec ma fille de 6 ans devant un manège durant les vacances ? Que ce ne soit pas la peur de la dépense qui me retienne : offrir de la joie aux siens est un baume de fraîcheur pour mon cœur.

La magnificence est, elle, la facilité à donner de grandes sommes pour le bien commun de la cité. Je suis très riche ? J'achète une chaîne de télévision, une radio, un journal, pour faire enfin entendre un discours de vérité, incluant la vérité religieuse, dans un monde de mensonges calibrés, où règnent les menteurs.

Saint Paul écrit à Timothée : « La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent » (1 Tm 6).

Jésus dit à un jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi » (Mt 19).

Concluons avec saint Paul : « Que chacun donne selon qu'il a résolu dans son cœur, non avec tristesse, ni par contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Co 9, 7).

L'envie/jalousie : de quoi s'agit-il ?

Les deux viennent d'une même racine de convoitise et d'une forme d'égoïsme.

L'envie/jalousie est une tristesse, dit saint Thomas, que cause la vue du bien d'autrui. On s'en afflige parce qu'on pense que ce bien porte atteinte à notre propre grandeur (II^a II^e, q. 46).

Diogène dans son tonneau nous dit : « L'envie, c'est la douleur de voir autrui posséder ce que nous désirons ; la jalousie, celle de le voir posséder ce que nous possédons. »

L'envie, c'est un jeu à deux, l'envieux et l'envié. Et la jalousie est un drame à trois : le jaloux, sa possession, et celui qui pourrait la lui prendre.

L'envie naît de la frustration de ne pas posséder, la jalousie de la peur de perdre ou de devoir partager.

Ma première expérience de la jalousie, mélangée à de l'envie : j'ai 5 ans, je me réveille et, sortant de ma chambre, je vois ma mère apporter son petit déjeuner au lit à ma sœur dont c'est aujourd'hui l'anniversaire. Je pleure. Pourquoi ? Parce que je n'ai pas ce qu'elle a, parce que ce n'est pas à moi qu'on offre cette attention exceptionnelle, parce que ma mère dont je suis le petit chéri aime aussi ma sœur... ; j'ai honte de cette tristesse : je devrais être heureux pour ma sœur ; comprendre que ma mère peut lui donner cette preuve d'amour sans diminuer en rien l'amour qu'elle a pour moi : c'est la grandeur de

l'amour, bien immatériel : il est multiplié par le partage, alors qu'un bien matériel ne peut être que divisé par ce même partage...

Des exemples dans la Bible

Caïn et Abel : « Au bout de quelque temps, Caïn fit à l'Éternel une offrande des fruits de la terre ; et Abel, de son côté, en fit une des premier-nés de son troupeau et de leur graisse. L'Éternel porta un regard favorable sur Abel et sur son offrande ; mais il ne porta pas un regard favorable sur Caïn et sur son offrande. Caïn fut très irrité, et son visage fut abattu. » On connaît la suite...

« Comme ils revenaient, lors du retour de David après qu'il eut tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül, en chantant et en dansant, au son des tambourins et des triangles, et en poussant des cris de joie. Elles disaient : Saül a frappé ses mille – Et David ses dix mille. Saül fut très irrité, et cela lui déplut. Il dit : On en donne dix mille à David, et c'est à moi que l'on donne les mille ! Il ne lui manque plus que la royauté. Et Saül regarda David d'un mauvais œil, à partir de ce jour et dans la suite » (1 Sm 18, 6).

Quelques questions pour s'en rendre compte : comment est-ce que je réagis quand on félicite à côté de moi mon collègue, mon égal, celui qui peut autant que moi, et à qui on attribue quelque chose de bon ou de meilleur que ce que je fais ? Suis-je heureux de son augmentation, ou de ses vacances au soleil ?

Suis-je heureux du bonheur de ceux qui m'entourent, suis-je capable de faire des compliments à tous ; suis-je touché de la peine des autres, est-ce que je critique facilement mes supérieurs ou les gens brillants, fais-je confiance à ceux que j'aime ?

Bénir ceux qui me rendent envieux ; ne pas rendre jaloux les autres en étant discret sur les réussites, les biens dont je jouis.

Ne pas se comparer. Voir le bien dont je jouis et non chercher ce dont je ne jouis pas.

L'avarice fait disparaître mon prochain à mes yeux : je ne pense qu'à mes biens ; la jalousie et l'envie le font réapparaître : il a ce que je veux ou ce que je ne veux pas partager. Dans les deux cas, je ne l'aime pas et je ne m'aime pas. Donnez-moi, Seigneur, d'aimer plus mon prochain que toutes les richesses du monde.

19

Chasteté : remporter la lutte contre la luxure !

« Madame, voyez cette liste des belles qu'a aimé mon maître, une liste que j'ai faite moi-même ; regardez-là, lisez-là avec moi : en Italie, six cent trente ; en Allemagne, deux cent trente-et-une ; en France, cent ; en Turquie, quatre-vingt-onze ; mais en Espagne, elle sont déjà mille trois – *Ma in Ispagna son già MILLE E TRE.* »

Voilà la consolation que Leporello, le ridicule valet de Don Juan, offre à la malheureuse Donna Elvira. Don Juan vient juste de l'abandonner, après l'avoir séduite. Et, pour se débarrasser d'elle une bonne fois, il ordonne à son valet de lui montrer la liste de ses conquêtes. « Eh », lui dit Leporello, « consolez-vous. Vous n'êtes, vous ne futes et vous ne serez ni la première, ni la dernière. »

Eh oui, chers amis, ce n'est ni très beau ni très glorieux ! Don Juan est comme la personnification de la luxure, c'est-à-dire le désir désordonné des jouissances liées à la sexualité. Or la luxure n'est pas comptée pour rien parmi les péchés capitaux. Nous allons d'abord parler de la gravité de ce péché. Puis, nous verrons les moyens de le combattre.

La gravité du péché de luxure

Pourquoi le péché de luxure est-il si haïssable ? Parce que le bien auquel il s'oppose est un bien immense : rien de moins que la propagation du genre humain. Selon la volonté du Créateur, l'acte conjugal a pour fin la génération d'une nouvelle personne humaine, créée à l'image de Dieu et appelée à la vie éternelle. Le Seigneur s'est donc montré aussi bon que sage en voulant que cet acte s'accompagne d'un très grand plaisir. Mais la luxure fait rechercher ce plaisir pour lui-même, en refusant le bien supérieur de la vie humaine, auquel Dieu l'a ordonné. Elle est comme un « non » opposé au tout premier commandement que Dieu a fait à l'homme et à la femme, après les avoir créés : « Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre » (Gn 1, 28). C'est pourquoi les désordres qu'entraîne la luxure sont énormes.

D'abord par rapport à la dignité du corps humain. Le désir impur nie cette dignité et, du même coup, celle de toute la personne, en la réduisant au statut d'une chose bonne à utiliser pour le plaisir qu'on en tire. Que sont les femmes pour Don Juan ? Des numéros sur une liste. Moïra, un personnage imaginé par Julien Green, dans le roman qui porte son nom, est une femme à la séduction redoutable. Elle le sait

et elle en joue. Mais, à la longue, le jeu devient lassant : « J'en ai assez d'être une machine à jouir », dit-elle dans une lettre à une amie. Voilà à quoi la luxure réduit la personne humaine. C'est pourquoi, dans ce domaine, un seul mauvais regard peut blesser très profondément.

Le vice de luxure a aussi de graves conséquences sur l'esprit. Il y a peu de passions désordonnées qui aveuglent à ce point l'intelligence, qui tyrannisent autant la volonté.

Par contrecoup, la luxure rend aussi injuste et violent envers le prochain. Le *Catéchisme du concile de Trente* rappelle l'exemple biblique de David : « Après son adultère, il se trouva tout à coup si différent de lui-même que, de très doux qu'il était, il devint cruel et barbare et qu'il fit exposer à une mort certaine un de ses plus zélés serviteurs, le fidèle Uriel. » Il est frappant de voir combien souvent, dans la Bible, le péché de luxure conduit à la mort, non seulement d'un individu, comme Uriel, mais même d'une ville entière, comme Sodome, voire d'une tribu entière, comme pour la tribu de Benjamin, à la fin du livre des Juges. En notre temps, les conséquences destructrices de l'érotisme généralisé prouvent que ces histoires n'ont rien d'exagéré.

Parlons donc maintenant des moyens de combattre la luxure et de progresser dans la vertu de chasteté.

Le combat pour la chasteté

Il faut d'abord une bonne discipline du corps, « mon frère lâne », comme disait saint François. Il faut faire sentir au baudet que ce n'est pas lui qui commande : se lever à heure fixe, se coucher à une heure raisonnable, avoir une bonne hygiène sans mollesse, une activité physique régulière, manger et boire sobrement, pratiquer le jeûne à certains jours, même en dehors du Carême, tout cela aide beaucoup à diminuer les tentations de la chair.

La garde des yeux a aussi une grande importance, notamment pour les hommes, qui sont très sensibles à ce qu'ils voient, comme les femmes le sont à ce qu'elles entendent. Et à ce sujet, mesdames, permettez-moi de vous rappeler combien votre manière de vous habiller est importante pour aider les hommes dans le combat de la chasteté. Des vêtements courts et moulants, qui dévoilent une grande partie du corps, ne sont pas chastes, objectivement, quels que soient l'intention et le « ressenti » de celle qui les porte. À l'inverse, une tenue qui met vraiment en valeur la fémininité, tout en préservant son mystère, suscite immédiatement chez l'homme une attitude respectueuse. Face à une vraie femme, qui se montre comme telle, un homme a envie d'être un vrai homme. Sur ce sujet, je vous renvoie au site « femmeapart ». Vous trouverez le lien dans la description de cette vidéo.

Bien sûr, le combat pour la chasteté a aussi une dimension spirituelle. C'est une grâce à demander. À cet égard, il y a trois moyens privilégiés : la confession fréquente, l'adoration du Saint Sacrement et la

dévotion envers la Vierge Marie. Il est aussi très bon de prier des saints qui ont spécialement brillé par leur chasteté comme saint Thomas d'Aquin, sainte Maria Goretti et le bienheureux Carlo Acutis.

Enfin, mes amis, permettez-moi de vous redire, avec le concile Vatican II, que tout homme « doit estimer et respecter son propre corps, qui a été créée par Dieu et qui est appelé à ressusciter » (*Gaudium et spes*, n° 14). Pour apprendre à estimer le corps comme il le mérite, rappelons-nous la belle histoire du *Petit Prince*, de Saint-Exupéry : l'aviateur et l'enfant marchent dans le désert, à la recherche d'un puits. Le petit prince, fatigué, s'endort. L'aviateur le porte alors dans ses bras et, en considérant sa grâce, il se dit : « Ce que tu vois là n'est qu'une écorce. Le plus important est invisible. » Ce qui fait la vraie beauté du corps humain, c'est le rayonnement de l'âme, créée à l'image de Dieu. Habituons-nous donc, en voyant notre corps et celui du prochain, à penser à cette beauté encore plus grande, cachée en lui. Peu à peu, la chasteté entrera dans notre cœur et passera dans nos yeux.

20

La gourmandise : son impact sur votre vie spirituelle

Chers amis,

Pourquoi regardez-vous avec moins de crainte cette vidéo sur la gourmandise que celles sur les autres péchés capitaux ? Hé oui, dites-moi !

Peut-être parce que la gourmandise est le plus facile des péchés à avouer... celui qui fait sourire le pénitent au confessionnal quand le prêtre l'interroge : ouf, ça va, ça, je peux le dire !

Vous n'avez donc pas peur de regarder la suite ni de ce que je vais dire...

Elle est le péché de toutes les générations, qui est le plus dissimulé par les maquis de notre conscience, le plus avouable et le plus caché en même temps. Si bien qu'on peut se demander : la gourmandise est-elle vraiment un péché ?

Saint Thomas nous dit : le péché consiste à « se détourner de Dieu pour se tourner vers la créature ».

La gourmandise est un péché

Aimer ce qui est bon n'est pas un péché, contrairement à ce que dit la religieuse dans *La Grande Vadrouille*, dans les hospices de Beaune.

– La Sœur : « Vous aimez bien tout ce qui est bon ? »

– Big Moustaches : « Oui ! »

– La Sœur : « C'est très mauvais ! »

Il s'agit donc de savoir ce qui est mauvais.

« Jouir d'un certain plaisir lorsque l'on mange à sa faim et boit à sa soif n'est pas interdit, nous dit le *Dictionnaire de théologie catholique*, mais la recherche pour lui-même du plaisir, voilà ce qui est considéré comme une faute. »

Le plaisir est voulu par Dieu, comme incitation aux deux actes nécessaires à la vie : acte sexuel pour transmettre la vie, nourriture pour la conserver. Il est une bonne chose, à désirer, mais qui doit l'être de façon raisonnable, à savoir conformément à la nature de l'acte. Il faut donc vouloir le plaisir en même temps que la finalité de l'acte.

Il y a deux formes de gourmandise : celle qui concerne la nourriture et celle qui concerne la boisson. On parle communément de gourmandise, lorsqu'il s'agit d'un dérèglement dans le désir de manger. Lorsqu'elle se rapporte à la boisson, on parlera plutôt d'ivresse, ou d'ivrognerie, qui s'opposent à la vertu de sobriété. Nous nous limitons ici à la gourmandise, en tant que désir désordonné de manger.

Que nous en dit la Bible ?

Ésaï a péché en vendant son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Quant à Holopherne, son ivresse lui a fait perdre la tête...

Tandis que Notre-Seigneur nous dit en saint Luc : « Tenez-vous sur vos gardes, de peur que vos coeurs ne s'appesantissent dans la débauche, l'ivrognerie, les soucis de la vie et que ce Jour-là ne fonde sur vous : veillez et priez en tout temps » (Lc 21, 34) ; et en saint Matthieu : « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu » (Mt 4, 4).

Les différentes formes de la gourmandise

1. Manger trop tôt, en dehors des repas, grignoter.
2. Manger trop coûteux (ou mets les plus délicats, des gourmets)
3. Manger trop (en quantité, sans mesure : outremanger)
4. Manger avec trop d'impatience (rapidité, voracité, glotonnerie)
5. Manger avec trop de soin à la préparation, aux pensées qui précèdent le repas, vouloir en tirer le maximum de plaisir.

Les effets de la gourmandise

On est toujours puni par là où l'on pèche et saint Grégoire assigne cinq filles à la gourmandise. Ce sont : « la sotte joie, la bouffonnerie, l'impureté, le bavardage et la stupidité de l'esprit ».

Le « désir du ventre » fait plus de tort à l'âme qu'au corps. Ce désir désordonné s'attaque d'abord à l'intelligence qui, à cause de lui, perd sa pénétration, quand elle n'est pas complètement obnubilée, ce qui la mène à la stupidité.

La volonté est perturbée par le dérèglement du boire et du manger. La volonté, n'étant plus orientée vers les biens aptes à lui procurer la joie, s'enlise dans des joies folles, aboutissant à d'amères déceptions : « Chacun est en effet esclave de celui par qui il est vaincu », comme dit le dit saint Pierre dans sa deuxième épître (2 P 2, 19).

La gourmandise fait dépenser de l'argent là où il n'y en a pas besoin, et donc ne pas dépenser de l'argent là où il le faudrait ; dans l'aumône, par exemple.

1) Indépendamment de ce qu'elle coûte en pure perte de **temps, d'argent et d'énergie**, la gourmandise a d'abord des conséquences très fâcheuses pour la **santé**.

Un proverbe français affirme que « la gourmandise tue plus de gens que l'épée ». Un médecin disait par manière de boutade : « Le tiers de ce que nous mangeons suffirait à nous faire vivre ; les deux autres tiers servent à faire vivre les médecins. »

2) Plus encore que la vie physique, intellectuelle et morale, la gourmandise affecte la vie spirituelle. Elle empêche la prière. Elle répugne à la pensée même de la mortification, de la pénitence.

Saint Paul écrit : « Il en est beaucoup – je vous en ai parlé souvent et maintenant j'en parle en pleurant – qui se conduisent en ennemis de la croix du Christ. Pour eux, l'aboutissement, c'est la perdition ; pour eux, le dieu, c'est le ventre ; et ils mettent leur gloire dans ce qui est leur honte, n'ayant de goût que pour les choses de la terre » (Ph 3, 18-19).

Les remèdes à la gourmandise

1) Le premier remède consiste à bien connaître l'ennemi, qui est une fausse faim, c'est-à-dire non pas la faim fondée sur le besoin réel de l'organisme, mais fondée sur le désir qui porte à absorber de la nourriture ou de la boisson par recherche de plaisir.

2) Selon les Pères, la gourmandise n'est pas seulement un problème d'ordre physique, psychologique et moral, mais elle est par-dessus tout un problème spirituel. Car elle constitue un obstacle fondamental à la relation vitale avec Dieu, qui s'enracine dans les vertus théologales.

Pour guérir de la gourmandise, il faut prendre conscience du désordre spirituel qu'elle produit en nous, et nous appliquer vigoureusement, avec la grâce de Dieu, à restituer l'ordre fondé sur la **primauté du désir de Dieu**, et donc sur la pratique des vertus de foi, d'espérance et de charité.

Parce que nous nous trouvons dans le domaine de la grâce, la restitution de la primauté du désir de Dieu suppose le **recours à la prière**, qui doit tendre à devenir continue, la prière consistant essentiellement à penser à Dieu en l'aimant. Il y a la *lectio divina* : pour se nourrir de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Avec la prière, les moyens les plus puissants sont les **sacrements de pénitence et d'eucharistie**, qui sont des sacrements de pacification et de guérison intérieure. Ils sont notre nourriture du Ciel.

3) La gourmandise, en tant que désordre moral s'oppose à la tempérance.

Il faut alors muscler la tempérance : en mangeant seulement ce qu'il faut ; par l'abstinence : se priver de tel aliment qui nous attire trop (viande, fromage, vin, desserts, etc.) ; par le jeûne : se priver complètement d'aliment à un repas.

Nous pouvons nous inspirer de ce qui se fait chez les moines : repas à heure fixe : jeûne régulier, abstinence de viande totale, partielle ; même repas pour tous ; simplicité des mets. Interdiction de se plaindre (nous mangeons les péchés des hommes), lecture pendant le repas, que l'esprit prenne sa nourriture en même temps que le corps, et que l'on ne prête pas trop attention à ce qu'il y a dans l'assiette ; tête couverte, pour ne pas regarder ce que mange le voisin.

1 Co 10, 31 : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

21

Paresse et colère : comment les surmonter ?

Un père de famille entre dans le salon. Il voit son fils adolescent affalé sur le canapé, jouant sur son ordinateur, au lieu d'étudier. Pris d'une violente colère, le père se déchaîne contre son fils, le traite de paresseux et d'incapable : « Tu finiras chômeur ! » Cet épisode illustre deux péchés capitaux opposés, la paresse et la colère.

Paresse et colère peuvent empoisonner nos existences, engendrer de nombreux péchés, et même menacer notre salut.

Essayons de les définir, afin d'en trouver les remèdes.

La paresse

La paresse, comme péché, est une *crainte* du travail et du labeur, qui porte à *fuir* toute peine, tout ce qui peut troubler le repos, entraîner des fatigues.

Ce vice nous transforme en parasites, vivant aux dépens des autres. Doux et résignés quand on ne les tracasse pas, les paresseux se montrent hargneux quand on veut les tirer de leur inertie.

Mais attention : *même l'activité intense peut cacher une paresse subtile*. Certaines personnes s'activent beaucoup pour sortir, monter des projets, faire des travaux intéressants. Mais, souvent, ce n'est que pour échapper aux tâches qu'elles trouvent ennuyeuses ou pénibles. Notez donc bien :

Est paresseux non seulement celui qui ne fait rien, mais aussi celui qui ne fait que ce qui lui plaît.

J'aurais beau m'activer dans tous les sens... si je *fuis mon devoir parce qu'il m'ennuie*, je suis paresseux.

Comment surmonter la paresse ?

1. Premièrement, il faut considérer la gravité du mal. Travailler est une obligation selon la loi divine, pour glorifier Dieu et réparer le péché. Dieu veut que nous fassions fructifier les dons qu'il nous a donnés. Le paresseux se prépare un réveil terrible au retour du Christ, comme le montre la parabole des talents.

Le mauvais serviteur, qui a enfoui son talent sans le faire fructifier, est jeté dans les ténèbres extérieures, « où seront les pleurs et les grincements de dents ».

2. Deuxièmement, se persuader qu'on est capable. Le pusillanisme s'imagine incapable de réaliser des actions pour lesquelles il a tout ce qu'il faut. Donc, ne pas s'écouter. C'est le démarrage qui coûte. Une fois lancé, on s'aperçoit souvent que le travail n'était pas si difficile.

3. Troisièmement, se forcer à affronter l'effort. Plus on fuit le travail, plus il devient pénible. Mais plus on travaille, moins il nous répugne. Ainsi la gymnastique. Forcez-vous à faire dix abdominaux. Au bout de quelques fois, cela vous deviendra facile, et même agréable.

4. Quatrièmement, penser à la récompense. Temporelle (diplôme, salaire, joie du travail bien fait) et éternelle (la gloire du ciel).

5. Cinquièmement : l'amour donne des ailes. Pour conquérir sa dame, le preux se dépense volontiers. Travaillons. Pour l'amour de Dieu, de la patrie et de notre famille.

La colère

La paresse *fuit* les obstacles. La colère, au contraire, les *attaque*, mais de façon déraisonnable, avec violence excessive.

Il y a une colère légitime pour repousser le mal. Notre-Seigneur entra dans une juste colère contre les vendeurs qui par leur trafic souillaient la maison de son Père. L'agressivité est parfois nécessaire pour repousser un injuste agresseur. L'expérience montre que les agresseurs reculent quand leur victime se défend.

Mais la colère peut devenir un vice : c'est un désir violent de châtier son prochain, plus que ne l'exige la nécessité et la justice. On reconnaît les colériques à ceci : à la moindre opposition, ils froncent les sourcils. Si l'opposition persiste, leurs yeux lancent des éclairs, ils bouillonnent, la fumée leur sort des narines : heureux alors s'ils ne vous arrachent pas la tête.

Si elle s'aggrave, la colère s'accompagne de *haine*. On veut se *venger*, en blessant l'autre par la parole, voire physiquement... d'où de graves péchés.

Comment éviter la colère ?

1. D'abord, prendre conscience du problème. Les colériques minimisent souvent la gravité de leur défaut. « Je ne me mettrai pas en colère si les autres faisaient les choses correctement. »

Mon pauvre ami ! Admettons que l'autre ait mal agi. Il a tort. En quoi la colère aide-t-elle à résoudre le problème ? Est-ce qu'elle ne l'aggrave pas plutôt ?

Certes, il faut défendre la justice. Mais calmement. Une correction calme et ferme force le respect. Au contraire, la passion rend odieuse même les plus justes corrections.

La colère nous nuit. À force d'être agressés, les autres se dégoûteront de nous. Pire, elle *engendre la peur*. Elle nous coupe de notre entourage qui craint nos réactions.

2. Autre recommandation pour éviter la colère : au premier mouvement d'irritation... Repoussons-la tout de suite. Mais avec douceur !

3. Troisièmement, se mettre à la place de l'autre. Il m'a marché sur le pied. Bon, mais il ne l'a sans doute pas vu ; il n'a pas fait exprès.

4. Quatrièmement, prendre du recul. Pourquoi est-ce que je m'irrite ? Ainsi, la raison reprend le dessus. Ayez de l'humour. Un couple, tous deux forts caractères, terminait ainsi ses disputes : le mari disait à sa femme : « Ma croix ! », elle répondait de même : « Ma croix ! » puis ils tombaient dans les bras l'un de l'autre.

5. Cinquièmement, crier vers Dieu, comme les apôtres lorsque la tempête les surprit sur le lac : Au secours, Seigneur ! Jésus commandera à nos passions, et « il se fera un grand calme ».

Et si je m'énerve quand même ?

Je répare aussitôt la faute par un acte de douceur, envers la personne contre laquelle je me suis irrité. ... Les plaies récentes sont faciles à soigner, alors que les plaies qu'on ne traite pas s'infectent. « *Que le soleil ne se couche pas sur votre colère* », dit saint Paul. Ne laissons pas l'irritation s'installer dans notre cœur, de peur qu'elle ne s'aigrisse et se change en haine.

Enfin : méditons l'exemple de Jésus-Christ, si patient envers tous. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Penser à Jésus nous fait pratiquer l'humilité et la douceur... surtout envers nous-mêmes.

Notre existence est un chemin vers la vie bienheureuse.

En chemin, travaillons assidûment, sans fuir l'effort, pour conquérir notre paradis, lieu de fête et de repos éternels.

Et, en chemin, ne nous fâchons point les uns avec les autres, marchons avec nos frères doucement, paisiblement et amicalement.

22

Tuto : se préparer à la confession

Chers amis,

Dans l'un de ses poèmes devenu célèbre, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a proclamé la toute-puissance de la miséricorde de Dieu qui sera toujours plus forte que nos péchés. En voici les premiers mots : « Si j'avais commis tous les crimes possibles, je garderais toujours la même confiance, car je sais bien que cette multitude d'offenses n'est qu'une goutte d'eau dans un braiser ardent. » À notre tour, nous avons la possibilité de faire l'expérience de la miséricorde de Dieu, si nous nous confessons. Le sacrement de pénitence est une invention incroyable de Dieu qui s'abaisse pour nous délivrer du poids de nos péchés. Voici comment se préparer à la confession et recevoir avec fruit le pardon sacramental de Dieu.

L'examen de conscience

La première étape consiste à examiner sa conscience en la passant en revue afin d'y découvrir les fautes commises depuis la dernière confession. C'est comme un scanner où l'on fait un état des lieux approfondi de l'état de santé de son âme. Cela ne ressemble en rien à l'introspection où l'on se regarde le nombril. Il s'agit plutôt de regarder son âme sous la lumière de Dieu et d'y découvrir ce qui a pu l'enlaidir, soit par pensées, par paroles, par action ou par omission. Concrètement, on repasse en mémoire sa semaine, le mois écoulé depuis la dernière fois que l'on s'est confessé. Notre conscience morale est comparable à un livre qui contient toutes nos bonnes et mauvaises actions. C'est l'unique livre que nous emporterons avec nous après notre mort. Il est donc important qu'au moment de notre mort, nous ayons effacé de ce livre tous nos péchés, cela est possible grâce à la confession !

Un point important dans la préparation à la confession, c'est de se rappeler ses fautes graves, s'il y en a et également les péchés véniaux. L'Église fait une distinction entre ces deux sortes de péchés, en s'appuyant sur l'enseignement de l'apôtre saint Paul qui énumère des fautes importantes qui empêchent « d'hériter du Royaume de Dieu » (Ga 5, 21). Ils ont pour effet de « détourner l'homme de Dieu qui est sa fin ultime et sa béatitude en lui préférant un bien inférieur » (CEC, n° 1855). Il y a péché grave quand trois conditions sont remplies. Il faut qu'il y ait matière grave, par exemple ne pas assister par sa faute à la messe un dimanche. Ou encore voler une somme importante d'argent. Il y aura aussi péché mortel quand on offense gravement son prochain par la colère ou la calomnie. La deuxième condition, il faut savoir que cela constitue une faute grave. Et enfin, il faut le plein consentement de la volonté. Pour ce

genre de fautes, l'Église demande qu'on en accuse le nombre et, si besoin, la fréquence, par exemple, si cela est arrivé une fois par mois ou une fois par semaine. On doit viser à être le plus complet possible. Si quelqu'un cache volontairement un péché grave, la confession est invalide. Contrairement au précédent, le péché vénial n'entraîne pas la perte de l'état de grâce. Il diminue la ferveur de la charité, ce qui est loin d'être négligeable. Comme l'enseigne saint Augustin, le grand nombre de péchés véniaux retarde l'avancement dans la vie spirituelle.

L'un des buts de l'examen de conscience est de découvrir la source d'où dérivent nos principales fautes. On procède ici de la même manière que le médecin qui cherche la cause de la maladie et pas seulement à soigner les effets. On peut se demander : quel est mon défaut dominant ? On s'examine à partir de la lumière de Dieu qui vient d'en-haut. L'examen de conscience fait de cette manière augmentera notre confiance en Dieu. Pour vous aider à préparer votre confession, vous trouverez dans la description de cette vidéo un lien pour télécharger un examen de conscience.

Le regret d'avoir péché ou la contrition

Si l'examen de conscience est important pour bien se confesser, avoir un ferme regret de ses fautes l'est davantage encore. Sans cela, le sacrement de pénitence n'aura aucun effet bénéfique. Il est nécessaire que le pénitent ait une véritable contrition pour que les paroles de l'absolution effacent les fautes. La contrition se définit comme une douleur de l'âme et une détestation du péché. On distingue deux sortes de contrition. La contrition parfaite correspond au regret d'avoir offensé Dieu parce qu'il est infiniment bon et par conséquent infiniment digne d'être aimé. On regrette son péché dans la mesure où il a blessé l'amour de Dieu.

Tandis que la contrition imparfaite naît de la crainte des peines que nous méritons à cause de nos fautes. Si c'est un péché grave, la conséquence en est les peines éternelles à subir en Enfer. Si c'est un péché vénial, les peines du Purgatoire. Il s'agit là d'une bonne crainte, parce qu'elle amorce une attitude de conversion. La contrition imparfaite dispose à bien recevoir le pardon sacramental de nos fautes.

Quatre voyages à faire

Avant de se confesser, il est important de se stimuler à une contrition vraie de nos péchés en faisant quatre voyages.

Tout d'abord, en allant en esprit au Ciel pour voir la place perdue par le péché grave. On saisit alors ce que l'on risque de perdre. On peut aussi se rendre en Enfer ; c'est le lieu réservé à ceux qui ont gravement offensé Dieu. Il est également très profitable de se représenter le calvaire et d'y contempler

des yeux de la foi le Christ qui meurt sur la croix à cause de nos péchés, comme saint Dominique sur la célèbre fresque peinte par Fra Angelico. Saint Bonaventure disait à ce propos : « La passion de Jésus fait fondre d'amour les cœurs durs comme la pierre. » Enfin, quand on se rend en esprit au Purgatoire, on comprend les peines que les âmes doivent expier pour s'être préférées dans tel péché de vanité ou de gourmandise, par exemple.

Pour dépasser la crainte de se rendre au confessionnal, il est bon de se rappeler tous les effets bénéfiques d'une bonne confession. L'âme qui était, supposons-le, gravement coupable, est lavée de ses fautes. Elle est ornée de la grâce sanctifiante et des vertus. Elle est revêtue du splendide manteau de la charité qui la rend belle aux yeux de Dieu et des anges. Elle est aussi libérée des liens qui la retenaient dans le péché. Elle redevient le temple du Saint-Esprit qui y répand ses dons. Grâce à ce sacrement, l'âme est fortifiée contre les attaques du démon et les tentations en tout genre. Et le sacrement lui donne droit aux grâces actuelles dont elle aura besoin pour persévéérer dans le bien. Enfin, elle goûte la joie de se savoir pardonnée et rétablie dans sa dignité d'enfant de Dieu. Cette paix éprouvée dépasse tout ce que l'on puisse imaginer. C'est l'un des plus beaux fruits de la réception du sacrement de pénitence.

Voilà autant de motifs qui doivent nous pousser à nous confesser. Comme le disait sainte Jacinthe de Fatima : « La confession est le sacrement de la miséricorde ; il faut s'en approcher avec confiance et joie. Sans confession, il n'y a pas de salut. » Préparons-nous avec soin à ce sacrement, ouvrons toutes grandes les portes de notre âme, Dieu y déversera abondamment l'eau de la grâce. Nous y serons fortifiés pour remporter avec le Christ le combat contre le démon, la chair et le monde.

4^{EME} SEMAINE DU CAREME

23

La grâce sanctifiante, cette belle inconnue

Mes chers amis,

Dans ce Carême consacré au *Combat spirituel*, nous avons d'abord rappelé le but de ce combat, le salut éternel. Puis, dans les trois premières semaines, nous avons exposé : d'abord, le terrain du combat, à savoir notre tempérament à sanctifier ; ensuite, la préparation au combat par les vertus morales ; et enfin, les ennemis à combattre, qui sont l'orgueil et la concupiscence.

Nous arrivons aujourd'hui à un tournant décisif. Nous allons décrire l'armure du combat spirituel, à savoir la grâce sanctifiante et les vertus théologales. C'est le passage obligé pour comprendre ce que sont les armes de ce combat, dont nous parlerons dans les deux dernières semaines de ce Carême : la prière et les sacrements.

La grâce sanctifiante est la racine de toute la vie chrétienne. C'est une réalité mystérieuse, qui est reçue au baptême, développée par les vertus durant toute la vie et qui se transforme lors de l'entrée au Ciel. C'est vous dire combien elle est importante pour le chrétien ! S'il possède la grâce sanctifiante, le chrétien est en « état de grâce », et il commence de façon cachée le bonheur éternel. C'est pourquoi on dit qu'il est en état de grâce. Et on ajoute : « La grâce est la semence ou le germe de la gloire. » Mais, si le chrétien perd la grâce sanctifiante, il est dans l'état de « péché mortel », qui prélude à l'éternelle damnation.

La grâce sanctifiante est une réalité dans l'homme

Qu'est-ce donc que cette réalité si importante ? Tout d'abord, ce n'est pas, comme le pensait le père de la réforme protestante, Luther, ce n'est pas seulement une *convention juridique*. Pour Luther, Dieu, à cause de la justice du Christ, déciderait de *ne pas imputer* son péché à l'homme déchu, à cause de la grâce du Sauveur. Il couvrirait le pécheur du manteau de cette justice du Christ, et lui promettrait le salut, mais le pécheur, lui, resterait fondamentalement dans son état de péché, il ne serait pas transformé intérieurement.

Au contraire, la grâce sanctifiante, selon les chrétiens catholiques et les orthodoxes, est une *vraie réalité* dans l'âme de celui qui la reçoit de Dieu. L'amour *de l'homme* présuppose le bien de l'être aimé : on aime un être à cause de ses qualités. Mais l'amour *de Dieu*, lui, est entièrement actif : Dieu crée le bien en celui qu'il aime. Saint Thomas d'Aquin nous dit : « Il verse et infuse la bonté dans les choses. »

Dieu a un amour *commun* pour tout ce qui existe, et il donne l'être naturel, selon la nature propre de chacune des créatures. Aux minéraux, il donne l'existence ; aux vivants, la vie végétale ou animale ; aux hommes et aux anges, Dieu donne l'intelligence et l'amour. Au-dessus de tout cela, il existe un amour *spécial* de Dieu, par lequel il peut éléver les êtres spirituels au-dessus de la condition de leur nature. Il leur donne alors d'être *participants de la nature même de Dieu*. C'est ce que nous dira saint Pierre. Cet amour spécial crée en l'homme une *réalité* surnaturelle que l'on appelle précisément la *grâce sanctifiante*. On la nomme aussi grâce *habituelle*, pour indiquer que c'est une qualité stable, et pour la distinguer des grâces *actuelles*, qui sont des secours ponctuels que Dieu donne pour marcher vers lui.

La grâce sanctifiante est la beauté de l'âme

Par cet amour spécial, Dieu veut pour sa créature, non plus seulement un bien limité, mais il lui veut le bien éternel qu'il est lui-même. Quelle est donc plus précisément la nature de cette réalité que l'état de grâce va créer en l'homme ? C'est, nous dit le concile de Trente, « une *qualité* divine inhérente à l'âme », qui repose dans l'âme. C'est comme une *beauté surnaturelle* – c'est la comparaison, l'approximation la plus juste que prennent les théologiens, les Pères de l'Église – qui fait briller l'âme d'un reflet de la beauté même de Dieu.

C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin parle de la « lumière de la grâce ». Saint Cyrille d'Alexandrie affirme : « Le Saint-Esprit s'imprime invisiblement sur les âmes qui le reçoivent, comme un cachet sur la cire. Il communique ainsi sa ressemblance à notre nature, il y retrace la *beauté du divin archétype* et rétablit dans l'homme l'image de Dieu. » Saint Grégoire de Nysse, un autre Père oriental, fait parler en ces termes une âme qui a reçu la grâce ou bien l'a retrouvée : « À l'origine, je n'avais ni élégance ni charme, informe et noir que j'étais. Cet extérieur de ténèbres a fait place à la forme d'une beauté sans tache. »

La grâce sanctifiante est une vraie participation à la nature divine

La lumière de la raison appartient à la nature même de l'homme ; c'est parce qu'il a la raison qu'il est un homme, et elle se distingue des vertus naturelles, dont on a déjà parlé, dont elle est le principe et la racine. C'est parce que l'homme est doué de la raison naturelle *en son essence*, en lui-même, qu'il peut,

par ses *facultés* spirituelles et sensibles, agir raisonnablement. Il exerce alors ces vertus naturelles dont on a parlé lors de la deuxième semaine de ce Carême, comme la justice et la prudence.

De même, la grâce sanctifiante perfectionne l'essence, le fond de l'âme humaine. C'est un aspect assez peu prêché, mais c'est très important, parce que nous sommes vraiment changés en nous-mêmes. Elle est le principe et la racine des vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité. Saint Thomas parle d'une lumière de la grâce, parallèle à la lumière de la raison, qui se distingue de ces vertus – foi, espérance, charité – qui sortent d'elles. C'est un *être nouveau* qui rend les hommes, selon le mot de saint Pierre dans sa deuxième épître, « participants de la nature divine » (2 P 1, 14).

La grâce sanctifiante fait de nous des fils adoptifs de Dieu en Jésus-Christ

Si nous recevons une participation à la nature de Dieu, c'est que nous sommes ses fils. La statue qu'un artiste a sculptée est bien *l'œuvre* de cet artiste, qui l'a faite par son intelligence et ses mains. Mais elle n'a pas la nature même de l'artiste qui l'a faite, elle n'est pas sa *fille*. Parfois, on dit comme ça : c'est son enfant, c'est son bébé, mais non... De même, toute créature est l'œuvre de Dieu, car Dieu l'a faite. Mais seule la créature graciée par Dieu, qu'elle soit ange ou homme, est fille de Dieu, car elle a une participation à la nature de Dieu, comme le fils participe à la nature du père. L'homme qui a la grâce sanctifiante est un fils de Dieu en un sens propre et sublime, il est « Dieu par participation », nous disent les Pères orientaux et saint Thomas, il est en un sens « divinisé ».

Voici par exemple ce que dit saint Maxime le Confesseur, un des Pères orientaux des plus spéculatifs, en lequel se résume toute une phase de la théologie grecque : « Le Verbe fait homme a déifié les âmes, non par une nature, mais par une qualité [cette beauté qui est dans l'âme]. » En effet, c'est la deuxième personne de la Trinité, le Christ, Fils de Dieu par nature, qui est venu nous communiquer la filiation adoptive par laquelle nous entrons dans la famille même de Dieu. « Car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme – écrit saint Irénée, un autre Père oriental, un peu lyonnais aussi –, c'est la raison pour laquelle le Fils de Dieu s'est fait Fils de l'homme. C'est pour que l'homme, en entrant en communion avec le Verbe et en recevant ainsi la filiation divine, devienne fils de Dieu. »

Oui, cette doctrine est vraiment merveilleuse. Moi, elle a changé ma vie. J'espère qu'elle changera la vôtre. Elle nous montre que toute la vie chrétienne, en particulier la morale, qui paraît au premier abord un peu ennuyeuse, est le rayonnement d'un mystère : le mystère du Christ qui habite en nous par la grâce sanctifiante ! La grâce reçue au baptême vient du Christ, elle est *christique*, en ce sens ; et elle nous conforme à la vie et au mystère du Christ, elle est, dit le cardinal Journet, *christoconforme*. Avec sainte Élisabeth de la Trinité, une sainte de chez nous, une sainte de Dijon, nous pouvons dire, mes chers amis,

que la grâce sanctifiante « fait en notre âme comme une incarnation du Verbe » et que, par elle, « nous sommes pour le Christ « une humanité de surcroît en laquelle il renouvelle tout son mystère ».

24

La foi expliquée aux simples

Mes chers amis,

L'Écriture nous dit que, « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (He 11, 6), car la foi est le fondement de nos rapports avec lui. Mais qu'est-ce que la foi ?

La « foi » moderniste

Pour beaucoup de nos contemporains, imprégnés à leur insu de modernisme et de subjectivisme, la foi repose sur une expérience non rationnelle. Elle serait de l'ordre du sentiment, non de la connaissance. On sait que cette conception subjectiviste de la foi imprègne jusqu'aux méthodes catéchétiques modernes, par lesquelles les enfants sont encouragés à découper et colorier des Jésus, sans qu'on leur enseigne le moindre dogme au sujet de Jésus. Il s'agirait ainsi d'amener les enfants à faire une rencontre personnelle avec le Seigneur : « Qui est Jésus pour toi ? » L'important étant le « pour toi ». « Jésus, c'est mon ami, il est gentil, il est génial... » Parvenus à l'âge adulte, s'ils n'ont pas entre-temps abandonné à l'adolescence la religion comme un tissu de niaiseries infantiles, ces chrétiens sont malheureusement incapables de rendre compte de leur foi.

À la racine de cette conception de la foi, il y a cette idée que Dieu n'est au fond pas un objet de connaissance et que Jésus-Christ n'est pas un personnage historique. Dieu serait immanent à l'homme. De plus, si la foi relève du sentiment, les sentiments étant par nature changeants, le contenu même de la foi évolue sans cesse. Les dogmes ne sont alors plus que l'expression du sentiment religieux collectif : « Autrefois, au Moyen Âge, on croyait que l'Enfer était un lieu de supplices peuplé des hommes morts en état de péché mortel ; aujourd'hui, on sait que l'enfer est vide, car le penser rempli de damnés est contraire à la conception que nous nous faisons de la miséricorde de Dieu. » « Autrefois, on croyait que le diable était une personne ; aujourd'hui on sait qu'il n'est qu'un symbole, la personnification du mal. » « Autrefois, on pensait que l'euthanasie ou les actes homosexuels étaient intrinsèquement désordonnés ; aujourd'hui, on comprend enfin qu'ils peuvent être l'expression d'un amour authentique... » Etc., etc.

La conception catholique de la foi

À l'opposé de ces conceptions erronées, il convient de rappeler que l'acte de foi est un acte de connaissance. C'est un acte de notre intelligence qui adhère aux vérités que Dieu nous a révélées, qu'il nous a révélées dans un langage humain, et qui nous sont transmises par son Église. Ce qui caractérise ces vérités, par exemple que Dieu est un en trois personnes, que Jésus-Christ est homme et Dieu, ou qu'il est réellement présent sous les espèces eucharistiques, c'est qu'elles dépassent absolument tout ce que peut saisir la raison naturelle. Elles ne sont pas vues, elles ne sont pas évidentes, comme lorsque je dis que $2 + 2 = 4$ ou que mon habit est blanc ; elles ne sont pas sues, comme si elles étaient la conclusion d'un raisonnement ; elles sont seulement crues, sur le témoignage de Dieu, qui est la vérité même et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Mystérieuses, ces vérités ne sont toutefois pas absurdes. Quand je crois que la substance du Corps du Christ est présente sous les accidents du pain, je n'affirme pas quelque chose d'intrinsèquement contradictoire, comme si je disais que le Christ est du pain, ou que $2 + 2 = 5$, ou que le noir est blanc. Ma raison me fait voir que, non seulement ces vérités révélées ne sont pas absurdes, pas intrinsèquement contradictoires, mais qu'elles sont éminemment croyables.

En effet, les miracles et les signes qui ont accompagné la prédication du Christ et de l'Église attestent l'origine du message révélé. Toutefois, ces signes ne sont pas absolument contraignants pour mon intelligence. Car le message lui-même reste mystérieux : il n'est pas évident en lui-même. Une chose est de voir le Christ ressuscité, comme l'a fait l'apôtre Thomas : « Mets ta main dans mon côté », autre chose de croire en sa divinité, lorsqu'il affirme : « Mon Seigneur et mon Dieu. » « *Aliud vidit, aliud credidit.* » « Il vit une chose, il en crut une autre. » Une chose est de voir aussi un miracle eucharistique (comme l'hostie transformée en chair humaine à Lanciano), autre chose de croire à ce mystère de foi qu'est la transsubstantiation.

Cette non-évidence des vérités révélées explique que l'acte de foi, acte de mon intelligence, implique aussi l'intervention de ma volonté.

Mon intelligence n'a pas besoin du concours de la volonté pour croire que $2 + 2 = 4$: la vérité est évidente et je sais l'expérimenter. Et, si je le nie, je vais rapidement avoir de gros problèmes dans ma vie. Mais, devant les vérités divines, au contraire, mon intelligence est libre de donner ou non un assentiment, précisément parce que ces vérités ne s'appuient sur aucune évidence intrinsèque, mais uniquement sur un témoignage, qui est toutefois raisonnable, du fait des miracles et des signes. C'est pourquoi je crois seulement parce que je veux croire. C'est ma volonté libre, sous l'influx de la grâce divine, naturellement – car la foi est un don de Dieu – qui meut mon intelligence.

Cette inévidence de son objet explique que la foi soit parfois un dur combat intérieur.

L'épreuve de la foi

Le doute peut en effet toujours surgir dans ma pensée, précisément parce que l'évidence fait défaut ; il ne faut pas s'en étonner : il est naturel que l'intelligence humaine éprouve des difficultés à assentir à ce qu'elle ne voit ni ne comprend totalement. Comment Dieu peut-il être un en trois personnes ? Comment cet homme qui est Jésus-Christ peut-il être Dieu ? Comment peut-il être présent sous les apparences du pain dans l'eucharistie ? Notre raison défaillie. Est-ce le signe que nous sommes en train de perdre la foi ?

Non ! Souvenons-nous que « mille difficultés ne font pas un doute », comme le disait le cardinal Newman. La foi n'est pas un sentiment. Elle ne se perd que par une décision volontaire, délibérée. On ne perd pas la foi comme on égare son trousseau de clefs ou sa paire de lunettes.

Nos difficultés à croire peuvent venir de plusieurs causes ; elles peuvent naître de notre ignorance et, dans ce cas, on a tout simplement le devoir de s'instruire. Si j'ignore ce qu'est la substance et ce que sont les accidents, je risque de penser que le dogme de la présence réelle est une absurdité sans nom. J'ouvre alors un catéchisme.

Nos difficultés peuvent aussi naître de notre isolement dans un monde sécularisé et hostile. Comme le dit avec humour le Père Bonino : « Après un mois passé dans un camp de nudistes, même la personne la plus équilibrée du monde commence à se poser des questions sur sa normalité et sur la nécessité de conserver son short et son tee-shirt ! » Alors, il est important, pour défendre notre foi, de nouer et de cultiver des bonnes amitiés avec des personnes qui la partagent.

Enfin, mes difficultés peuvent être des tentations qui doivent être vaincues par un acte contraire. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait, lors d'une dure épreuve contre la foi, que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, elle s'efforçait d'en faire les œuvres. Elle disait : « J'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. » Ces épreuves douloureuses fortifient notre foi et la rendent plus méritoire : l'âme croit alors, non pour le réconfort que lui donne la foi, non en se basant sur le sentiment ou sur l'enthousiasme, ni sur le peu qu'il lui est donné de comprendre des mystères divins – mais elle croit uniquement parce que Dieu a parlé.

Mes chers amis, la foi est la semence de la vie éternelle. Nul ne peut parvenir au bonheur du Ciel, qui est la connaissance de Dieu, s'il ne commence par le connaître ici-bas par la foi. Elle est donc notre plus grand trésor. La perdre serait pour nous le plus grand des malheurs.

Défendons-la ! Cultivons-la ! Partageons-la !

25**Secrets pour renforcer votre foi aujourd’hui !**

« Soyez sobres, veillez. Votre adversaire, le Diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi » (1 P 5, 8-9). Tous les soirs depuis des siècles, ces paroles de saint Pierre retentissent au début de l’office des complies. Mais aujourd’hui, elles semblent plus actuelles que jamais. Le Diable est à l’œuvre ! Notre époque réclame une foi solide, une foi à toute épreuve, que rien ne peut ébranler.

En plus de prier Dieu pour recevoir cette grâce, nous pouvons aussi nous y disposer, par la conversion et la formation. C’est ce que nous allons voir aujourd’hui.

Retour aux sources : l’Évangile

Dans l’acte de foi, nous disons : « *Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Église, parce que, étant la Vérité même, vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper.* »

La foi implique l’adhésion à une doctrine. Mais cette doctrine n’est pas le fruit de notre imagination. Elle repose sur la Parole même du Christ, qui est la Vérité. Et c’est parce que nous faisons confiance au Christ, que nous croyons ce qu’il nous dit. Donc, plus nous connaîtrons le Christ, plus nous aurons foi en lui.

Pour ce faire, il faut revenir à la source. La source de notre foi, c’est la révélation, et plus particulièrement l’Évangile. Oui, c’est par l’Évangile que nous connaissons le Christ, sa vie et son enseignement. Il faut aimer lire et relire la vie du Seigneur, pour y puiser chaque jour la bonne inspiration.

L’Évangile n’est pas une vie de saints parmi les autres. C’est la vie du Saint par excellence, lui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est la source de toute sainteté. Tous les saints n’ont fait qu’essayer d’actualiser l’exemple du Christ. Nous sommes censés en faire autant. Et, pour cela, il faut connaître le Christ tel que l’Évangile le présente.

Tous les renouveaux spirituels sont passés par le retour à l’Évangile. Par exemple, au 13^e siècle, saint François et saint Dominique ont eu cette intuition. Ils ont cherché à retrouver l’esprit des origines : ferveur, simplicité, dépouillement, à l’image du Christ et des premiers disciples.

Il me semble que les circonstances actuelles sont l'occasion de retrouver la même radicalité. Nous sommes mis à l'épreuve, par les diverses crises. Mais l'épreuve, que Dieu permet, n'est pas faite pour nous affaiblir ; elle est justement faite pour nous renforcer. Il faut donc se réjouir, car Dieu nous donne l'occasion de nous sanctifier !

Puiser pour abreuver

On peut considérer la foi de deux points de vue. Chez le croyant, c'est une vertu ; une vertu qui s'exerce et se perfectionne, en faisant toujours plus confiance à Dieu et à sa providence.

Mais la foi, en tant qu'objet, est aussi un contenu, un dépôt, conservé et transmis à travers les siècles, et parvenu jusqu'à nous grâce à Dieu. C'est un trésor encore trop souvent méconnu, même de la part des chrétiens. Il faut donc se former, pour approfondir les mystères de la foi.

Il y a des formations en ligne comme la nôtre. Mais, en plus de la Bible, on peut... on doit même lire le *Catéchisme de l'Église catholique*. Il faut le faire au moins une fois dans sa vie. C'est le minimum que tout chrétien doit savoir sur sa foi.

Si vous n'aimez vraiment pas lire, il y a le *Compendium du catéchisme*. C'est une version abrégée du gros catéchisme. Ensuite, on peut aussi lire les Docteurs de l'Église. Je vous conseille saint François de Sales et son *Traité de l'amour de Dieu*. C'est une merveille !

Et pour les plus motivés, il y a bien sûr saint Thomas d'Aquin. Mais, avant de s'attaquer à ses œuvres, il est mieux de lire des introductions à sa pensée, ou encore mieux, de s'inscrire au Centre-Saint-Thomas, où le Père Joseph se fera un plaisir de vous introduire à la pensée du Docteur angélique. Pour ceux que cela intéresse, le lien vers le site du CST se trouve juste en bas, dans la description de la vidéo.

Il me semble aussi important de lire des ouvrages d'apologétique, pour être « prêts à vous défendre face à ceux qui vous demandent de rendre compte de l'espérance qui est en vous » (1 P 3, 15), comme dit saint Pierre. On peut lire par exemple *Le christianisme est crédible*, du P. Louis-Marie de Blignières. Ou encore : *Et si c'était vrai ?*, de Frédéric Guillaud. Enfin, il y a NON *le Christ n'est pas un mythe*, de Matthieu Lavagna, en réponse au livre polémique de Michel Onfray sur le Christ.

Toutes ces lectures, ces formations ont pour but de nous affermir dans la foi. Quand on a reçu un enseignement, la meilleure façon de savoir si on l'a bien intégré, c'est d'essayer de le transmettre. Si nous ne sommes pas capables d'exprimer notre foi, de manière spontanée, c'est qu'elle n'est pas encore ferme.

Il n'est pas question de faire un cours de théologie. Il s'agit simplement d'exprimer ce qui donne sens à notre vie : l'existence de Dieu, son amour pour nous, notre amour pour lui. Bien qu'il soit ici question d'amour et de confiance, la foi n'est pas qu'un sentiment inexprimable. C'est une Parole qui a

besoin d'être dite. Le laïcisme ambiant nous conduit parfois à nous taire, de peur de briser le tabou sur Dieu. Mais, à l'image des martyrs et des confesseurs, nous devrions plutôt dire : « *Non possumus* » ; « Il nous est impossible de nous taire sur ce que nous avons vu et entendu » (Ac 4, 20). Oui, plutôt mourir que nous taire !

« *Le Seigneur est pour moi, je ne crains pas* – dit le psalmiste – *que pourrait un homme contre moi ?* » (Ps 117, 6) Rien du tout. Puissions-nous être habités par cette même confiance ; pour que le jour où nous aurons à confesser la foi devant les hommes, nous ne défaillions pas.

26

La charité : pourquoi nous ne sommes rien sans elle

« Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis plus qu'airain qui sonne, ou cymbale qui retentit.

Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrai tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien... »

Chers amis, vous avez reconnu le début du magnifique hymne à la charité, de saint Paul. L'Apôtre nous montre ainsi la grandeur et la nécessité de cette vertu, la plus haute de toutes.

Qu'est-ce que la charité ?

« La charité, nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, est la vertu théologale par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toute chose pour lui-même, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. »

La charité est une vertu théologale, comme la foi et l'espérance, c'est-à-dire une vertu qui a directement Dieu pour objet.

Elle établit une union d'amour entre Dieu et nous, de sorte que Dieu habite en notre âme comme notre ami. C'est pourquoi la charité ne peut exister en nous que si nous sommes « en état de grâce ». La réciproque est vraie aussi : sans la charité, nous ne pouvons être en état de grâce, et nous ne pourrons être sauvés. « Qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui », dit saint Jean dans sa première épître.

Quel est le motif de la charité ?

Saint Bernard nous dit : « Vous voulez donc apprendre de moi pour quel motif et dans quelle mesure il faut aimer Dieu ? Eh bien, je vous dirai que le motif de notre amour pour Dieu, c'est Dieu lui-même, et que la mesure de cet amour, c'est d'aimer Dieu sans mesure. »

Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu lui-même. En effet, aimer consiste à vouloir le bien. Or Dieu est le Bien infini, qui contient toutes les perfections, et qui peut seul combler notre désir. Aussi, Dieu est

souverainement aimable. Si nous comprenons bien cela, notre volonté ne peut que se porter de toute sa force vers ce Bien infini. On ne risque jamais de trop aimer le bon Dieu. Au Ciel, nous serons parfaitement unis à lui dans l'amour.

Mais ici-bas, nous ne voyons pas encore Dieu. De ce fait, nous pouvons nous tromper sur ce qui est le vrai bien pour nous, et préférer un bien créé au Bien infini.

C'est pourquoi Dieu, en se révélant, nous a donné le commandement de l'aimer. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. » C'est le premier commandement du Décalogue, que Jésus a repris, en disant qu'il résume tous les commandements.

L'amour du prochain

Dieu nous demande de l'aimer par-dessus toute chose, mais il nous demande aussi d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, pour son amour. Dieu veut en effet le salut de chaque être humain, qu'il a créé pour qu'il puisse vivre avec lui dans une éternelle communion d'amour. Dieu nous appelle tous au même bonheur éternel. C'est pourquoi nous devons nous aimer entre nous.

« Dieu aime l'homme, disait le Père Lacordaire : comment l'homme pourrait-il ne pas aimer l'homme ? »

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont donc étroitement associés.

Jésus a dit en effet : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres. »

L'apôtre saint Jean, dans sa vieillesse, répétait sans cesse : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, quelque peu fatigués de l'entendre répéter la même chose, lui dirent : « Père, pourquoi nous dites-vous toujours la même chose ? – Parce que c'est le précepte du Seigneur, dit saint Jean, et que, si on l'observe, cela suffit. »

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a bien compris le sens de ce « commandement nouveau », qui dépasse le précepte de l'Ancien Testament d'aimer son prochain comme soi-même ; elle écrit :

« Lorsque le Seigneur a ordonné à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, il n'était pas encore venu sur la terre ; aussi, sachant bien à quel degré l'on aime sa propre personne, il ne pouvait demander à ses créatures un amour plus grand pour le prochain. Mais, lorsque Jésus fit à ses apôtres « un commandement nouveau », son commandement à lui, ce n'est plus d'aimer le prochain comme soi-même qu'il parle, mais de l'aimer comme lui, Jésus, l'a aimé, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles. »

Et sainte Thérèse a bien conscience que, par nos propres forces, nous ne pouvons aimer ainsi. C'est Dieu qui nous donne la capacité d'aimer ainsi.

« Oui, je le sens, dit-elle, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi. »

Comment exercer la charité ?

C'est Jésus qui nous donne de pouvoir aimer de charité. La charité est une vertu surnaturelle, bien différente de l'amour naturel de notre semblable, la philanthropie. Elle est un don de Dieu, qui l'infuse en notre âme. C'est Dieu qui nous rend capables d'aimer d'un amour divin.

La charité nous fait aimer notre prochain. Elle doit être affective, dans notre volonté – vouloir aimer, c'est aimer –, mais elle doit être aussi effective, c'est-à-dire se manifester par des actes concrets. Au jugement dernier, le Seigneur nous dira : « Venez, les bénis de mon Père... Car j'avais faim et vous m'avez donné à manger... chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

La charité se manifeste de multiples façons : par l'attention aux autres, la politesse, la délicatesse, le support des défauts d'autrui, le pardon donné ou demandé. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait bien du mal à supporter une de ses sœurs en religion, qui avait le talent, disait-elle, de lui déplaire en toutes choses. Mais, ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle, elle s'efforçait de prier souvent pour elle, de lui sourire et de lui rendre tous les services possibles. À tel point que la sœur en question lui dit un jour : « Voudriez-vous me dire, ma sœur, ce qui vous attire tant vers moi ; à chaque fois que vous me regardez, je vous vois sourire ? » Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme. Je lui répondis que je souriais parce que j'étais contente de la voir (bien sûr, je n'ajoutais pas que c'était au point de vue spirituel).

La charité bannit la haine : on ne peut avoir la charité si on exclut quelqu'un de notre amour. La charité est apostolique, elle veut le salut des âmes. Elle nous pousse à annoncer la vérité, pour que les hommes puissent recevoir la grâce de la foi et être sauvés. La charité cherche, non seulement à faire du bien à chaque personne, mais elle travaille au bien commun, qui rejaillit sur tous. C'est pourquoi Pie XI a pu dire que « la politique est la forme la plus haute de la charité ».

La charité est don de soi, *agapè*. « Aimer, c'est tout donner, et se donner soi-même », disait sainte Thérèse. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

L'amour est « la chose la plus nécessaire », « la seule chose qui reste, sans jamais perdre de sa valeur ». « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'Amour », dit saint Jean de la Croix.

Alors, prions et faisons tout pour que cette vertu de charité grandisse en nous.

Peut-on s'aimer si on n'est pas d'accord ? Explications

Chers amis,

Sommes-nous des menteurs ? Avant de répondre trop vite à la question, écoutons cette phrase de l'apôtre saint Jean : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il déteste son frère, c'est un menteur » (1 Jn 4, 20). Pourquoi en est-il ainsi ? Saint Jean nous le dit : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jn 4, 21). C'est là une vérité centrale de la doctrine chrétienne : c'est le même amour, la même vertu de charité qui nous pousse à aimer Dieu, et qui nous pousse à aimer le prochain. C'est un *package* ! On ne peut avoir l'un sans l'autre, l'amour de Dieu sans l'amour du prochain, ou l'amour du prochain sans l'amour de Dieu. Il est assez facile de comprendre pourquoi nous devons aimer Dieu. Dieu est notre créateur, le bien infini, la perfection des perfections, nous lui devons absolument tout. Mais que signifie aimer son prochain ? Aimer quelqu'un, c'est vouloir du bien à cette personne. Or le bien que le chrétien veut pour tout homme, c'est que ces derniers deviennent des saints, aillent au ciel. Donc, aimer de charité, c'est vouloir pour nos frères qu'ils soient à Dieu, qu'ils fassent de Dieu le centre de leur vie et trouvent en lui leur joie et leur vrai bonheur.

On aime des personnes réelles

Aimer est facile quand tout va bien, qu'il fait beau, que le petit dernier a fait sa nuit, que les aînés ont vidé le lave-vaisselle et que la belle-mère s'est abstenue d'une remarque qu'on a toujours du mal à accepter. Mais avouons qu'il est rare que ces conditions soient réunies. Souvent, il nous est demandé d'aimer des personnes avec des défauts. C'est là que la parabole du bon Samaritain prend tout son sens. Car les blessures qui couvrent ce pauvre homme sont une image des péchés qui viennent défigurer en nous l'image de Dieu. Cet homme gisant à demi-mort sur le bord du chemin, c'est lui que je dois aimer de charité, malgré ses imperfections, ses blessures, ses péchés. Aimer de charité, ce n'est pas aimer une idée, une abstraction, mais c'est vouloir le bien des personnes concrètes qui m'entourent, avec toutes leurs limites. Et donc cela nous coûte – et c'est normal ; nous avons la tentation, souvent, de détourner le regard et de passer notre chemin. Et de n'aimer que les personnes sympathiques, agréables, qui nous renvoient une image positive de nous-mêmes. Et pourtant, le Seigneur Jésus nous demande d'aimer tout le monde, y compris les personnes avec lesquelles nous n'avons pas d'atomes crochus ; les personnes qui

nous agacent ; les personnes avec qui nous sommes en désaccord. Comme dit Chesterton avec son humour britannique : la charité, c'est supporter les insupportables !

S'aimer sans être d'accord

J'aimerais approfondir ce dernier point. Comment peut-on aimer des personnes avec qui nous avons des divergences ? La charité, nous l'avons vu, consiste en ce que les cœurs des hommes convergent vers Dieu. C'est ce que l'on appelle la concorde, i. e., littéralement, le fait que les cœurs sont unis en Dieu, qui est notre fin dernière, notre but commun. Le contraire de la concorde, c'est la discorde. Elle advient quand les hommes n'ont plus cette unité des cœurs, quand ils refusent de rechercher ensemble le bien, la vérité, Dieu. Ce péché de discorde est un péché potentiellement très grave et il vient briser l'unité d'une famille ou d'une communauté. Mais toute divergence d'opinion n'entraîne pas nécessairement la discorde, fort heureusement. Saint Thomas a cette phrase très libératrice : la divergence d'opinion n'est pas un obstacle à la charité. Pourquoi ? Car la concorde consiste dans l'union des volontés, non dans l'union des opinions. Il peut donc y avoir de légitimes divergences d'opinion sans que soit rompu le lien de la charité. Et c'est bien consolant, car les conflits d'opinions sont inhérents à la nature humaine. Je peux donc avoir des divergences d'opinion sur la politique, la situation dans l'Église, la couleur du papier peint du salon, sans pour autant manquer à la charité fraternelle. Oui, mais attention. Il y a pour cela une condition fondamentale : il faut que je sois prêt à accueillir la part de vérité de la position adverse. Car il est rare que quelqu'un ait tort sur toute la ligne. L'attitude qui va transformer une divergence en discorde, c'est précisément le refus systématique de reconnaître la part de vérité dans la position de mon interlocuteur, l'obstination à croire que j'ai toujours raison et que je connais tout sur tout. En bref, le refus de me laisser instruire par autrui, qui est toujours une marque d'orgueil. L'orgueil qui est à la racine de tous les péchés, et donc de toutes les divisions.

Cela signifie donc qu'il peut y avoir de bonnes et saines polémiques. La divergence d'opinion n'est pas de soi un mal, et c'est même un bon signe de vitalité pour des amis, ou des membres d'une famille, d'une communauté de pouvoir faire état de leurs divergences d'opinion. Mais il y a trois facteurs pour que la polémique soit vertueuse.

Les trois conditions d'une saine polémique

1. La vérité objective de ce que l'on défend. Il faut que j'aie des éléments suffisants pour penser que ma position est vraie, et mon engagement à défendre une idée doit être proportionné à l'importance de cette idée. On veillera, en particulier, à ne pas absolutiser les choses contingentes (et, bien sûr, à ne pas relativiser les choses nécessaires).

2. La rectitude de mon intention. S'agit-il pour moi d'avoir raison (de montrer que je suis supérieur) ou d'entrer dans une communion de vérité ? les polémiques sont en effet un terrain propice aux ruses de notre volonté de puissance, où, sous couvert de recherche de la vérité, on poursuit un projet d'auto-promotion.

3. La nature des moyens qu'on utilise. Il faut défendre la vérité avec les armes de la vérité. Pas de chantage affectif, de dérision, d'arguments *ad hominem*, qui visent à rabaisser les personnes.

La réponse à trois questions m'aidera à savoir si je suis dans une situation ajustée. D'abord, suis-je capable de reconnaître que j'ai pu avoir tort ? Ensuite, ai-je cette intelligence des situations et des personnes, qui me permet de « lâcher du lest » pour des choses mineures, ou qui n'en valent pas la peine ? Finalement, est-ce que je tiens à cette opinion parce qu'elle est vraie ou bien parce que c'est la mienne ? Si nous vivons pleinement ces exigences, dans un climat de délicatesse et d'attention aux autres, alors nous demeurerons dans la charité. Et, petit à petit, comme des pierres dans un sac qui se polissent les unes avec les autres, on se bonifie, et on s'ajuste pour réaliser la volonté de Dieu. Et c'est le plus beau témoignage que l'on puisse rendre : car, en toute personne, en toute communauté qui vit de la charité, Dieu est mystérieusement présent, comme la source intime et secrète d'où jaillit cet amour fraternel.

28

Suivez Gandalf : l'espérance malgré tout

« Qu'on ne me réconforte pas avec des magiciens ! L'espoir de ce fou a échoué ! » Ainsi s'exclame Dénéthon, l'intendant du royaume de Gondor, devant son fils Faramir, qui agonise. La cité de Minas Tirith est assiégée par les armées du Mordor. La porte principale a été enfonce et le chef des Nazguls s'apprete à la franchir. Il semble que Dénéthon ait raison : plus rien ne peut empêcher la ruine du Gondor et la victoire finale de l'Ennemi.

Vous êtes sûrement nombreux, chers amis, à avoir lu *Le Seigneur des Anneaux*, de Tolkien, et plus encore à avoir vu le film de Peter Jackson. Or, dans cette œuvre majeure de la littérature du XX^e siècle, le thème de l'espérance et du désespoir joue un rôle central. Car Tolkien, qui était un fervent catholique, avait bien compris que l'espérance est d'une importance capitale dans la vie chrétienne.

Dans cette instruction, nous verrons d'abord, à partir de l'œuvre de Tolkien, comment Dieu nous porte à espérer et le diable à désespérer. Puis nous parlerons des moyens de nourrir l'espérance et de repousser le désespoir.

Désespoir diabolique et espérance divine

Qu'est-ce que l'espérance ? Elle est la deuxième vertu théologale, entre la foi et la charité. Par la foi, nous connaissons le dessein d'amour que Dieu a sur nous. Nous savons qu'il nous appelle à jouir de sa propre beatitude divine pour l'éternité. Par l'espérance, nous nous mettons en mouvement vers ce but divin. Espérer, c'est vouloir Dieu en personne, comme notre propre bien, en comptant, non pas sur nos forces, mais sur la puissance infinie de Dieu.

Obtenir un tel bien, est-ce *possible* ? Oui, mais c'est *difficile*. C'est la définition même de l'espoir : un mouvement du désir vers un bien possible, mais difficile.

J'espère être sauvé, j'espère éviter l'Enfer et gagner le Ciel, parce, d'une part, la foi m'assure que cela est possible, avec la grâce de Dieu. Mais, d'autre part, c'est quelque chose de vraiment difficile, pas du côté de Dieu, mais de mon côté. Dieu est toujours fidèle, mais moi, je ne sais pas si je lui serai fidèle jusqu'à la fin. Et le diable est fort habile à jouer là-dessus pour me pousser au désespoir.

C'est là que Tolkien peut nous aider à bien réaliser la tactique de l'ennemi et les moyens de le déjouer. Quel est le but ultime de Sauron ? Il rêve d'asservir toutes les races de la Terre du Milieu, de les priver de toute liberté, intérieure et extérieure.

Voilà pourquoi le désespoir est la plus redoutable des armes de l'Ennemi. Gandalf dit du chef des Nazguls qu'il est « une lance de désespoir dans la main de Sauron ». Celui qui désespère ne peut plus résister au mal. En esprit, il a déjà capitulé, il est déjà esclave.

Voyez l'exemple de Théoden, le roi de Rohan. Grima, « langue de serpent », l'agent de Saruman, est parvenu à captiver l'esprit du roi. Il le confine dans une salle obscure et ne lui transmet que des nouvelles déprimantes. Il l'a convaincu que le déclin de son royaume est irrémédiable et que lui-même n'est plus qu'un vieillard sénile, incapable de tenir une épée. Ainsi, Théoden ne choisit rien, ne fait plus rien, il attend la mort.

En face de ces agents de désespoir, la principale mission de Gandalf est de ranimer la flamme de l'espérance. Pour nous, de même, l'espérance en Dieu est la seule réponse adéquate au désespoir du diable. Nous allons voir comment, selon les conseils et l'exemple de Gandalf, nous pouvons nourrir notre espérance.

Nourrir notre espérance

L'antidote au désespoir peut s'exprimer en peu de mots : clarté des yeux, pureté du cœur.

À la source du désespoir, il y a d'abord un regard faussé sur la réalité. On se focalise sur la puissance visible et bruyante du mal. On voit le monde avec les yeux de l'Ennemi. Dès lors, le bien paraît inexistant ou impuissant.

Pour acculer Dénéthon au désespoir, Sauron a secrètement orienté les visions que lui offraient le Palantir, la pierre magique conservée à Minas Tírith. Dénéthon n'y voyait que la puissance grandissante du Mordor. Dès lors, il a jugé que la victoire finale de Sauron était inéluctable.

Au contraire, pour tirer Théoden de sa prostration, Gandalf le fait d'abord sortir de la salle du trône, plongée dans l'obscurité. Théoden, étonné, découvre que dehors, « il ne fait pas si noir », le soleil brille encore. Puis Gandalf lui révèle qu'il n'est pas seul : il a des alliés, encore inconnus, mais bien réels. Théoden reprend espoir, il saisit son épée pour conduire ses hommes à la victoire.

Mes amis, pour nourrir notre espérance, cessons de tout voir à travers les lunettes noires des médias, y compris certains médias de la cathosphère ; à travers les messages catastrophistes de prétendues révélations. Ouvrons les yeux sur tout le bien que Dieu a fait et qu'il fait encore, en nous et autour de

nous. Prenons l'épée de la Parole divine et nous verrons que la victoire finale appartient au Christ et à son Église.

Ce qui a amené Dénéthor à désespérer et à s'immoler par le feu, ce n'est pas seulement l'obscurcissement de son regard. C'est aussi l'étroitesse de son cœur, dévoyé par l'orgueil. « Vous ne pensez qu'au seul Gondor », lui dit Gandalf. Pour Dénéthor, la cause de la Terre du Milieu a fini par se confondre avec celle du Gondor, et même de sa propre lignée. Si le Gondor tombe, si sa lignée s'éteint, alors, tout est fini, autant aller tout de suite dans les flammes.

Mais Gandalf, lui, se considère comme l'intendant de toute la Terre du Milieu, pas d'un seul royaume, si prestigieux soit-il. Et l'amour de Gandalf pour la Terre du Milieu est désintéressé, il est pur de tout esprit de captation. Il est prêt à souffrir beaucoup de pertes, à donner jusqu'à sa propre vie, s'il le faut, pour que du moins, quelque chose traverse les ténèbres et puisse fleurir encore dans l'avenir. Une espérance si pure et si généreuse ne pouvait pas ne pas être, finalement, exaucée.

Mes amis, si Dieu n'est pas notre seul nécessaire, nous connaîtrons beaucoup de déceptions, beaucoup d'arrachements douloureux, et peut-être tomberons-nous, comme Dénéthor, dans la révolte et le désespoir. Mais, si nous laissons l'espérance théologale purifier notre cœur, si nous désirons vraiment Dieu seul, au-delà de tous ses dons, alors, nous ne pourrons pas être déçus.

Ne craignons donc pas de devenir, à notre tour, « les élèves du magicien », comme disait ironiquement Dénéthor. Suivons Gandalf. Vouloir Dieu lui-même comme notre bien éternel, cela semble être « un espoir de fou », et pourtant, c'est la suprême sagesse.

Demandons à l'Esprit Saint des yeux clairs pour voir comme Dieu voit et un cœur pur pour ne vouloir que lui, sa gloire, sa sainte volonté. Alors nous pourrons dire, avec saint Paul : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (Rm 8, 31) ?

1^{ERE} SEMAINE DE LA PASSION

29

Un moyen simple d'assurer son salut

Mes chers amis,

« Notre vie sur la terre n'est rien d'autre qu'une tentation sans interruption. » Ce sont les paroles de saint Augustin. Et saint François de Sales affirme que : « Nous devons penser que nous cheminons en ce monde entre le Paradis et l'Enfer, que le dernier pas sera celui qui nous mettra au logis éternel et que nous ne savons lequel sera le dernier, et que, pour bien faire le dernier, il faut s'essayer de bien faire tous les autres. »

Oui, tous les jours de notre vie, nous sommes en butte aux tentations. Et il nous faut les combattre si nous voulons parvenir au port du salut. Pour cette raison, l'apôtre saint Paul nous exhorte à nous revêtir de l'armure de Dieu : « Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans les airs » (Ep 6, 12). Or quelles sont ces armes dont saint Paul nous invite à nous revêtir pour résister au démon ? Principalement, de constantes et ferventes prières adressées à Dieu, afin qu'il nous secoure pour que nous ne soyons pas vaincus. « Faites en tout temps par l'Esprit, toutes sortes de prières et de supplications, poursuit saint Paul, et pour cela, veillez avec une *persévérance continue* dans la prière » (Ep 6, 18), avec une prière continue.

Ce faisant, l'apôtre ne fait que reprendre les pressants avertissements de notre Seigneur Jésus-Christ lui-même : « Il faut *toujours* prier, sans jamais se lasser » (Lc 18, 1). « Demandez et vous recevrez » (Mt 7, 7). « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation » (Mt 26, 41).

Mais pourquoi cette nécessité absolue de la prière fréquente ? Essentiellement pour deux raisons : premièrement, parce que, dans notre état de nature déchue, dans cet état de nature déchue, nous avons absolument besoin du secours de Dieu, c'est-à-dire de la grâce divine pour atteindre notre fin. Deuxièmement, parce que, dans le cours ordinaire des choses, ce secours de la grâce, Dieu ne l'accorde qu'à condition que nous priions. Voyons donc ces deux points.

Nécessité absolue de la grâce pour être sauvés

Certes, sans la grâce, l'homme déchu est encore capable de *quelque bien naturel particulier*. Il peut « bâtir des maisons et planter des vignes », dit saint Thomas. Ce n'est déjà pas mal, mais c'est peu. Et l'homme, surtout, ne peut plus, sans les grâces, par ses seules forces naturelles, accomplir dans toute son étendue le bien qui est proportionné à sa nature. Sans la grâce, l'homme ne peut observer habituellement et intégralement même la loi naturelle. La grâce ne détruit pas la nature, elle commence par la réparer. Sans la grâce, un accomplissement moral est tout simplement impossible, même au plan purement naturel. C'est la conséquence du péché originel.

En outre, la grâce nous est absolument nécessaire pour atteindre notre *bien surnaturel* : sans la grâce, nous ne pouvons, ni nous disposer positivement à la conversion, ni persévérer un temps notable dans le bien, ni, surtout, assurer notre persévérence finale. « Sans moi – dit notre Seigneur –, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). *Rien*. Il ne dit pas : « Vous pouvez faire un petit peu... » Il dit : « *Rien*. » Dans l'ordre surnaturel, nous ne pouvons pas même commencer à faire un peu de bien.

Or ce secours de la grâce – et c'est cela qu'il faut bien comprendre –, notre Seigneur ne l'accorde qu'à celui qui prie.

Nécessité de la prière pour obtenir la grâce

Alors, certes, les premières grâces, comme notre baptême ou notre conversion, nous parviennent sans aucune coopération de notre part. Dieu les donne même à ceux qui ne prient pas. Mais les autres grâces, et spécialement le don de la persévérence, ne sont accordées qu'à celui qui prie, car, selon la providence ordinaire, il est impossible à un fidèle de se sauver sans se recommander à Dieu, en lui demandant les grâces indispensables au salut.

« Non pas, nous dit saint Thomas, que prier soit requis pour que Dieu connaisse nos besoins – Dieu les connaît, bien sûr –, mais pour que nous entendions, pour que nous comprenions, nous, la nécessité où nous sommes de recourir à Dieu afin de recevoir les secours utiles au salut, et, par là, de reconnaître Dieu comme unique auteur de tout bien. »

Oui, dans l'ordre du salut, nous sommes de pauvres mendians, qui devons tout attendre de Dieu. Le Seigneur veut nous dispenser ses grâces, mais seulement à celui qui les demande : « Demandez et vous recevrez. » Par la prière, nous obtenons le remède à notre faiblesse car, si nous prions, Dieu nous accorde la force de réaliser ce qui n'était pas en notre pouvoir : « Dieu, dit saint Augustin, ne commande pas des choses impossibles, mais, quand il commande, il nous avertit de faire ce qui nous est possible, *de lui*

demander ce qui ne nous est pas possible, et il nous aide pour que cela soit possible. » Dans les tentations, en particulier contre la pureté, la prière est absolument nécessaire.

Dans les tentations contre la pureté

En particulier, tous les auteurs spirituels enseignent que, sans la prière, il est impossible de résister aux tentations impures, aux tentations charnelles, parce que ces tentations s'allient en effet au penchant naturel qui nous pousse avec une extrême violence vers les plaisirs des sens. De sorte que, si nous ne prions pas lors de ces attaques, toutes nos méditations, toutes nos bonnes résolutions ne nous serviront de rien. La chasteté est une vertu que nous n'avons pas la force de pratiquer si Dieu ne nous l'accorde pas ; et Dieu n'accorde cette force qu'à celui qui la demande. Nous sommes faibles, mais Dieu est fort, et, quand nous l'appelons à l'aide, il nous communique sa force. Alors nous pouvons tout en celui qui nous fortifie.

Persévérer dans la prière

Mes chers amis, ces vérités que je viens de rappeler, saint Alphonse de Liguori les a résumées dans cette formule lapidaire et bien connue : « Celui qui prie se sauve certainement, celui qui ne prie pas se damne certainement. »

Et sainte Thérèse d'Avila nous avertit : « N'allons pas croire que nous entrerons au ciel si nous ne rentrons pas en nous-mêmes, pour nous connaître, pour considérer notre misère, pour savoir quelles sont nos obligations envers Dieu et *implorer souvent sa miséricorde* ; ce serait une folie. » Ce serait une folie de croire que l'on peut se sauver sans implorer souvent sa miséricorde.

La prière est absolument nécessaire. « Il ne saura jamais bien vivre, celui qui ne sait pas bien prier », dit saint Augustin. Mais, pour bien prier, il faut commencer par prier beaucoup et souvent. Il nous faut persévérer dans la prière.

Cette persévérance ne pourra se faire que si l'on prend la résolution de consacrer tous les jours un certain temps à la prière. Or c'est impossible si nous ne nous livrons à la prière que quand nous en avons envie. Parce que, si nous attendons d'avoir envie pour prier, nous risquons d'attendre longtemps... Avouons-le, mes chers amis, habituellement, ce n'est pas le temps qui nous manque pour prier, mais la foi. Dans la mesure où nous serons convaincus de l'importance de la prière pour notre salut, nous trouverons un moyen de lui faire une place dans notre vie. C'est sûr que, si la prière n'est qu'un luxe de bavardage inutile, il n'y a pas de temps pour elle. Mais, si c'est une nécessité pour la vie, comme de

respirer, de manger ou de dormir, alors l'objection : « Nous n'avons pas le temps » est tout simplement absurde. Ne trouvons-nous pas le temps pour dormir ou pour manger ?

Alors, mes chers amis, *oremus*, prions !

30

Pourquoi personne n'a prié comme Jésus

Si vous voulez connaître le secret profond de la vie de quelqu'un et comprendre ce qu'il est véritablement, il faut tâcher de jeter un regard sur le mystère et l'intimité de sa prière. On a par exemple mieux cerné le secret de la vie de Mère Térésa de Calcutta lorsqu'a été révélé le mystère de sa nuit obscure avec les terribles ténèbres dans lesquelles elle a été plongée pendant une cinquantaine d'années.

Cela vaut aussi – et d'une manière éminente – pour la personne du Christ. Aucun homme n'a jamais prié comme Jésus. Dans sa prière, nous retrouvons les accents les plus purs et les plus profonds de la prière de l'ancien Israël, et surtout des psaumes. Tout ce qui est humain y est présent ; et cependant la prière de Jésus est plus profonde, plus sereine, plus essentielle que celle des psaumes. Elle naît de son cœur, où il vit en union avec le Père et le Saint Esprit.

Jésus prie à tous les moments importants de sa vie apostolique : avant toute nouvelle décision, à toute étape majeure, à tout grand tournant de sa mission, Jésus prie. Au moment où le Fils de Dieu se plonge dans la mission qui lui est assignée par son Père, au moment de l'incarnation, Il se tourne vers son Père : « Voici : je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Tout le mystère de l'incarnation est placé sous le signe de la disponibilité totale du Christ à l'accomplissement de la volonté de Dieu. Toute sa vie terrestre sera un acte d'obéissance au Père. Et, quand Jésus prie pour la venue du Royaume de son Père, c'est avant tout pour mener les hommes à Dieu, donc pour nous placer devant son Père.

Comment Jésus prie-t-il ?

Il prie comme un homme qui se sent *un* avec les autres hommes. Il prie dans la souffrance, il prie pour ses disciples, il prie pour ses ennemis. Cela donne à sa prière un accent inégalable d'authenticité et de densité humaines. La prière de Jésus n'est pas une fuite en dehors des réalités de ce monde.

Ce qu'il y a de caractéristique dans sa prière de demande, c'est son acceptation réaliste des faits. Jésus accepte la réalité de la souffrance, de la mort, du mal, ainsi que le poids de tout le péché qui l'entoure ; et, plus profondément encore, il accepte la réalité de la volonté de Dieu, qui se réalise dans le monde, mais qui vient de plus haut que lui.

Quelle leçon pour nous ! Car nous autres, nous sommes trop facilement enclins à faire de nos désirs et de nos souhaits la norme de l'évaluation du réel ; nous voulons éliminer ou écarter de notre vue tout

ce qui nous contrarie, nous fait souffrir ou nous déplaît ; et, lorsque cela n'est plus possible, alors seulement nous nous mettons à prier, uniquement pour nous en libérer... Ce n'est pas là une véritable acceptation.

Jésus, lui, fait tout le contraire : il intègre dans sa prière, en la faisant sienne et en l'assumant, toute la réalité humaine, le bien comme le mal, avec simplicité et réalisme. Et c'est pour cela que sa prière a une intonation si juste, si vraie.

Notre-Seigneur a donc assumé, dans sa prière, tout ce qui est humain ; mais il lui a donné en même temps une orientation nouvelle, en le rapportant directement à Dieu. Le regard de Jésus ne reste jamais prisonnier des limites étroites de la vie terrestre. Il regarde plus haut et plus loin. À tout ce qui est humain, il donne une ouverture vers le haut, vers Dieu, vers son Père : en ce mot « Père » se trouve tout le secret de sa prière, et même de sa vie. Pour lui, Dieu est proche, il est le Père qui nous aime et dont nous devons, nous aussi, nous approcher avec la simplicité et la confiance des enfants.

Mais ici, le mystère se fait plus profond. Si humaine que soit la prière de Jésus, nous sentons pourtant en elle quelque chose qui nous échappe, une paix et une tranquillité qu'ici-bas nous ne connaissons pas. Il se sert souvent pour prier de mots empruntés aux psaumes, mais ils ont une résonance tout autre dès qu'ils sortent de ses lèvres. Il prie son Père comme un serviteur, avec un total abandon à sa Volonté... tout en étant l'égal du Père.

Pour Jésus, le monde divin n'est pas comme pour nous une région lointaine, inaccessible ; il en parle comme d'un domaine qui lui appartient : il y est chez lui. Et puis, surtout : pour nous, un des grands thèmes de la prière est l'aveu de notre propre impuissance et de nos péchés ; et donc aussi le regret, la demande de pardon de nos propres fautes... Sur les lèvres de Jésus, cela est totalement absent. S'il parle du péché, c'est pour le pardonner à ceux qui lui en font humblement la demande.

Encore un grand thème de notre prière, c'est dans notre désir d'union à Dieu, une montée pénible vers Dieu. Jésus au contraire est toujours *un* avec son Père, dans une permanente communion de vie avec lui : « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde, et je vais auprès du Père. »

La prière du Fils, consubstancial au Père

Tel est le secret que la prière de Jésus nous révèle. Il prie comme un homme, comme chacun de nous ; et cependant, sa voix résonne comme venant d'un autre monde, parce qu'il vient d'en haut, d'autrui du Père. Celui qu'il invoque est, à un titre absolument unique et divin, le Père de la Personne à laquelle appartient cette prière d'homme. C'est bien sûr en tant qu'homme, en tant que serviteur, que Jésus prie le Père : « Le Christ, selon sa nature humaine, est soumis au Père » (saint Thomas) ; mais celui

qui en lui prie le Père, c'est toujours le Fils, consubstantiel au Père... Le consentement du Christ à la Volonté du Père est ainsi l'expression de son attitude filiale.

Loin de nous effrayer, cela constitue pour nous quelque chose de précieux. Notre salut a été voulu humainement par une Personne divine. L'exemple que Jésus nous donne dans sa prière filiale est pour nous une invitation à prier comme lui. Prier le Père par lui, avec lui, et en lui.

Notre prière de fils

Dans nos vies, ces moments de vraie prière sont des moments de vérité, parce que la lumière se fait en nous. Quand nous nous retirons dans la solitude, pour nous mettre en présence de Dieu et nous tourner vers lui, alors seulement nous sommes pleinement nous-mêmes, sans faux-semblant...

Alors, je me trouve face à Dieu, et à lui je ne peux rien cacher : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime, que je veux t'aimer... » Mes aspirations les plus profondes, mon idéal, mais aussi ma propre faiblesse, mes péchés : tout cela m'apparaît en pleine lumière, dans la Lumière de Dieu lui-même.

La prière nous élève au-dessus de la monotonie, de la grisaille de nos occupations profanes et quotidiennes, parce qu'alors nous nous situons devant Dieu dans l'attitude d'un suppliant, d'un pécheur, d'un enfant, pour présenter à Dieu nos demandes, pour lui rendre grâce ou lui parler avec confiance. Notre cœur, alors, est ouvert devant Dieu. Au lieu de provoquer le découragement ou la complaisance en nous-mêmes, la prière éveille en nous la sérénité et l'humilité devant Dieu, mais aussi le désir de Dieu et la joie en lui...

Car, au lieu de ne voir que lui-même, l'homme de prière dirige son regard vers Dieu et découvre sa propre destinée dans sa Lumière. C'est ce qu'affirmait saint Augustin dans le célèbre passage des *Confessions* : « Tu nous as faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en toi. »

31

Quelle est la prière la plus parfaite ?

Le « Notre Père » est la prière que le Christ a enseigné à ses disciples, lorsqu'ils lui demandaient de leur apprendre à prier (Lc 11, 1-2). Elle est « la plus parfaite des prières » (saint Thomas d'Aquin), car elle a été enseignée par l'Homme-Dieu lui-même : quelqu'un qui voit le Père céleste et qui connaît notre cœur humain. Le *Notre Père* contient à l'état pur *l'essence de la prière*. Il nous met en « état » de prière, parce que par lui nous atteignons la prière permanente du Christ à son Père.

Nous trouvons dans le *Notre Père* de façon brève, parfaite et efficace, toutes les qualités de la prière. En disant le *Notre Père*, nous nous rappelons les perfections de Dieu ; nous confessons que nous tenons de lui les choses que nous demandons ; nous *enflammons notre désir* de la vie éternelle.

Une préface pleine de mystères

Le *Notre Père* s'ouvre par ce que le *Catéchisme du Concile de Trente* appelle une « préface toute pleine de mystère¹ » : « Notre Père, qui êtes aux cieux. »

Lorsque nous disons : « Dieu est Père », nous exprimons la promptitude de la volonté divine à nous aider. Pour que nous ne doutions pas de l'excellence de son pouvoir, nous ajoutons : « Qui êtes aux cieux². »

Par ces paroles merveilleuses, nous faisons ce que fait toute personne qui demande : en faisant l'éloge de celui qui est prié, elle gagne d'abord sa bienveillance³. Nous ne captions pas la bienveillance de Dieu afin de le flétrir en notre faveur, comme un bienfaiteur humain, mais nous le louons de sa paternité toute-puissante, afin d'être élevés vers lui.

Lorsque l'on prie un être humain de nous accorder une faveur, il faut avoir accès auprès de lui. Mais la prière même par laquelle nous nous adressons à Dieu comme notre Père nous *rend familiers* de Dieu. Notre esprit en effet s'y entretient avec lui par une sorte d'affection spirituelle, l'adorant en esprit

¹ « Elle est très courte [...] extrêmement importante et toute pleine de mystère », *Catéchisme romain*, 4^e partie, ch. 39 (*Itinéraires*, p. 481).

² Cf. saint Thomas, *Compendium*, II, 6.

³ Cf. saint Augustin, *Sur le Sermon sur la montagne*, 2, 4 (PL 24, 1276) [Hamman, p. 154].

et en vérité. Nous sommes ainsi rendus familiers de Dieu par cette prière, et s'ouvre alors *une porte pour entrer de nouveau* avec plus de confiance dans la prière⁴.

Dieu est vraiment notre Père

Nous confessons que nous sommes *fils*. Nous ne sommes pas des esclaves de Dieu, mais nous sommes ses enfants *libres*. Dieu prévoit que tel effet est obtenu par la prière *libre* de tel homme. L'*expérience chrétienne fondamentale* fait saisir le mystère des relations entre la liberté des hommes et Dieu : plus l'homme se livre à Dieu, comme un fils confiant, plus *il se sent être lui-même* et devenir libre, de la véritable liberté qui consiste dans le pouvoir d'accomplir des actions de qualité, vraies et bonnes.

« Notre Père » : le Christ marque par ce seul mot la délivrance des supplices éternels, la justification des âmes, la sanctification, la rédemption, l'adoption au nombre des enfants de Dieu, l'héritage de sa gloire qui nous est promis, le fait que nous soyons devenus frères du Fils unique, et enfin l'effusion des dons de l'Esprit. Car il est impossible à qui n'a pas reçu tous ces biens d'appeler avec vérité Dieu « son Père⁵ ».

Ce Père est aux cieux

Cette appellation dessine trois motifs de confiance : ce Père est tout-puissant, il est tout proche et il est tout désirable.

Ce Père est tout-puissant. Les « cieux », ce sont les cieux corporels. C'est une métaphore. Dieu n'est pas *situé* dans un *lieu*. Mais la vue de la beauté, de l'immensité, de la stabilité du cosmos, nous met *sur la voie de la transcendance divine*. Dieu est cet Être immense qui dépasse tout, qui englobe tout, qui préside à tout, qui donne l'existence à toutes choses et ne la reçoit daucune.

Ce Père est tout proche. Les « cieux », ce sont aussi les âmes justes. Dieu est d'une façon spéciale dans l'âme des justes qui le connaissent et l'aiment. Il n'y est pas seulement présent, il y est comme dans un temple vivant qui l'honore. « J'ai trouvé mon Ciel sur la terre, écrit sainte Élisabeth de la Trinité, puisque le ciel, c'est Dieu, et Dieu, c'est mon âme. Le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé en moi⁶. »

Ce Père est tout désirable. Les « cieux », ce sont enfin les cieux de la gloire, la totalité des biens qui constituent la béatitude. Toutes nos demandes sont orientées vers cet « héritage céleste incorruptible, réservé dans les cieux » (1 P 1, 4). Le Seigneur veut nous faire penser à notre belle patrie, pour creuser en

⁴ Cf. saint Thomas, *Compendium*, II, 2.

⁵ Cf. saint Jean Chrysostome sur l'évangile de saint Matthieu.

⁶ Lettre 122, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Cerf, Tome Ib, p. 90.

nous un brûlant désir du bien et nous ramener sur le chemin du retour. Celui qui a vécu selon sa noble origine divine a les yeux fixés sur la cité céleste. Il appelle le Roi céleste *son Père*, et la félicité *sa patrie*⁷.

Les sept demandes

Nous ne demandons avec rectitude que les choses que nous pouvons à bon droit *désirer*. Or l’Oraison dominicale demande toutes les choses que nous pouvons désirer avec rectitude, et elle les demande *dans l’ordre même* où elles sont à désirer. Ainsi cette prière, non seulement nous enseigne à demander, mais elle forme aussi toute notre puissance d’aimer⁸.

Nous voulons *d’abord la fin*, ensuite ce qui y conduit. Notre fin, c’est Dieu, objet des deux premières demandes : la sanctification de son Nom, la venue de son Règne.

Certains des moyens sont *utiles en eux-mêmes*. L’un de ces moyens a un lien direct avec la fin : c’est l’action méritoire selon la volonté de Dieu (c’est la 3^e demande). Un autre moyen a un lien *instrumental* avec la fin : le « pain quotidien », qui aide l’action méritoire (c’est la 4^e demande). Enfin, il y a des moyens qui écartent les obstacles : le péché est écarté par le pardon des offenses (c’est la 5^e demande) ; la tentation est écartée par le fait de ne pas y succomber (c’est la 6^e demande) ; les peines sont écartées par la libération du mal (c’est la 7^e demande).

« Dès ce premier mot de l’oraison dominicale, écrit Bossuet, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. *Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs !* Dieu, qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu’à l’infini, étend sur nous l’amour qu’il a pour lui⁹. »

⁷ Cf. saint Grégoire de Nysse, *De l’oraison dominicale*, PG, 44, 1136-1148, Hamman, pp. 90-91.

⁸ Cf. saint Thomas, ST, II-II, q. 83, a. 9.

⁹ *Méditations pour tous les jours de l’année*, 22^e jour, Bossuet renvoie à Jn 17, 26.

32

Les 4 clefs d'une prière infaillible

Chers amis,

Dans l'Évangile, notre Seigneur Jésus-Christ ne cesse de nous recommander la prière : « Il faut toujours prier, sans se lasser » ; « Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation » ; « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe on ouvrira. »

Mais pourquoi demander des choses à Dieu et que lui demander ?

Pourquoi demander quelque chose à Dieu ?

Tout d'abord, parce que Dieu est tout-puissant et provident. Loin de s'être retiré du monde qu'il a créé, il lui est intimement présent. Il le gouverne, le dirige. Il règne. Pas un cheveu ne tombe de nos têtes, rien ne se passe sans que cela ait été voulu ou au moins permis par Dieu.

Toutefois, on pourrait formuler deux objections contre la prière de demande : 1°) Dieu sait et connaît tous nos besoins. Il sait déjà ce dont on a besoin. 2°) On ne peut changer les décrets divins et éternels. Dieu sait tout d'avance.

1°) Alors, Dieu notre Père sait bien ce qu'il nous faut, avant même que nous le lui demandions, mais il attend notre demande parce que la dignité de ses enfants est dans leur liberté. La providence divine ne se borne pas en effet à établir que tel ou tel effet sera produit, mais encore en vertu de quelles causes et selon quel ordre il le sera – et quand elle veut que tel effet soit obtenu par nos prières libres, il l'est par ce moyen.

2°) Nous prions, certes pas pour changer l'ordre établi par Dieu de toute éternité, mais pour obtenir ce que Dieu a décidé de toute éternité d'accomplir par le moyen des prières des âmes saintes. Par leurs prières, les hommes méritent de recevoir ce que Dieu a de toute éternité résolu de leur donner.

Alors, il nous faut aussi nous garder de tomber dans une sorte de quiétisme qui consisterait à se dire : « Oh ! moi, je me contente d'adorer le bon Dieu sans rien lui demander. Je préfère m'abîmer en Dieu plutôt que de réclamer quelque chose. » Non. Il ne faut pas opposer les différentes formes de prière (la demande, la méditation, l'oraison). Ces formes de prière se pénètrent mutuellement. Voyons, lorsque

les disciples demandent à notre Seigneur de leur apprendre à prier, que leur dit-il ? Quelle prière leur enseigne-t-il ? Le *Pater*, qui est « la plus parfaite des prières », qui est composée de 7 demandes, qui renferme tout ce qu'on peut demander. Dira-t-on que cette prière de demande n'est pas aussi une prière d'adoration ?

« Le Bon Dieu aime à être importuné », disait le curé d'Ars. Dieu est grandement honoré par nos demandes dès lors qu'elles sont *légitimes*. Mais quelles sont alors ces demandes légitimes ?

Que devons-nous demander ?

Que devons-nous demander ? Tout. L'homme est un pauvre qui a besoin de tout demander à Dieu. Entendez, tout ce qu'il est *permis* de désirer. Pas ce qui est moralement mauvais – je ne peux demander dans la prière la réussite du cambriolage ou de mon adultère ! En revanche, on peut demander à Dieu les richesses, le beau temps, la santé, la femme ou le mari idéal, même la réussite aux examens... Mais toujours sous condition. À la condition que cela soit utile à mon *salut éternel*. Car il y a une hiérarchie dans les demandes : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice. » Toutes les demandes doivent être subordonnées à celle du salut éternel.

Mais, quand on participe ainsi à l'amour sauveur de Dieu, on comprend que tout besoin puisse devenir un objet de demande. Le Christ a tout assumé afin de tout racheter, et il est glorifié par les demandes que nous offrons au Père et à la Trinité en son nom.

La prière ne nous dispense certes pas de la fidélité à la grâce, ni de mettre en œuvre les moyens naturels pour atteindre le but visé. « Dieu ne commande pas l'impossible, mais en commandant il t'invite à faire ce que tu peux, et à demander ce que tu ne peux pas. » Prier pour réussir ses examens ne dispense pas bien sûr de travailler.

La prière va être infaillible à 4 conditions.

La prière est infaillible à quatre conditions

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera », dit notre Seigneur. Il ne dit pas : « Il vous le donnera peut-être » ou : « Vous pouvez toujours essayer ; on verra bien... » Non : « Il vous le donnera. »

Notez bien, la prière est infaillible, elle obtient toujours son effet, quand nous demandons quelque chose d'ordonné immédiatement au salut éternel. C'est cela que veut dire « en mon nom ». « En mon nom » ne veut pas dire « Seigneur ! Seigneur ! » Mais tout ce qui est demandé de contraire au salut n'est point demandé au nom du Christ. Mais, si vous lui demandez de tout votre cœur votre conversion, il est

sûr que vous l'obtiendrez. Voici donc, selon saint Thomas, les quatre conditions d'une prière infaillible : il faut demander *pour soi*, ce qui est nécessaire au salut éternel, et le faire avec piété et persévérence.

- Demander pour soi : il faut bien sûr prier pour les autres, mais quand on demande pour les autres, on ne sait jamais s'ils sont bien disposés.
- Il faut demander ce qui est nécessaire au salut : saint Paul a demandé par trois fois d'être délivré de l'aiguillon de la chair ; et cependant, il n'a pas obtenu ce qu'il a demandé, parce que, pour lui, concrètement, cela ne lui était pas utile : « Ma grâce te suffit » (2 Co 12).
- Il faut demander avec piété et humilité : pour prier, il faut se reconnaître dépendant, misérable, comme le publicain et non comme le pharisién de l'Évangile : l'homme est un mendiant de Dieu. Mais, il est vrai : « Vous avez toujours exaucé la prière de ceux qui sont humbles et doux », dit Judith (9, 16), cette admirable figure de la sainte Vierge Marie.
- Enfin, il faut demander avec persévérence, sans jamais se lasser (comme la veuve importune), c'est-à-dire avec la patience de la foi, mais aussi avec cette audace filiale qui sait que : « Tout est possible à celui qui croit. »

Alors, mes chers amis, mettons à profit ce Carême pour raviver notre prière. En nous souvenant en ce domaine de la règle fondamentale : pour prier bien, il faut prier beaucoup. Amen !

33

Le Rosaire : avec Marie, aller à la Trinité

Le Rosaire, dit le Père Vayssiére, est « un enchaînement d'amour de Marie à la Trinité ». Lorsque nous le prions, nous contemplons, avec le regard de Marie, l'histoire du salut... qui nous mène à la béatitude trinitaire. L'arc-en-ciel des mystères épelle pour nous l'aventure divine de l'incarnation rédemptrice. La transparence de Marie, reposant dans la lumière du Christ, nous proportionne la lumière de Dieu.

Une prière trinitaire

Le Rosaire nuance la lumière divine de la fraîche aurore de l'Annonciation, de l'éclat de la Transfiguration, du rouge sang de l'Agonie, de l'or victorieux de l'Assomption. Il rend sensible au cœur les empreintes de la Trinité : la grâce du Fils dans les mystères joyeux, la vérité du Verbe dans les mystères lumineux, la charité du Père dans les mystères douloureux, la communication de l'Esprit-Saint dans les mystères glorieux.

Par les étapes paisibles et profondes des *Notre Père*, au fil des *Je vous salue Marie*, le Rosaire nous conduit à la Trinité que nous saluons par les *Gloire au Père*... C'est pourquoi sainte Lucie de Fatima n'hésite pas à dire : « Je crois que, plus qu'une prière mariale, le Rosaire peut être appelé une prière trinitaire » (Lettre du 26 novembre 1970 au directeur du centre *Mater divinæ gratiæ* de Turin).

J'ai déjà médité il y a trois jours l'oraison dominicale, le *Notre Père*. Nous allons aujourd'hui contempler la richesse de la salutation angélique, en nous concentrant spécialement sur les premiers mots : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*.

Lorsque nous disons à Marie les *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*, nous entrons plus avant dans la lumière de Dieu, dans celle des anges et dans la lumière de la grâce. Les mystères contemplés sont pour nous « l'aujourd'hui du salut » (Lettre apostolique *Rosarium Virginis Mariae* du 16 octobre 2002, n° 13). Nous y pénétrons par la salutation angélique, toujours la même et toujours nouvelle, adressée à Marie. Le père Lacordaire, restaurateur des dominicains en France au 19^e siècle, a eu, à ce sujet, une réflexion profonde : « L'amour n'a qu'un mot, et en le redinant toujours, il ne se répète jamais. » En laissant sortir de notre cœur ce cri d'amoureuse admiration, nous revivons la parole de Dieu adressée à Marie ; nous participons à l'étonnement de l'archange qui porte cette nouvelle ; nous renouvelons notre émotion de

pouvoir nous adresser personnellement, nous, pauvres pécheurs, à Marie, la propre Mère de Dieu et la nôtre.

Le *Je vous salue* de Dieu

Le *Je vous salue pleine de grâce* est d'abord dit par Dieu. En créant l'âme de Marie, le jour de sa conception, Dieu lui dit : « Vous êtes parfaite dans la lumière de la grâce, vous êtes immaculée. » Oui, il y a une lumière plus belle que celle de la grâce reçue par Adam et Ève, nos premiers parents, lorsque le soleil s'est levé pour la première fois sur le premier jardin. C'est celle que Dieu verse sur le monde déchu à l'instant où il crée Marie immaculée. Le bienheureux Pie IX dit de Marie, dans la bulle où il définit l'Immaculée Conception, ces paroles étonnantes : « Elle est toute belle, toute parfaire, et dans une plénitude d'innocence et de sainteté telle qu'on ne peut, au-dessous de Dieu, en concevoir une plus grande. » Marie a bien été rachetée par le sang de son fils, mais elle a été « rachetée selon un mode plus admirable ». Elle a été touchée dès son premier instant, avant même la passion, par la grâce qui vient du sacrifice de Jésus ! En disant *Je vous salue pleine de grâce*, nous faisons notre la parole divine qui réalise ce qu'elle énonce. Nous entrons dans le regard par lequel Dieu s'est réconcilié l'humanité. Nous devinons alors pourquoi il s'est résolu finalement à créer le monde. C'est qu'il pensait au Christ et à sa Mère et... à nous, que Jésus et Marie allaient sauver.

Le *Je vous salue* de l'archange Gabriel

Le *Je vous salue pleine de grâce* est dit par l'ange Gabriel, lorsqu'il annonce à Marie sa maternité. Pour comprendre la grandeur de la scène, n'oublions pas que les anges sont de pures lumières spirituelles. L'archange Gabriel vient de très haut dans les hiérarchies célestes. Il vient, nous dit Denys l'Aréopagite, du « vestibule de la Trinité » (Denys le Pseudo-aréopagite). Il vient de si haut pour saluer une humble vierge d'Israël. Il plonge son regard dans celle que l'hymne acathiste qualifie d'« abîme impénétrable même aux yeux des anges ». Il n'en revient pas : une femme va enfanter Dieu ! Comme c'est consolant, pour un pur esprit, ce spectacle d'un être de chair qui ignore sa propre splendeur ! En effet, nous dit Pie IX, « nulle pensée en dehors de celle de Dieu ne peut en mesurer la grandeur ».

Prise dans la Nuée qui la couvre de son ombre, Marie, transparente à l'action divine, monte dans la lumière de Dieu pour engendrer le Verbe incarné. Alors que Lucifer, se contemplant dans sa beauté naturelle et refusant l'humiliation divine de l'incarnation, est devenu opaque. Il est tombé dans l'affreuse solitude de l'esprit créé coupé de son créateur, il a fabriqué l'abîme des ténèbres. En disant avec Gabriel, l'ange de lumière, le *Je vous salue pleine de grâce*, nous participons au plus grand drame de l'histoire invisible. En ce drame, les bons et les mauvais anges s'affrontent pour le salut ou la perte des mortels.

Mon *Je vous salue* de pécheur racheté

Enfin, le *Je vous salue pleine de grâce* est dit par moi qui prie mon Rosaire. Les premiers mots de la salutation angélique, en français, forment un saisissant clair-obscur : Je – vous. Mon immense détresse face à celle qui est, selon l'hymne acathiste, « la tendresse qui surpassé tous nos désirs » ! Je, pauvre pécheur, toujours à refaire, toujours renâclant à la grâce, toujours menacé par le mal. Vous, Marie, réussie du premier coup, toujours consentante à la grâce, totalement libérée du mal. Oui, vous êtes *libérée* parce que vous avez été sauvée par la grâce prévenante de votre Fils, vous êtes du côté des rachetés. Mais le péché qui marque les autres rachetés ne vous a jamais touchée. C'est pourquoi Bernanos a pu dire que « vous êtes plus jeune que le péché, vous êtes la cadette du genre humain ».

Ô Marie, « Femme revêtue du Soleil », revêtez du Christ les enfants d'Ève qui vous prient. Aujourd'hui, c'est encore pour nous la nuit. Faites lever en nous « l'aurore du Jour mystérieux » (Hymne acathiste). Que par les *Je vous salue* de notre Rosaire, notre vie soit « un chemin qui croît jusqu'à la pleine lumière » (Pr 4, 18) de la Trinité.

34

Comment faire oraison ? Conseils pratiques

Le Père Caffarel, dans ses *Lettres sur la prière*, raconte son entretien avec un vieux paysan. « Quand j'étais jeune, lui dit ce bon catholique, je servais souvent la messe du vieux curé de notre village. Un curieux homme, rude, bourru, silencieux, qu'on redoutait un peu, qu'on aimait ou plutôt qu'on vénérait beaucoup. [...] Il passait des heures entières à l'église, en prière. Un jour – j'avais environ quatorze ans – je lui dis : "Moi aussi je voudrais savoir prier, Monsieur le Curé." Le vieux curé sourit. Puis il dit au jeune garçon : "Quand tu vas vers Dieu, petit, pense très fort qu'il est là et dis-lui : Seigneur, je me mets à votre disposition." "Ce jour-là, continua le paysan, j'avais appris à prier. Et il va y avoir 40 ans que chaque jour je fais oraison en me mettant à la disposition de Dieu." »

Qu'est-ce que l'oraison ?

Sainte Thérèse d'Avila définit ainsi cette forme de prière : « L'oraison mentale n'est, à mon avis, rien d'autre qu'un commerce intime d'amitié, où l'on s'entretient souvent, seul à seul, avec ce Dieu dont on se sait aimé. »

L'oraison est « un commerce intime d'amitié », c'est-à-dire un entretien avec Dieu, qui nous aime. Nous sommes seul à seul avec lui, et nous devons donc prendre conscience que notre Créateur est là, en personne, qu'il nous écoute, et qu'il veut nous dire quelque chose. Il faut sortir de nous-même, et nous tourner vers lui, nous mettre à sa disposition. Dire, comme le petit Samuel, dans le Temple : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. »

Comment faire oraison ?

Pour bien faire oraison, il y a des dispositions qui sont requises.

D'abord des dispositions lointaines. La valeur de notre prière dépend de l'orientation profonde de notre cœur. Nous devons chercher Dieu, et désirer devenir des saints. Sainte Thérèse d'Avila, dans le *Chemin de la Perfection*, donne quelques conseils ascétiques à ceux qui veulent bien prier. Ils doivent cultiver un amour fraternel, spirituel, désintéressé ; le détachement à l'égard des créatures ; une humilité véritable. Ils doivent s'efforcer de discipliner leurs passions. Bref, il faut s'efforcer de mener une vie droite. C'est fondamental : on prie comme on vit ; et on vit comme on prie.

Il y a ensuite des dispositions prochaines. Il faut choisir, autant que possible, un temps et un lieu propices au recueillement. Un moment où on ne risque pas d'être dérangé (première condition indispensable : je coupe mon téléphone !), et où on n'a pas la tête farcie d'images ou de préoccupations. Fixer une heure précise et s'y tenir chaque jour, avec régularité, est très important.

L'attitude corporelle est également importante : nous devons tenir notre corps dans une position favorable à la prière. La position à genoux est la meilleure, car elle nous dispose à l'humilité ; mais, si cette position devient trop inconfortable, on peut s'asseoir. Il faut faire le silence extérieur, mais aussi intérieur, en rejetant les perturbations extérieures, en écartant les soucis : « Jette tous tes soucis dans le Seigneur et lui-même te nourrira », dit le Psaume.

Les différentes parties de l'oraison

L'entrée en oraison est capitale. Il faut d'abord se mettre en présence de Dieu, corps et âme. Commençons par un temps de silence, regardons le crucifix, ou le tabernacle si nous sommes dans une église... Faisons un signe de croix, lentement, bien consciemment... Prenons conscience que Dieu est là, au fond de notre âme. Faisons un « vigoureux acte de foi » : « Seigneur, vous êtes là ! »

L'adoration suit immédiatement la foi : nous pouvons, par exemple, réciter lentement la belle prière enseignée par l'ange de Fatima : « Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour tous ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne vous aiment pas. » Nous devons aussi faire acte d'humilité, nous replacer dans la réalité de notre condition : « Je suis Celui qui est, disait Dieu à sainte Catherine de Sienne ; et tu es celle qui n'est pas. » Dieu est mon Créateur et mon Rédempteur. Je ne suis qu'une créature et pécheresse. Je ne vis que par lui.

Invoquons aussi le Saint-Esprit : « Venez, Esprit Saint... »

Ensuite, nous pouvons lire lentement un passage de la Bible, ou d'un bon auteur spirituel ; tout texte de bonne doctrine qui nous porte à aimer le Seigneur peut convenir. Méditons ce passage, en essayant de mieux comprendre qui est Dieu, tout ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il attend de nous... Et laissons parler notre cœur, admirons, remercions...

Peu à peu, on va vers le silence intérieur complet, pour inviter l'Esprit Saint à prendre le relais. « Ne plus rien dire. Regarder le Bien-Aimé », note souvent saint Charles de Foucauld dans son *Journal spirituel*. Thérèse d'Avila ajoutait : « Dans l'oraison, ce qui compte, ce n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. »

Chacun doit trouver sa voie, avec une grande liberté, et l'aide de conseils, d'un bon directeur, de livres...

Un livre n'est pas indispensable, mais il est en général bien utile pour démarrer l'oraison. On y revient lorsque l'esprit divague ou en cas de sécheresse. « Pour moi, avouait sainte Thérèse d'Avila, je suis restée plus de 14 ans sans pouvoir méditer, sinon à l'aide d'un livre. »

À la fin, il est bon d'orienter notre prière vers des résolutions. « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et rendons grâce au Seigneur pour tous ses dons, demandons-lui pardon de nos péchés, de nos négligences, confions-lui notre journée, notre vie, nos intentions, celles de l'Église et du monde...

Ne nous troublons pas d'avoir de nombreuses distractions, du moment qu'elles ne sont pas volontaires et que nous essayons de revenir toujours vers Dieu. Acceptons d'être souvent dans la sécheresse, l'aridité, d'avoir de la peine à prier et offrons tout au Seigneur, pour sa gloire.

L'oraison faite fidèlement, avec régularité, transforme notre vie. Elle nous établit dans la vérité. Elle nous donne des forces pour mener le combat spirituel. Elle fait grandir en nous la charité, et nous procure donc les fruits de la charité, la paix de l'âme, la joie. Prenons donc la résolution de faire oraison chaque jour, et nous en verrons vite tous les fruits.

SEMAINE SAINTE

35

La Passion du Christ : une œuvre de puissance et de sagesse

Chers amis,

Quand nous assistons à la messe, au moment de la sainte communion, le prêtre montre ostensiblement l'hostie en s'adressant aux fidèles : « Voici l'agneau de Dieu, celui qui enlève les péchés du monde. » Durant sa Passion, comme un agneau, le Christ a été mené à l'abattoir, il n'a pas ouvert la bouche et il s'est livré aux mains de ses bourreaux. Il a été flagellé, couronné d'épines et crucifié. Et pourtant, dans le même moment, le Christ s'est montré comme le lion de Juda. Contrairement aux apparences, il dirigeait tous les événements de sa Passion. Le Christ l'a affirmé dans l'Évangile : « Ma vie, nul ne me l'enlève, mais je la donne de moi-même » (Jn 10, 18). Voilà l'un des paradoxes de notre foi. Dans ses souffrances et jusque dans sa mort, Notre-Seigneur a fait preuve d'une incroyable puissance.

La Passion : une œuvre de puissance

Plusieurs mois avant de mourir, le Christ a annoncé à ses apôtres quel genre de mort il allait subir. Il en a parlé avec tant d'exactitude qu'on dirait qu'il en parle comme d'un événement qui est déjà arrivé. Il rentre même dans les détails des souffrances qui le conduiront à la mort. Il annonça à trois reprises à ses apôtres : « Le Fils de l'homme sera livré aux nations païennes, accablé de moqueries, maltraité, couvert de crachats. Après l'avoir flagellé, on le tuera et, le troisième jour, il ressuscitera » (Lc 18, 32). Le Christ donne ici une prophétie le concernant qui se réalisera point pour point. C'est la preuve qu'il domine ces événements par sa science divine. Il sait par avance, et cela dans les moindres détails, tout ce qui lui arrivera de la part des Juifs et des païens. Après la prophétie des circonstances dramatiques de sa mort, il y a ce miracle qui eut lieu lors de son arrestation au Jardin des Oliviers. À l'instant où les gardes veulent s'emparer de lui, une force invisible les repousse violemment, les empêchant de le saisir. Ils tombent à terre sous l'effet d'une puissance qui provient du Christ. Ils pourront s'emparer de lui seulement lorsque Dieu le leur permettra.

Plus impressionnant encore est le grand cri que Jésus poussa au moment de mourir. Son exclamtion prouve qu'il n'est pas mort par défaillance, mais dans une pleine maîtrise de lui-même. Le centurion, en voyant cela, en conclut qu'il était le Fils de Dieu. Son cri avait quelque chose de divin et indiquait que Jésus mourait d'une façon prodigieuse. On constate que, dans ses souffrances et jusque dans sa mort, tout est grand et touche au miracle. Quelques instants après sa mort, de son côté transpercé, jaillissent de l'eau et du sang. On a affaire à une mort qui n'a pas d'équivalent. Il y a quelque chose de divin dans les souffrances endurées par le Christ.

À cela, il faut ajouter les miracles qu'il fit au moment même de mourir. Lorsqu'il expire, la nature prend le deuil. Elle réagit devant le drame de la Passion. Alors que le Christ est cloué au bois de la croix, il fait trembler la terre, il ouvre les tombeaux, il ressuscite les morts, il déchire le voile du Temple et il obscurcit le soleil. De nombreux témoins assistent à ce spectacle grandiose où l'on voit les éléments naturels qui sont ébranlés. À la vue de ces signes, les uns se convertissent à la foi, tandis que d'autres s'endurcissent dans l'incrédulité. Le Fils de l'homme est un signe de contradiction. Sa mort sépare l'humanité en deux groupes, ceux qui, d'un côté, s'ouvrent à la foi, et, de l'autre, ceux qui refusent d'accueillir le Messie. Pour les premiers, les souffrances du Christ seront leur planche de salut, pour les seconds, elles seront inutiles par leur faute, car ils refuseront les grâces de conversion.

Il y a toutefois, un seul miracle que le Christ se refuse d'accomplir, c'est celui de se sauver lui-même. Il exclut d'échapper aux mains de ses bourreaux. Pour quelle raison ? Parce que ce miracle s'opposerait à la façon dont Dieu a voulu nous sauver : par ses souffrances qui nous laissent un exemple héroïque de patience et de douceur. Portées à ce degré, elles sont une preuve de sa puissance divine.

La Passion : une œuvre de sagesse

En plus d'être une œuvre de puissance, la Passion de Jésus est une démonstration de sagesse alors que les païens ont vu dans son crucifiement une folie. C'est bien une œuvre de sagesse que le Christ accomplit par ses souffrances, car elles ont été le moyen choisi par Dieu pour nous réconcilier avec lui. Jusque-là, l'humanité se trouvait dans un état de déchéance déplorable. La violence, la concupiscence et la soif du pouvoir régnait en maître. Les hommes étaient prisonniers de toutes sortes de passions, plus honteuses les unes que les autres. Et, pour comble de son malheur, l'homme était dans l'impossibilité de sortir de sa situation. Il ne pouvait pas par lui-même se réconcilier avec Dieu qu'il avait offensé de multiples manières.

Il n'y avait que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui était capable d'offrir à son Père une réparation à la hauteur de l'offense dont le genre humain était coupable. Grâce à son Précieux Sang, nous avons été

lavés de nos fautes ; de cette manière nous avons été réconciliés avec Dieu. Seul Jésus-Christ pouvait nous délier des liens du péché.

Et c'est totalement libre et pleinement conscient de ce qui l'attendait que le Christ s'est avancé vers son supplice. Il embrasse la croix, car en elle, le genre humain allait enfin trouver le salut. Il vient réparer la faute commise par Adam qui transgressa l'ordre de Dieu en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Le Christ répare la désobéissance d'Adam en obéissant jusqu'à mourir sur une croix. À la faute originelle, il répond avec sagesse par l'expiation. C'est ce que l'Église enseigne dans la liturgie du temps de la Passion. À la Messe, le prêtre s'adresse à Dieu par ces mots : « Il est juste et bon de vous rendre grâces, ô Père éternel, qui avez attaché le salut du genre humain à l'arbre de la croix afin que ce qui avait causé la mort de l'homme devînt pour lui la source d'une nouvelle vie. » Voilà comment le Christ a réconcilié les hommes avec Dieu. Il a brisé le royaume de Satan par son Sang et il nous a rendu notre dignité de fils de Dieu.

Pendant cette Semaine Sainte, aimons à méditer sur la Passion, car nous y découvrirons l'amour de Dieu pour nous. Dieu nous a prouvé combien il avait soif de notre salut en acceptant de souffrir les plus grands tourments. À notre tour, unissons nos croix à celle du Sauveur. Demandons à Dieu l'art de savoir utiliser nos épreuves, afin qu'il les remplisse de sa présence et qu'il les rende fécondes pour la vie éternelle. Oui, nos croix peuvent être mises au service du salut du monde. La souffrance peut porter des fruits surnaturels, du moment qu'elle est accueillie dans la foi. Méditons sur la Passion du Christ, nous y trouverons un grand réconfort dans les épreuves qui traversent notre existence. Nous y découvrirons un moyen de nous unir à Dieu et d'avancer sur le chemin de la perfection chrétienne.

36

Le baptême : renoncer au diable pour suivre Jésus

Chers amis,

Dans la série de bandes dessinées Astérix, nous voyons son compagnon d'aventures, Obélix, se voir souvent refuser la potion magique qui donne une force surhumaine aux habitants de leur village gaulois pour résister à l'envahisseur romain. Comme Obélix est tombé dans une marmite de potion magique quand il était petit, l'effet de la potion est permanent chez lui. Il lui est donc devenu inutile de boire de la potion pour garder cette force surhumaine.

Cette potion magique peut nous aider à comprendre ce que nous vivons au niveau surnaturel par le baptême. Par la victoire du Christ sur le péché et le diable, le baptême nous procure une force surhumaine, la grâce, pour être sauvés et mener le combat spirituel.

Qu'est-ce que le baptême ?

Le baptême est un sacrement, c'est-à-dire un signe sensible institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour produire la grâce dans nos âmes. Le signe sensible du baptême se compose de l'eau versée sur le baptisé et des paroles prescrites : « Je te baptise, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Ce sacrement fut directement institué par le Sauveur, car la Sainte Écriture rapporte, notamment dans le dernier chapitre de saint Matthieu : « Et Jésus s'approchant leur parla ainsi : “Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et moi, je suis avec vous toujours jusqu'à la fin du monde.” » Le baptême a été institué pour donner la vie de la grâce. Ainsi, en recevant la vie divine, nous devenons enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ.

L'eau, symbole de la victoire du Christ sur le péché et sur le diable

Si l'Église latine baptise par une ablution d'eau sur la tête, les Églises orientales pratiquent l'immersion totale dans le rite du baptême. Le baptême par immersion souligne davantage ce qu'est le baptême dont le nom vient d'un verbe signifiant plonger, car le baptisé est en effet entièrement plongé dans l'eau.

Mais pourquoi employer de l'eau ? L'eau est à la fois un symbole de mort et un symbole de vie. D'un côté, nous ne pouvons pas vivre sous l'eau et rester trop longtemps sous l'eau entraîne notre mort. D'un autre côté, nous ne pouvons pas vivre longtemps sans boire d'eau. L'eau peut donc nous faire mourir et en même temps nous reste indispensable pour vivre. Par l'immersion, le baptisé est plongé dans la mort du Christ et meurt ainsi au péché. L'âme du baptisé est lavée du péché originel. Le diable, instigateur du péché originel, n'a plus d'emprise sur le baptisé. Par sa sortie de l'eau, le baptisé quitte l'eau et renaît à la vie, symbolisée par l'eau vive. Le baptisé ressuscite avec le Christ en recevant sa vie divine.

L'ablution de l'eau sur la tête dans le baptême latin symbolise naturellement la purification de l'âme et le don de la grâce à l'âme. Nous pouvons voir ainsi une préfiguration du baptême dans l'écoulement de l'eau provenant de la plaie du côté du Christ crucifié, comme le décrit l'apôtre saint Jean dans son évangile.

Symbolisant à la fois la purification et le don de Dieu, l'eau nous indique aussi les deux effets de la grâce dans l'âme du baptisé, la grâce guérissante et la grâce élevante. La grâce guérissante nous purifie du péché originel et du mal. La grâce élevante nous hisse jusqu'à Dieu en nous faisant vivre de sa vie.

L'autre effet du baptême : le caractère baptismal

À côté de la mort au péché et du don de la grâce, le baptême imprime une marque spirituelle indélébile dans l'âme du baptisé, que l'on appelle le caractère. À la différence de la grâce baptismale, ce caractère ne peut pas être perdu et demeure éternellement dans l'âme du baptisé. Il crée un lien particulier avec le Christ, le baptisé devenant membre du Christ. Le baptisé devient membre du Corps mystique qu'est l'Église et peut ainsi participer pleinement à la liturgie de l'Église. Le caractère baptismal distingue les fidèles du Christ des esclaves du démon, placés en quelque sorte sous le signe de la bête. Ce caractère lui procure aussi un pouvoir cultuel, celui de recevoir les autres sacrements. C'est pourquoi le baptême est appelé la porte des sacrements.

L'impression de ce caractère est symbolisée par l'onction de Saint-Chrême à la suite du baptême. Elle signifie que le baptisé est consacré à Dieu, étant devenu membre du Christ.

Les symboles du combat spirituel dans les rites du baptême

Le rite du baptême, surtout dans sa version traditionnelle, nous montre le catéchumène et le baptisé comme un combattant. Tout d'abord, pour tourner le baptisé vers sa fin dernière qu'est le Ciel, le catéchumène goûte le sel, symbole de la sagesse et des choses célestes. Ainsi, en goûtant le sel des réalités spirituelles, le baptisé doit les désirer et tout faire pour en vivre éternellement au Ciel.

Pour préparer l'âme à recevoir la grâce en plénitude, la liturgie traditionnelle a gardé les deux grands exorcismes prononcés sur le catéchumène. Ainsi, l'âme du catéchumène est délivrée de l'obstacle au salut, le démon, qui a un certain pouvoir sur le catéchumène en raison du péché originel.

Par le rite de l'*Ephata*, le ministre du baptême reprend les gestes que Jésus a accomplis lors de la guérison du sourd-muet et implore le catéchumène de s'ouvrir au don de Dieu. Le baptisé ne saurait se passer de la puissance de la grâce pour aller au Ciel.

Les deux onctions avec l'huile des catéchumènes indiquent que le baptisé devra lutter à la suite du Christ. L'huile rappelle les lutteurs de l'Antiquité qui s'enduisaient d'huile avant de combattre. L'onction sur la poitrine signifie que le baptême inspire un ardent amour des choses de Dieu. L'onction entre les épaules signifie que le baptême donne la force pour défendre les choses de Dieu contre le démon, la chair et le monde.

Avant de recevoir le baptême, le catéchumène se détourne solennellement du diable et de son empire par une triple renonciation et proclame sa foi dans le Christ par une triple affirmation.

Enfin, les derniers rites du baptême, la remise du vêtement blanc et du cierge allumé, indiquent au baptisé ce qu'il doit faire pour aller au Ciel. Par la réception du vêtement blanc, il est lui demandé de garder la grâce et la pureté baptismales en menant le combat spirituel. Comme le cierge allumé, le baptisé doit être témoin du Christ et briller au milieu de ses contemporains par sa parole et son exemple.

Grâce aux différents rites chargés de symboles, les cérémonies du baptême nous montrent comment le Christ a vaincu le péché, la mort et le diable, d'une part, et comment, d'autre part, le baptisé doit aller à la suite du Christ afin de le rejoindre au Ciel.

Êtes-vous spirituellement un adolescent ?

Chers amis,

Le récit de la Passion, dans les évangiles, montre la faiblesse des disciples de Jésus.

Lors de son agonie, au jardin des oliviers, ils dorment. Au moment de son arrestation, ils s'enfuient ; Pierre a dégainé son épée... mais peu après, il renie son maître devant la question d'une servante...

Il en est de même pour nous. Malgré nos bonnes intentions, nous manquons souvent de force, de la maturité spirituelle nécessaire pour vivre en vrais chrétiens. Or cette force, le Saint-Esprit nous la donne dans le sacrement de confirmation. C'est de cela que je vais vous parler aujourd'hui.

Qu'est-ce que la confirmation ?

La confirmation est un sacrement qui nous donne le Saint-Esprit, affermit en nous la vie surnaturelle afin de nous rendre parfaits chrétiens et soldats de Jésus-Christ.

Notez le verbe *affermir*. L'étymologie révèle le sens du mot confirmation. En latin, *confirmatio* signifie « affermissement », « renforcement »... Ce sacrement affermit et renforce en nous la vie chrétienne.

Il arrive, même chez des chrétiens, qu'on se méprenne sur le sens du mot confirmation : comme s'il s'agissait pour l'adolescent de confirmer, d'approuver le choix fait par ses parents lors de son baptême.

Pas du tout ! Le baptême correctement administré, quel que soit l'âge auquel on le reçoit, est valide et n'a pas besoin d'être confirmé ! Le baptême purifie de la tache du péché originel, ouvre la porte du ciel, et fait du baptisé un chrétien à part entière.

Le rite de la confirmation

Ce sacrement est conféré par un *évêque*. Un simple prêtre ne peut pas confirmer, à moins que l'évêque ne lui ait délégué ce pouvoir, dans certains cas. Cela manifeste que la confirmation donne la plénitude de la vie chrétienne ; il faut, pour le donner, un ministre ayant la plénitude du sacerdoce, et donc un évêque.

Quels sont les rites de la confirmation ?

Pour commencer, l'évêque impose ses mains sur le confirmé. Ce geste signifie à la fois une prise de possession – Dieu met la main sur cette personne, elle entre à son service...

... et la transmission d'une force – à travers les mains de l'évêque, Dieu donne à cette personne la force pour accomplir ce service.

Ensuite, l'évêque, trempe son pouce dans le Saint-Chrême, et avec le Saint-Chrême il trace un signe de croix sur le front du confirmé, en disant qu'il le marque du signe du salut.

Qu'est-ce que le Saint-Chrême ?

C'est un mélange d'huile d'olive et de baume. Ces deux matières ont une signification symbolique.

L'*huile* servait autrefois – et encore de nos jours dans les églises – à l'éclairage : de même, le Saint-Esprit éclaire notre intelligence.

L'*huile* servait autrefois dans les sports de lutte. Les lutteurs enduisaient leur corps d'*huile* avant le combat.

La vie chrétienne est un combat. Il faut lutter contre le monde, contre le démon, et surtout contre soi-même, pour triompher du péché et recevoir la palme de la victoire : la vie éternelle avec le Christ. La grâce du Saint-Esprit est la lotion surpuissante qui fortifie notre âme pour le combat spirituel.

Le Saint-Chrême contient aussi du *baume*, parfum naturel fabriqué à partir de plantes. Le baume symbolise la bonne odeur des vertus.

Un parfum rend agréable notre corps ; la confirmation rend agréable notre âme, en y versant une nouvelle dose de grâce, la bonne odeur des vertus et des dons du Saint-Esprit.

Effets de la confirmation

À la confirmation, le Saint-Esprit vient en nous avec l'abondance de ses dons. Nous avons déjà reçu le Saint-Esprit au baptême, mais ici il nous donne ses grâces plus abondamment, il augmente en nous la grâce sanctifiante. Il a, pourrait-on dire, deux effets spéciaux.

1° Le Saint-Esprit nous donne la force de confesser la foi en Jésus-Christ, de lutter contre le mal, de combattre le démon, les passions mauvaises, et de résister aux persécutions.

2° La confirmation fait de nous des chrétiens adultes.

On compare souvent les sacrements aux différentes étapes de la vie naturelle. La naissance de la vie chrétienne, c'est le baptême qui fait de nous des enfants de Dieu.

À l'adolescence, l'enfant devient adulte, le garçon et la fille deviennent homme et femme à part entière, assez mûrs et forts pour quitter la maison et agir de façon autonome. L'adolescence spirituelle, c'est la confirmation : nous étions déjà chrétiens par le baptême. La confirmation nous fait devenir des chrétiens à part entière, complets, assez forts pour agir chrétinement dans la société.

Attention : la confirmation ne fait pas automatiquement atteindre la sainteté et la perfection des vertus. Comme les autres sacrements, la confirmation n'a rien de magique ; les grâces qu'elle donne doivent être utilisées. Un adolescent qui passe ses journées à jouer aux jeux vidéo, même s'il grandit physiquement, ne parviendra pas à la maturité. À moins qu'il ne se mette au travail, et exerce ses dons naturels. De même, le confirmé doit utiliser les nouvelles forces spirituelles qu'il a reçues, c'est-à-dire assumer sa foi, vivre en chrétien, pratiquer les vertus... sans quoi sa vie chrétienne restera faible, et finira par mourir.

Activer la grâce de la confirmation

Alors, ai-je parfois l'impression d'être, *spirituellement*, un adolescent attardé ? ... gentil, mais égocentrique... à la fois *agressif* et *mou*, spirituellement... Et surtout, tel un ado, *épuisé par le moindre effort* de prière, par la moindre tentative de me corriger ?

Eh bien ! cela montre que j'ai besoin de la grâce de la confirmation !

Donc, si je ne suis pas confirmé, je demande à recevoir ce sacrement : je me renseigne auprès de ma paroisse !

Si je suis confirmé, cet épuisement montre que je dois *activer* en moi la grâce de la confirmation.

Comment l'activer ? En renouvelant ma foi en la puissance de l'Esprit Saint, qui peut me transformer, pourvu que je ne mette pas d'obstacle à son action. Cela signifie *faire des actes de foi* ; *prier*, même si les autres se moquent de ma piété ; *agir en chrétien*, sans fanfaronnade, mais sans craindre les réactions de mon entourage... La confirmation nous donne la force nécessaire pour vivre en chrétiens, même s'il nous en coûte. Alors utilisons cette force !

Demain, vous saurez comment alimenter la vie chrétienne... par l'eucharistie.

38

L'Eucharistie : notre plus grand trésor

Sauver le plus grand trésor

Le 15 avril 2019, la cathédrale Notre-Dame de Paris est en feu et menace de s'effondrer. Des trésors d'une valeur inestimable risquent fort d'être détruits à tout jamais. Ce serait folie que d'essayer de les sauver, car une vie humaine vaut bien plus que tout l'or du monde.

Pourtant, un homme se décide à pénétrer dans la cathédrale en flammes pour aller sauver le plus grand trésor de Notre-Dame.

Quel est-il, ce plus grand trésor de Notre-Dame ?

Seraient-ce les ornements liturgiques en fils d'or ayant servi pour des événements historiques comme le sacre de Napoléon I^e ? Seraient-ce les ciboires en métal précieux et ciselés par des orfèvres de génie ? Seraient-ce les calices en or massif et sur lesquels sont incrusté des rubis, saphirs, émeraudes et diamants ? Est-ce la précieuse relique de la couronne d'épines ?

Non, chers amis, toutes ces merveilles ne méritent pas que l'on risque sa vie pour elles. Alors, qu'est-ce que l'abbé Jean-Marc Fournier est aller chercher dans la cathédrale en feu ?

Eh bien il est allé chercher notre plus grand trésor, le trésor des trésors, à savoir : l'eucharistie !

L'eucharistie, ce n'est pas une chose, mais une personne

Mais est-ce bien raisonnable de prendre un tel risque pour l'eucharistie ? Oui, si l'on a la foi. Car l'eucharistie, ce n'est pas une chose, mais c'est une personne. Et attention, pas n'importe quelle personne, puisque c'est une Personne divine.

Pour sauver une personne, on peut bien risquer sa vie, mais pas pour sauver des choses.

Aussi, mes amis, en ce grand jour du Jeudi Saint où Jésus a institué l'eucharistie, il nous est bon de fixer notre regard sur ce grand mystère d'amour pour en vivre et devenir ce que nous devons devenir : des saints.

L'eucharistie, c'est Jésus

Oui, mes amis, vous avez bien entendu : l'eucharistie, c'est Jésus ! Mais pourquoi tenons-nous pour vraie une chose aussi incroyable : sous les apparences de cette rondelle de pain, se tient le créateur du Ciel et de la terre ?

Nous croyons cela, car Jésus, qui est Dieu, nous a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Or, quand Dieu nous dit quelque chose, nous sommes absolument certains que c'est vrai, car, étant Dieu, il ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Aussi, lorsque Jésus dit : « Ceci est mon corps », même si cela ne nous saute pas aux yeux, nous pouvons être certains que c'est vrai : la Parole de Dieu réalise ce qu'elle dit. Quand Dieu dit : « Que la lumière soit », la lumière fut ; quand Jésus dit : « Ceci est mon corps », eh bien, cela devient, par ce mystérieux changement que l'on appelle la transsubstantiation, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus, autrement dit, la Personne de Jésus dans sa totalité.

Le Ciel vient au secours de notre manque de foi

Alors, j'en conviens : le mystère de l'eucharistie est un peu dur à avaler. Aussi le bon Dieu, qui est vraiment bon, vient-il au secours de notre manque de foi en réalisant des miracles destinés à affirmer notre foi dans sa présence réelle dans l'eucharistie.

Des miracles de ce genre, il y en a eu des centaines dans l'histoire de l'Église. Dieu aime à multiplier ces miracles lorsque ce dogme de notre foi est contesté et malmené par les hérétiques. Ainsi, l'on voit au XI^e siècle, suite aux attaques de Béranger de Tours contre la présence réelle, se produire dans la chrétienté une efflorescence de miracles eucharistiques. De même lorsque les protestants au XVI^e siècle nient la présence réelle, Dieu fait quantité de miracles eucharistiques pour prouver la vérité de sa parole.

Et, de nos jours, où sévit une terrible crise de la foi depuis les années 60, où de nombreux catholiques mal instruits ou inconséquents, rejettent ce dogme, soit par leur parole, soit par leur manière de traiter l'eucharistie, Dieu se plaît à multiplier les miracles eucharistiques.

Depuis 1996, il y a eu au moins 6 de ces miracles, et il y en a sans doute davantage.

Par exemple, en 2013, en Pologne, une hostie se transforme en chair. Les examens scientifiques sont formels : c'est de la chair humaine, venant d'un cœur, d'une personne qui a terriblement souffert.

Parfois, comme aux Ulmes en 1668, près de Saumur, les fidèles aperçoivent pendant un quart d'heure la sainte face de Jésus à la place de l'hostie qui se trouve dans l'ostensoir.

Il arrive aussi que l'hostie se mette à voler ou produise des phénomènes extraordinaires, comme les eaux qui s'écartent en 1433 à Avignon.

Si vous êtes désireux d'en connaître davantage sur les miracles eucharistiques, je vous recommande le livre de Jean Ladame intitulé *Les Prodiges eucharistiques*.

L'eucharistie, grand mystère d'amour

Mais pourquoi Jésus fait-il une telle folie : se rendre présent en personne sous les apparences du pain et du vin ? Parce qu'il est fou d'amour pour nous. Il nous aime en Dieu, c'est-à-dire infiniment.

Demain, il va donner sa vie par amour pour nous sur la croix, pour nous laver de nos péchés. Eh bien, Jésus veut que cet acte d'amour fou qu'il offre sur la croix et qui nous sauve, soit rendu présent à tous les temps de l'histoire : l'eucharistie, c'est la croix qui s'avance dans les siècles.

Et puis, lorsque l'on aime, on veut rester auprès de l'être aimé, alors Jésus a trouvé ce moyen génial de l'eucharistie pour être présent auprès de tous les hommes de tous les temps. Vous savez également qu'aimer pousse à se donner. Ainsi, grâce à l'eucharistie, Dieu, qui est pur esprit, peut se donner aux fils d'Adam, qui sont esprit et chair. Enfin, le propre de l'amour, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, est de s'abaisser. Eh bien, par l'abaissement infini que Dieu opère dans l'eucharistie, il nous montre la démesure de son amour.

Alors, mes amis, aimons l'eucharistie, communions aussi souvent que possible, avec les bonnes dispositions, bien sûr, car contrairement à la nourriture de la terre que nous transformons en nous lorsque nous la prenons, le pain des anges, l'eucharistie, nous transforme en ce qu'elle est : Jésus. Pour devenir des saints, recevons Jésus et il nous transformera en lui. Amen.

39

Vendredi Saint : prendre notre croix avec Jésus

Chers amis,

Entre le dimanche des Rameaux et le Vendredi Saint, on est passé des acclamations enthousiastes aux insultes, aux crachats, aux coups, aux clous. Après les semaines d'intrigue des ennemis de Jésus, après la trahison de Judas, après la fuite des apôtres, en contemplant cette mort ignominieuse de la croix, peut-on parler d'une victoire du Christ ? Il a combattu, certes, mais tout, dans ce tragique dénouement, a le goût amer de la défaite. L'entreprise du Christ, son œuvre d'apostolat, tourne à l'échec.

La Passion est une glorification

Pourtant, sous les apparences de la faillite complète de Jésus, on voit se dessiner une autre compréhension de l'événement de la croix. Là où nous voyons, nous, une humiliation, saint Jean parle, lui, d'une glorification. Et ce terme, il le tient de Jésus lui-même. Jésus, dans le quatrième évangile, utilise souvent cette expression. Par exemple, cinq jours avant la Pâques, quand les foules l'acclament avec les *Hosanna*, Jésus dit à André et Philippe : « Voici venue l'heure où doit être glorifié le Fils de l'homme. » Pense-t-il à ces acclamations passagères, quand il parle de glorification ? Non, car il poursuit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd ; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle » (Jn 12, 23-25). La glorification désigne bien le moment où Jésus donne sa vie pour donner du fruit.

Comment cette glorification se réalise-t-elle ?

Jésus est glorifié, non parce que son nom sera connu par toute la terre. Jésus est glorifié parce qu'il accomplit parfaitement la mission reçue de son Père.

Mais on objectera : le cri d'abandon de Jésus ne marque-t-il pas l'échec de la mission ? *Lama sabachtani ! Pourquoi m'avez-vous abandonné !* crie-t-il à son Père. Il faut arriver en effet à saisir ce cri mystérieux.

Disons d'abord que ce cri n'exprime pas l'angoisse d'un condamné qui demanderait quel est son crime : je suis innocent, pour quelle faute suis-je laissé à cet horrible supplice ? Non, le sens de la formule en araméen est : à quelle fin dois-je subir ce supplice ? Le cri de déréliction – *Lama sabachtani* – n'est pas un regard sur le passé, mais sur le futur. Ce cri ne renvoie pas une quelconque punition, mais à une mission. Il signifie : Révélez-moi, Père, le sens ultime de ma mission.

La glorification est une mission accomplie

Quelle est cette mission du Fils de l'homme ? Elle consiste à renverser la machine infernale qui fait de l'homme, depuis l'aube de l'humanité, un ennemi de Dieu. Jésus n'est pas celui sur qui se vengerait le Père ; il est le chef de l'humanité nouvelle en qui la volonté humaine peut à nouveau refleurir dans sa pureté native, en étant essentiellement tournée vers Dieu. C'est une mission que Jésus mène seul, jusqu'au bout, sur la croix, comme chef de la nouvelle humanité. Au rebours d'Adam, qui a mené l'humanité tout entière à la désobéissance. La mission de Jésus consiste dans l'acceptation de la volonté de Dieu jusqu'au renoncement à soi, pour renverser l'action d'Adam qui avait préféré sa volonté propre à celle de son Créateur. Adam préfère sa vie à l'obéissance à Dieu, Jésus préfère l'obéissance au Père à sa propre vie. Et sa vie, il l'offre en rançon pour une multitude.

Il y a une expression étonnante que l'on trouve dans le Canon de la Messe, juste après la consécration : on y parle de la « *beata passio* », de la « bienheureuse Passion ». Bienheureuse, à cause du salut qui découle de la Passion sur les hommes ; bienheureuse aussi, et plus mystérieusement, car Jésus-Christ garde, même sur la croix, la vision béatifique, la vision de Dieu. Il est Dieu, et comme Dieu, il ne cesse de vivre en son âme le mystère de la bénédiction, de la joie céleste. Et en tant qu'homme, il souffre dans son corps et dans son âme, et il crie : *Pourquoi m'avez-vous abandonné !*

L'ajustement des volontés

En accomplissant cela – sa Passion –, oui, la volonté humaine de Jésus rejoint, dans ce combat de la Passion, sa volonté divine. Ce mystère de la personne de Jésus – deux natures, donc deux volontés, dans une seule personne divine –, nous l'avons rencontré au jardin des Oliviers, lors de son agonie. Agonie signifie combat, et ce combat, nous le lisons dans les évangiles : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse ! » (Lc 22, 42) La sainte humanité craint la mort qu'elle voit venir. Quoi de plus normal ! Mais elle rentre dans le plan divin et s'harmonise avec le dessein du Père. On peut dire ceci : le fond du combat de la Passion, c'est l'ajustement

des volontés, l'humaine à la divine. Et nous-mêmes, en modelant notre vouloir sur celui du Christ, nous l'ajustons, peu à peu, au vouloir divin.

Pourquoi ce combat des deux volontés, humaine et divine, dans la Personne divine de Jésus ? Pour accomplir cette mission de glorification, qui consiste à retourner, à convertir la volonté de l'homme vers sa source qui est Dieu.

Cette compréhension du mystère de la Passion – glorification du Fils qui accomplit la volonté du Père – fut celle des disciples de Jésus, à partir de sa Pâque. C'est notable chez saint Jean, on l'a vu. C'est remarquable aussi dans l'entourage de saint Paul. L'épître aux Hébreux porte en effet un regard extrêmement profond sur le mystère de la Passion. Dès l'incarnation, l'existence de Jésus est tournée vers l'accomplissement de sa mission : « [...] en entrant dans le monde, le Christ dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10, 5-7).

Toute la mission du Fils est de ramener l'homme à l'obéissance envers Dieu. Et c'est par son obéissance jusqu'au bout – ayant aimé les siens jusqu'à l'extrême, nous dit saint Jean (Jn 13, 1) – qu'il accomplit cette œuvre, en remplaçant les anciens sacrifices, impuissants à restaurer l'amour de l'homme pour Dieu, par son propre sacrifice.

La nourriture de Jésus, a-t-il révélé à ses disciples, c'est de faire la volonté de son Père. Et la volonté du Père, c'est de nous sauver. Cette compréhension du mystère de la croix permet d'éclairer aussi le cri d'abandon – *Lama sabachtani !* Ces paroles forment le commencement du psaume 21. Or ce psaume très sombre, où l'on décrit par le menu toutes les souffrances d'un innocent, s'achève sur un éclatant chant de louange et une prophétie : « La terre tout entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur ; toutes les familles des nations se prosterneront devant sa face » (Ps 21, 28).

Considérant ce mystère, la liturgie du Vendredi Saint peut chanter : « Nous adorons votre croix, Seigneur [...] par elle vient la joie dans le monde entier ! »

40

Pâques : la victoire définitive

Chers amis,

Au terme de ces quarante instructions sur le combat spirituel, une question poignante se pose : quelle est l'issue de ce combat ? Est-ce que nous allons être vainqueurs ou vaincus ?

Tout dépend de notre union au Christ ! Notre vie chrétienne, ce n'est rien d'autre que le rayonnement du mystère du Christ en nous. Notre combat spirituel, ce n'est rien d'autre que le combat que le Christ mène en nous : contre le mal, le démon et la mort. Si nous sommes unis au combat du Christ, nous serons victorieux avec lui. La victoire du Christ éclate dans sa résurrection et dans son ascension. Pour nous encourager au combat avec le Christ, contemplons l'ascension qui couronne le Christ en sa victoire.

Le miracle : Jésus retourne au Ciel

Après les derniers entretiens, durant quarante jours, Jésus ressuscité a entraîné ses disciples au sommet du Mont des Oliviers. Et, en les bénissant, il s'est éloigné de la terre. C'est la prophétie faite à Nicodème qui se réalise sous nos yeux : « Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui en descend, le Fils de l'homme qui est au ciel » (Jn 3, 13). Pour les disciples, c'est un prodige plus grand que le miracle eucharistique, dont la prédiction les avait bouleversés : « Que sera-ce si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ? » (Jn 6, 62).

Le corps du Christ, qui est le vrai temple « non fait de main d'homme », est peu à peu envahi de la gloire qui est son bien de nature. Il s'élève doucement, comme enlevé de l'intérieur par la Personne divine qui l'habite et qui l'appelle en son lieu. Tandis qu'il éloigne, divin et fraternel, les disciples voient « les cieux ouverts, et les anges de Dieu qui montent et descendent autour du Fils de l'homme » (Jn 1, 51).

Le mystère : le Roi Jésus est exalté

« Dieu s'est élevé dans la jubilation – chante le psalmiste – au son de la trompette il est monté » (Ps 46, 6). Par ce prodigieux spectacle, les disciples ont l'intelligence intérieure du mystère de la victoire totale du Christ. Ce sont les prémisses de sa venue sur les nuées des cieux, pour juger tous les hommes,

comme l'avait prédit Daniel, qui voyait « comme un Fils d'homme qui venait avec les nuées célestes, et qui parvint jusqu'à l'ancien des jours » (Dn 7, 13). Jésus siège désormais à la droite de Dieu au-delà de tout. Il a pris possession du Royaume, et il reviendra.

Les disciples entrevoient que le Nom de Jésus est au-dessus de tout nom. Ils voient la nuée qui enveloppe le corps radieux de Jésus. Le cosmos devient, comme l'avait prophétisé Jérémie, « l'escabeau de ses pieds » (Jr 98, 5). Le Christ vainqueur est l'alpha et l'oméga de tout. L'ordre entier de l'économie divine, caché en Dieu avant les siècles, se manifeste en une fête grandiose, une sorte de poésie cosmique.

Les astres et les corps mystérieux des cieux, en une apothéose de couleurs indicibles ; les étoiles aux naissances mystérieuses et aux prodigieuses agonies ; le poudroiemt des galaxies sans fin, en des lumières féeriques ; toute l'énergie de l'univers sorti des mains de Jésus : tout cela frémit à son passage. Il est le premier-né de la terre nouvelle et des cieux nouveaux et il possède le cosmos. Les âmes des justes délivrées des enfers sont entraînées dans l'ascension de Jésus : captives de sa liberté totale, elles sont arrachées à la captivité de la mort.

Elles écoutent, béatifiées, la symphonie nouvelle du Royaume du Christ. Les hiérarchies et les chœurs angéliques s'interpellent en s'illuminant mutuellement de leurs extases de joie, comme le décrit superbement le psalmiste :

« – Levez vos portes, princes des cieux ; levez-vous, portes éternelles, car ce Roi de gloire va entrer ! – Qui est ce Roi de gloire ? – C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les batailles. Levez donc vos portes, princes des cieux, levez-vous, portes de l'éternité, laissez passage au Roi de gloire. – Mais encore, qui est ce Roi de gloire ? – Le Seigneur des vertus, le Seigneur des armées : c'est lui qui est le Roi de gloire ! » (Ps 23, 8-10.)

Oui, elles sont ouvertes enfin, les portes du mystère ! La chair de Jésus meurtrie aux mains, aux pieds, sa chair blessée au cœur... pour l'amour de moi et pour la gloire de Dieu, cette chair, glorifiée avec ses plaies, entre dans la Victoire. Et Marie est le témoin privilégié de cette victoire.

Le Cantique s'adresse à la Mère de l'Homme-Dieu : « Où est parti ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes ?... Nous le chercherons avec toi » (Ct 5, 17). Marie a vu le Fils passer la porte de Dieu, elle qui lui a donné passage vers les hommes, comme cette porte de l'Orient que seul le prince peut franchir (cf. Ez 44, 1-3). Marie l'a vu recueillir le Royaume, siéger à égalité de puissance auprès du Père, recevoir l'héritage universel (cf. He 1, 2). Jésus, victorieux, possède dans l'Église la grâce du Chef. Il a, sur les nations, la puissance de juger. Il possède, en son âme humaine, la plus haute vision de l'essence divine.

Mes chers amis, nous savons que nous sommes assis avec Jésus, en esprit, au-delà du voile. De son cœur, qui est le centre de l'univers, nous pouvons regarder le monde. Vu par cette fente divine, il semble prendre une toute autre couleur. Voilà « notre cité dans les cieux » (Ph 3, 20). De son cœur, percé bien

large pour que tous nous y trouvions place, nous entendons la voix de « Celui qui est, qui était et qui vient », dire à Jésus notre Seigneur : « Siège à ma droite » (Ps 109, 1). Et nous savons que tous ses ennemis sont déjà sous les pieds de Jésus, l’Agneau immolé.

N’ayons plus peur

N’ayons donc plus peur. Dans la tristesse du temps, dans l’angoisse de l’absence, nous sommes, chrétiens, des tabernacles du mystère du Roi céleste. Toute souffrance offerte nous parle de lui, il l’a marquée du sceau de sa rédemption. Tout échec humain, accepté, nous paraît préparer son triomphe. Toute solitude est pleine de lui. À son corps impassible, nous faisons un prolongement d’agonie méritoire pour son corps qui est l’Église... jusqu’à ce qu’il revienne.

Nous devons nous blottir auprès de Marie, qui protège notre orphelinat radieux. En nous, en tout membre de l’Église, le Temple du Saint-Esprit, et en Marie, qui est l’Épouse, un murmure intérieur s’élève. Il expire aux pieds des trônes de lumière. Il ne cessera qu’avec le temps : « L’Esprit et l’Épouse disent : “Viens, Seigneur Jésus” » (Ap 22, 17 et 20).